SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC

UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES,

ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS.

Le tout terminé par une Table générale.

A PARIS,

CHEZ Mde Ve DABO, LIBRAIRE,

rue Hautefeuille, no 16.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/suitedurpertoi52lepe

PQ
1213
S93
1822
SMRS
V.52

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

52.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

PQ
1213
.S93
1822
SMRS

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XIV.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

LE COLLATÉRAL,

OU

LA DILIGENCE A JOIGNY,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. PICARD,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Feydeau, par les Comédiens-Sociétaires de l'Odéon, le 6 novembre 1799.

Est-ce ma faute à moi si mon père n'a pas épousé ma mère ?

Acte III, scène VIII.

PERSONNAGES.

MONTRICHARD, médecin.
CONSTANCE, nièce de Montrichard.
DERVILLE, officier.
PAVARET, avocat.
LASAUSSAYE, marchand de bois.
SAINT-HILAIRE, comédien.
MADAME SAINT-HILAIRE, comédienne.
ROUGEAU, conducteur de la diligence.
ANDRÉ, valet de Montrichard.
MAGDELON, servante d'auberge.

La scène est à Joigny.

LE COLLATÉRAL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue ; d'un côté une auberge ; de l'autre, la maison de Montrichard, avançant sur le théâtre ; une sonnette à la porte, et deux fenêtres.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

ROUGEAU, seul, entrant sur la scène en parlant.

Hola! postillon, arrête! Est-ce que tu ne sais pas que les rues de Joigny sont étroites? que la diligence ne peut pas passer par cette rue? Il y aurait du danger à vouloir arriver jusqu'à la porte de l'auberge.

(Ici on entend tous les voyageurs parlant ensemble dans la diligence.)

PAVARET.

Allons, allons, réveillez-vous, jeune

homme intéressant, nous sommes à Joigny.

Mme SAINT-HILAIRE.

Du danger! Arrêtez, je vous en prie; conducteur, empêchez donc le postillon d'avancer.

LASAUSSAYE.

Hem! plaît-il? quoi? qu'est-ce que vous dites? Nous sommes à Joigny! Ah! mon Dieu, je ne fesais que de m'endormir.

SAINT-HILAIRE.

Eh! sans doute, arrête, arrête donc! nous allons descendre ici.

DERVILLE.

Ah! il se réveille enfin; c'est fort heureux. Eh! non, ne vous gênez pas.

SCÈNE II.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE, entrant en scène et déclamant.

Ainsi la diligence, après mille hasards,
Dans les murs de Joigny, vers dix heures trois quarts...

ROUGEAU.

Eh bien! à qui parlez-vous donc?

SAINT-HILAIRE.

C'est que dans notre état de comédien on est toujours bien aise de se tenir en haleine.

ROUGEAU.

Ah ! oui, cela s'appelle, je crois, déclamer.

SAINT-HILAIRE.

Précisément. Ah ! ne me parlez pas de voyager dans le cabriolet d'une diligence ; comme on est cahoté !

ROUGEAU.

C'est vous qui l'avez voulu ; et vous ne pensiez pas au désagrément de laisser votre femme dans la voiture, auprès d'un petit homme vif et galant, comme notre avocat.

SAINT-HILAIRE.

N'allez-vous pas croire que je suis jaloux du petit avocat ?

ROUGEAU.

Ah ! pas du tout. (*Il va sonner à la porte de l'auberge.*) Eh ! bien ! est-ce qu'ils seraient déjà couchés dans l'auberge ? Holà, Magdelon, Louison, Pierre !

SAINT-HILAIRE.

Allez, allez ; quand on estime sa femme, on est bien tranquille. (*Allant au-devant de sa femme.*) Attends, attends, ma bonne

amie; je vais te donner la main pour descendre. Ne vous donnez donc pas la peine, monsieur l'avocat.

SCÈNE III.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE.

PAVARET, donnant la main à madame Saint-Hilaire.

Vous vous moquez de moi; nous connaissons le code de la galanterie. Heureux Ménélas, je remets entre vos mains votre Hélène.

Mme SAINT-HILAIRE.

Mon ami, remercie donc monsieur l'avocat; il est impossible d'être plus galant, plus gai, plus complaisant.

SAINT-HILAIRE.

Mais c'est à vous-même à le remercier, Madame. En effet, de notre cabriolet, nous vous entendions rire aux éclats.

Mme SAINT-HILAIRE.

C'est qu'il se moquait si agréablement de cet original qui est monté en voiture à Villeneuve-sur-Yonne, et qui s'est placé près du Capitaine.

PAVARET.

Eh bien ! où est-il donc le Capitaine ?

SCÈNE IV.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE, DERVILLE.

DERVILLE.

Me voilà, mon ami, me voilà. Que le diable emporte le marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne.

PAVARET.

Pourquoi donc cela ? c'est charmant : un homme qui en moins d'une demi-heure vous met au fait de sa famille, de ses alliances, de sa fortune et de ses espérances.

DERVILLE.

Et puis il s'endort sur mon épaule, et il n'y a pas moyen de le réveiller.

ROUGEAU.

Savez-vous que cet homme-là vient recueillir ici un fier héritage ?

(Il continue à sommer.)

PAVARET.

Il nous l'a répété assez souvent, Dieu merci.

ROUGEAU.

Eh bien! sont-ils sourds, sont-ils morts, dans l'auberge?

UNE VOIX, dans l'auberge.

Allons donc, Magdelon, voilà la diligence.

SCÈNE V.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON.

MAGDELON, ouvrant l'auberge, un falot à la main, qu'elle pose à la porte.

J'y suis, on y va. Votre très-humble servante, Messieurs et Madame. Vous arrivez bien tard, Rougeau; je ne vous attendais plus.

ROUGEAU.

C'est que nous avons versé en route, mon enfant.

MAGDELON.

Ah! mon Dieu. Il ne vous est pas arrivé d'accident?

ROUGEAU.

Pas le moindre, Dieu merci.

PAVARET.

Oh! non. Quand on verse dans la boue...

MAGDELON.

Dans l'instant vous allez entrer dans l'auberge, ne vous impatientez pas. Dam'! c'est que, ne comptant plus sur vous, j'avais éteint mon feu.

(Elle rentre dans l'auberge, et, pendant la scène, on la voit aller et venir de la diligence à l'auberge, portant les paquets, les sacs de nuit, les valises.)

Mme SAINT-HILAIRE.

Eh bien! où est-il donc notre original?

LASAUSSAYE, en dehors.

Conducteur, conducteur!

PAVARET.

Tenez, l'entendez-vous qui crie?

ROUGEAU.

On y va. Quel organe!

SAINT-HILAIRE

Eh! que diable fait-il dans la voiture?

LASAUSSAYE, en dehors.

Conducteur, conducteur!

ROUGEAU.

Un moment donc. Il occuperait à lui seul tout un régiment.

SCÈNE VI.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE, en voyageur, un chapeau par-dessus un bonnet de coton.

Eh! mais, venez donc quand je vous appelle. Mon sac de nuit, ma valise, mon portemanteau. Vous savez bien que je reste à Joigny, moi.

ROUGEAU.

Eh bien! j'y vais, j'y vais; donnez donc le tems aux gens, au moins.

Mme SAINT-HILAIRE.

N'oubliez pas mon ridicule, je vous en prie.

PAVARET.

Ni mon sac de procédure.

SAINT-HILAIRE.

Ni mon volume de Voltaire que j'ai laissé

dans la voiture; il faut que je repasse ce soir Lusignan.

(Rougeau sort.)

PAVARET, à Lasaussaye.

Comment! vraiment, vous nous quittez? Nous n'aurons fait que quatre lieues avec vous! J'espère au moins que nous allons souper ensemble?

LASAUSSAYE.

Pas possible, en vérité; on m'attend chez mon oncle. Quand je dis chez mon oncle, c'est-à-dire dans sa maison, car il n'y est plus, le pauvre cher homme.

PAVARET.

Voyez donc comme c'est désagréable: à Villeneuve-sur-Yonne vous montez dans notre voiture, il fesait nuit; votre conversation nous donne de vous la meilleure idée, et nous n'aurons connu que votre esprit, sans voir votre figure.

LASAUSSAYE.

Trop honnête, en vérité; mais, comme je vous l'ai dit, je viens à Joigny pour hériter et pour épouser; hériter de mon oncle, qui a fait fortune dans l'Amérique; épouser la nièce du médecin Montrichard, qui a assisté mon oncle dans ses derniers momens; et je ne peux pas tarder, parce que j'ai dans trois

jours une coupe de bois dans la forêt d'Orléans. Ainsi je vais trouver la vieille gouvernante de mon oncle, qui a été nommée gardienne, et qui m'a fait dresser un lit. Ainsi je suis bien enchanté d'avoir fait route avec des gens aussi aimables, et croyez que de mon côté j'aurais bien voulu connaître vos physionomies, surtout celle de Madame, qui doit être charmante. Ainsi, quand vous aurez besoin de bois, faites votre provision chez Guillaume de Lasaussaye, propriétaire-marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne. Ainsi je vous souhaite bien le bonsoir. Eh bien, conducteur, mes effets?

ROUGEAU, rentrant.

Les voilà, les voilà.

MAGDELON.

N'est-ce pas encore à vous cette redingote?

ROUGEAU.

Et ce sac de nuit?

MAGDELON.

Et ce parapluie?

(Ils chargent Lasaussaye de tous ces effets.)

LASAUSSAYE.

En vous réitérant, comme je vous disais; et que le ciel vous envoie des héritages de

l'Amérique ; car il est bien flatteur d'être ainsi collatéral.

MAGDELON.

Attendez donc que je vous éclaire.

LASAUSSAYE.

Point du tout, point du tout ; je ne vais qu'à deux pas, et je connais la ville.

(Il sort. Rougeau entre dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON.

DERVILLE.

Eh bien! avez-vous jamais vu un bavard de cette force?

Mme SAINT-HILAIRE.

Voyez un peu si l'on ne prendrait pas de l'humeur à moins. Une fortune immense à un imbécile comme celui-là!

SAINT-HILAIRE.

Tandis que nous autres gens d'esprit, nous n'avons que des créanciers.

PAVARET.

Eh bien! moi, je suis fâché qu'il nous quitte. Dans une diligence, il faut un plaisant et un sot: moi, je suis le plaisant, et notre voiture était complète. Ma foi, vive une diligence en voyage! on fait la cour aux dames, on s'amuse aux dépens des sots, on a peur des voleurs, des ornières; chacun raconte ses affaires, fait son histoire, chante sa chanson; on joue à des jeux innocens, on donne des gages, on triche, on embrasse; on s'était embarqué dans l'impatience d'arriver, on arrive, et l'on est fâché de se séparer.

DERVILLE.

Il a l'air de plaider, l'Avocat.

PAVARET.

Par exemple, la nôtre! En montant en voiture à Paris je reconnais le capitaine Derville, le fils d'un de mes anciens clients, qui profite d'un congé pour aller passer quelque tems à Joigny; moi, je vais plaider à Briançon sur l'appel d'une cause que j'ai gagnée, et dont la défense, par parenthèse, m'a fait le plus grand honneur; c'est charmant. Je fais connaissance avec monsieur et madame de Saint-Hilaire, artistes dramatiques distingués, qui vont jouer la comédie à Genève; quel plaisir pour moi, qui suis passionné pour la comédie, et qui l'ai jouée avec tant de succès

en société! T'en souviens-tu, Capitaine, chez Mareux, rue Saint-Antoine, n° 46 (*)? Tu étais alors au collége, et moi j'étais clerc de procureur.

DERVILLE.

Parbleu! si je m'en souviens; je jouais Criquet dans la comtesse d'Escarbagnas.

Mme SAINT-HILAIRE.

Comment, monsieur l'Avocat, vous avez joué la comédie?

PAVARET.

Les Crispins et les Orestes, avec le plus grand succès. C'est nécessaire dans notre état pour apprendre à parler en public. Ah ça! vous allez donc jouer les pères nobles, et Madame les soubrettes?

SAINT-HILAIRE.

Hélas! oui.

PAVARET.

Mais c'est un fort bel emploi; vous êtes bien jeune encore, il est vrai.

(*) Il y a eu long-tems, rue Saint-Antoine, un théâtre de société où plusieurs comédiens ont fait leurs premiers essais.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

SAINT-HILAIRE.

Oui, mais je prends de l'embonpoint.

Mme SAINT-HILAIRE.

C'est qu'il jouait les amoureux dans la perfection.

PAVARET.

Et Madame s'y connaît.

SAINT-HILARE.

Je ne m'en cache pas, c'est un emploi que je regrette; de beaux rôles, de bons appointemens.

Mme SAINT-HILAIRE.

Et ses bonnes fortunes, dont il n'ose pas parler devant sa femme.

SAINT-HILAIRE.

Et maintenant nos ingénuités viennent me demander des conseils comme à un père.

PAVARET.

Et c'est son tour d'être jaloux.

SAINT-HILAIRE.

Et si moi, homme raisonnable, je souffre de quitter les amans pour les pères, jugez de ce qu'il doit en coûter à nos dames quand elles sont forcées de prendre les mères nobles et les caractères.

PAVARET.

Ah! c'est pour en mourir.

MAGDELON, sortant de l'auberge.

Si ces Messieurs et Madame veulent entrer, ils vont être servis dans une petite demi-heure; il y a bon feu, la chambre est propre, et nos lits sont excellens.

SAINT-HILAIRE.

Allons; car moi je me console de mes chagrins par la bonne chère et la littérature. J'ai fait une tragédie.

PAVARET.

En vérité!

Mme SAINT-HILAIRE.

Superbe! Mon ami, il faudra la lire à monsieur l'Avocat.

PAVARET.

Oui, sans doute; mais après souper.

SAINT-HILAIRE.

Oui, pour vous endormir, n'est-il pas vrai? Allons, viens, ma bonne amie.

(Monsieur et madame Saint-Hilaire entrent dans l'auberge.)

SCÈNE VIII.

DERVILLE, PAVARET.

PAVARET.

En bien! Capitaine, est-ce que, comme Guillaume de Lasaussaye, tu ne soupes pas avec nous parce que tu restes à Joigny?

DERVILLE.

Si fait, mon ami; mais je ne suis pas fâché de prendre un peu l'air.

PAVARET.

Eh! mais, en vérité, Capitaine, je ne te reconnais plus; comment! toi qui fus si gai pendant notre voyage, toi qui nous régalais de toutes les chansons que tu as faites au régiment, depuis l'arrivée de cet original, tu ne dis mot: te voilà tout consterné; il nous fait rire, et il t'attriste.

DERVILLE.

C'est que cet original et les choses que j'ai apprises par ses discours me contrarient beaucoup.

PAVARET.

Comment donc cela?

DERVILLE.

Écoute, tu es mon ami.

PAVARET.

Ton vieil ami, tu le sais.

DERVILLE.

Il est tems de te mettre au fait de mon voyage.

PAVARET.

Une confidence! parle.

DERVILLE.

Je suis amoureux, mon ami.

PAVARET.

En vérité? toi, amoureux! Un philosophe!

DERVILLE.

Et c'est précisément par philosophie que je suis amoureux. Tu sais qu'épris, dès mon plus jeune âge, de l'art militaire...

PAVARET.

Comme moi de l'art oratoire, sans compter le goût des belles-lettres, qui nous est commun à tous deux. Après?

DERVILLE.

J'ai toujours mené une vie joyeuse et indépendante.

PAVARET.

Oui, partisan déclaré du vin, du jeu et des femmes, je t'ai toujours connu pour un assez mauvais sujet.

DERVILLE.

Eh bien! mon ami, on se lasse de tout. L'an passé, j'étais en congé à Paris; je fais rencontre, chez une dame fort respectable, d'une jeune fille fort jolie, ma foi, un bon caractère; et me voilà amoureux, oh! mais vraiment amoureux, et déterminé au mariage.

PAVARET.

Au mariage! Eh! mais, d'après le portrait que tu m'en fais, ce devrait être une affaire terminée.

DERVILLE.

Eh! parbleu, nous sommes d'accord ensemble; mais il y a un oncle, un tuteur, médecin à Joigny. Il a fait venir sa nièce auprès de lui, c'est ce que j'ai appris par notre correspondance. Et moi, bien pourvu de lettres de recommandation pour tous les notables de l'endroit, je m'étais aventuré à venir à Joigny pour me concerter avec ma Constance et demander sa main au tuteur.

PAVARET.

Je ne vois pas jusqu'à présent quel rapport peut exister entre tes amours et notre héritier

collatéral, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne.

DERVILLE.

Celle qu'il vient épouser est la personne que j'aime; le tuteur à qui je voulais m'adresser est le médecin qui a expédié l'oncle dont il vient hériter.

PAVARET.

Est-il possible ?

DERVILLE.

L'héritage est immense, le tuteur est avare, le mariage est arrêté. Étonne-toi après cela de mon humeur contre cet original que je ne connais pas, que nous n'avons pas vu, puisqu'il est monté de nuit dans la diligence, mais qui doit être laid, vieux, mal tourné, hideux, si sa figure et sa tournure répondent à ses discours et à son esprit.

PAVARET.

Oh! oui, c'est un génie qui s'annonce d'une manière brillante. Quel parti vas-tu prendre?

DERVILLE.

J'étais tenté, dans la voiture, de lui chercher querelle, et de le renvoyer vendre ses bois à Villeneuve-sur-Yonne.

PAVARET.

C'est parler en soldat; moi, je raisonne en avocat: point de violence, de l'adresse. Ah! quel dommage que je sois obligé de poursuivre demain ma route, je te servirais en ami; et moi, qui ai joué si souvent la comédie... A quelle heure part demain la diligence?

DERVILLE.

On n'attend les relais qu'à huit heures du matin.

PAVARET.

C'est un peu tard pour se mettre en voyage, c'est trop tôt pour consommer une intrigue; mais quoi! ce soir au moins n'aurais-tu pas besoin de mes services? Dispose de ton ami, Capitaine, je t'en prie.

DERVILLE.

Et vraiment, si dès ce soir je pouvais voir ma Constance.

PAVARET.

Cela ne serait pas mal.

DERVILLE.

Mais comment éloigner le tuteur?

PAVARET.

Sais-tu où est sa maison?

DERVILLE.

La voilà : oh ! on me l'a bien indiquée ; le médecin Montrichard, en face de l'auberge de la diligence. Toutes les fenêtres sont fermées : on se couche de bonne heure à Joigny. Comment réveiller la pupille sans réveiller en même tems le tuteur ?

PAVARET.

Et pourquoi donc respecter le sommeil du docteur ? Attends, attends.

(Il sonne à la porte de Montrichard.)

DERVILLE.

Comment ! et que fais-tu donc là ?

PAVARET.

Je sonne pour qu'on ouvre. N'est-il pas médecin, ce tuteur ?

DERVILLE.

Le diable m'emporte si je conçois rien...

SCÈNE IX.

DERVILLE, PAVARET, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, à sa fenêtre.

Qui sonne là-bas ?

PAVARET.

Eh ! vite, vite, le docteur Montrichard ! Je ne me suis pas trompé.

MONTRICHARD.

Non vraiment, c'est ici, c'est moi-même ; que lui voulez-vous ?

PAVARET.

Ah ! docteur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous ; prenez pitié d'un pauvre voyageur, bien en état de reconnaître ce que l'on fait pour lui. C'est ma femme, mon ami, mon cher docteur ; en descendant de voiture, elle vient de tomber en apoplexie, en paralysie, à cette auberge du faubourg.

MONTRICHARD.

Au Grand-Cerf ?

PAVARET.

Précisément, au Grand-Cerf.

DERVILLE, à part.

Fort bien.

PAVARET.

Un garçon d'auberge voulait venir; mais, dans un cas comme celui-là, on ne peut s'en rapporter qu'à soi. C'est mon épouse, c'est mon amante; vous seul pouvez la sauver. Je ne vous ferai point de phrases pour exciter votre sensibilité; ma fortune est à vous si vous la rendez à la vie et à son époux.

MONTRICHARD.

Votre fortune, Monsieur! (*Appelant.*) André!... Je n'ai pas besoin d'un pareil motif; mon devoir, l'humanité.... André!... Vous me rendez confus par des éloges que je suis loin de mériter. André!.. Dans l'instant je suis à vous. De la lumière... Je descends, Monsieur, je descends. André!

ANDRÉ, en dedans.

Mais laissez-moi donc le tems de m'habiller.

MONTRICHARD.

Veux-tu bien te dépêcher, maraud?

PAVARET, allant prendre le falot que Magdelon a laissé sur la porte de l'auberge.

Ne vous obstinez pas à chercher de la lumière, on m'a donné un falot dans l'auberge.

MONTRICHARD.

En ce cas-là, ne vous impatientez pas; me voilà, me voilà.

SCÈNE X.

DERVILLE, PAVARET.

PAVARET.

Vivat, il va descendre.

DERVILLE.

Oui; mais qu'en feras-tu?

PAVARET.

Je n'en sais rien; mais c'est mon affaire: la tienne est de profiter de son absence, de te ménager une entrevue avec ton amante: tu n'as pas un instant à perdre.

DERVILLE.

Je le sens bien; mais comment?...

PAVARET.

Les fenêtres de son appartement donnent peut-être sur la rue; elle aura entendu sonner, toi qui chantes comme un Colin d'opéra-comique, une romance sous ses fenêtres, et voilà la conversation engagée.

DERVILLE.

Une romance! je n'en sais pas; je n'ai jamais aimé le genre langoureux.

PAVARET.

Eh bien! quelque chanson militaire, pourvu qu'elle ne soit pas trop gaillarde. Chut! on ouvre la porte. Voici le docteur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MONTRICHARD, ANDRÉ.

MONTRICHARD, en bonnet de nuit et en robe de chambre.

Allons donc, nigaud; ouvre la porte.

ANDRÉ.

Mais dame! quand on est obligé de s'habiller à tâtons...

MONTRICHARD.

Mille pardons; me voici à vos ordres. Ce drôle-là, si je n'étais pas actif pour lui et pour moi, que deviendraient tous mes malades? Tu ne sais donc pas combien le tems d'un médecin est précieux!

PAVARET.

Allons, Monsieur; car le cas est bien pressant. Me voilà plus tranquille depuis que

je vous aï vu ; et d'ailleurs votre zèle m'attendrit jusqu'aux larmes. Ah ! j'avais besoin de pleurer ! cela me soulage. Ma pauvre femme ! (*Il tire son mouchoir, et s'essuie les yeux.*) Ah ! l'on est bien malheureux d'être sensible, et d'aimer comme j'aime !

MONTRICHARD.

Ah ! je sais ce que c'est que l'amour. André, tu veilleras bien exactement sur la maison, pendant mon absence.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

MONTRICHARD.

J'ai été marié comme vous. (*A André.*) Ne va pas t'endormir.

ANDRÉ.

Non, Monsieur.

MONTRICHARD.

Et une femme charmante. (*A André.*) Si ma pupille se réveillait, me demandait, je vais rentrer.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

MONTRICHARD.

Allons, marchons. Une apoplexie, dites-vous ?

PAVARET.

Ah! mon Dieu, oui; c'est venu comme un coup de foudre.

MONTRICHARD.

La personne est sanguine!

PAVARET.

Oui, très-sanguine et vive! c'est un salpêtre!

MONTRICHARD.

Beaucoup d'embonpoint, peut-être?

PAVARET.

Ah! oui, beaucoup; et depuis sa dernière couche, elle n'a fait qu'engraisser. Mais, marchons.

(Il fait un pas.)

MONTRICHARD.

Eh bien! où allez-vous donc? Vous prenez le chemin opposé....

PAVARET.

Le chemin opposé! vous croyez? En effet; c'est la douleur, le trouble... Ah! mon Dieu! guidez-moi, cher docteur, je vous en conjure, montrez-moi le chemin, j'en ai besoin.

MONTRICHARD.

Volontiers; allons, venez, calmez-vous; je réponds d'avance de Madame.

PAVARET.

Ah! vous serez mon sauveur, j'ai toute confiance en vous. Vous avez la réputation de ne pas manquer un seul malade. (*A Derville.*) Profite du moment, Capitaine.

MONTRICHARD.

Trop honnête, en vérité. (*A André.*) Ne va pas t'endormir, André.

(Il part avec Pavaret.)

SCÈNE XII.

DERVILLE, ANDRÉ.

DERVILLE.

Bon! les voilà partis, tâchons de profiter du moment.

ANDRÉ.

Ne va pas t'endormir, ne va pas t'endormir, c'est fort aisé à dire; mais quand on a travaillé toute la journée comme un forçat, qu'il est dix heures du soir, et qu'il faut se réveiller le lendemain à cinq heures du matin, on a besoin de dormir.

(On voit de la lumière derrière la fenêtre de Constance.)

DERVILLE.

J'aperçois de la lumière à une fenêtre : si c'était celle de Constance !...

ANDRÉ.

Commençons par fermer la porte, et mettons-nous là en sentinelle : si je rentrais dans la maison, je ne répondrais pas de moi : au lieu qu'ici en plein air, je suis bien certain...

(Il ferme la porte, s'assied sur un banc de pierre, et barre la porte en étendant les jambes.)

DERVILLE.

Offrir de l'argent à ce valet, il peut le refuser et me compromettre; le menacer, le forcer de m'ouvrir, il me prendra pour un voleur, il criera.

ANDRÉ.

Une belle chienne de condition, que celle de valet d'un médecin de Joigny! Panser le cheval, soigner le jardin, garder la maison, répondre à tout le monde, et pas un moment de repos, pas un pauvre petit moment.

(Il s'endort peu à peu.)

DERVILLE.

Il s'endort, je crois; je n'ai d'autre moyen que celui indiqué par Pavaret : une chanson;

mais il en faudrait une qui pût exciter son attention, et me faire reconnaître.

(André s'endort tout-à-fait, et l'on entend, comme dans une rue éloignée, un orgue, ou une vielle organisée.)

A merveille! ces gens-là semblent envoyés exprès pour m'indiquer l'air que je dois chanter.

(Il chante.)

AIR.

Sous les fenêtres de sa belle,
Soupirer quelques tendres airs:
La méthode n'est pas nouvelle,
Mais elle est bonne, et je m'en sers;
Et laissant la triste romance,
En vrai soldat, à ma Constance,
Je répète un joyeux refrain:
Vive l'amour, la gloire et le bon vin.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, à sa fenêtre.

(Pendant ce couplet, Constance ouvre sa fenêtre, et dit après l'avoir entendu :)

CONSTANCE.

Me tromperais-je? Serait-ce lui! Ah! je

n'ose croire ce que j'entends! Est-ce vous, Derville?

DERVILLE.

Est-ce vous, ma chère Constance?

CONSTANCE.

Vous, à Joigny!

DERVILLE.

J'arrive à l'instant même.

CONSTANCE.

Je ne m'attendais pas à vous voir.

DERVILLE.

Je n'ai fait le voyage que pour vous.

CONSTANCE.

Je tremblais que vous ne m'eussiez oubliée.

DERVILLE.

Je venais vous demander en mariage à votre tuteur.

CONSTANCE.

Il veut me marier à un autre.

DERVILLE.

Je le sais; votre futur arrive avec moi; c'est pour cela que j'ai tout tenté pour vous parler dès ce soir.

CONSTANCE.

Mais si mon tuteur rentrait...

DERVILLE.

Ne craignez rien. Un de mes amis s'est chargé de l'éloigner. Quelles sont vos résolutions sur ce mariage?

CONSTANCE.

De refuser obstinément. Ne recevant pas de vos nouvelles, j'étais tremblante, indécise, inquiète ; mon oncle a tant d'empire sur moi !... Vous voilà, vous me rendez tout mon courage.

DERVILLE.

Ah ! ma chère Constance !

CONSTANCE.

Mais mon oncle est si entêté, et puis cet immense héritage.... Ah ! je prévois bien des difficultés.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PAVARET, son falot éteint.

PAVARET.

Eh vite! eh vite! séparez-vous; je marchais devant le docteur, mon fallot à la main,

fort embarrassé de ma personne et de ses questions. Après l'avoir mené, je ne sais où, au coin d'une vieille église dont les murs noirs et élevés redoublaient encore l'obscurité de la nuit, tout à coup j'éteins ma lumière et j'accours pour vous avertir. J'entends de loin le docteur qui m'appelle, qui crie, qui jure, qui tempête, qui se plaint; car je crois que n'y voyant plus, il aura été donner du nez contre le mur du vieil édifice.

DERVILLE.

Un seul mot encore, ma chère Constance. Approuvez-vous les moyens que nous emploîrons pour vous soustraire au mariage auquel on veut vous forcer?

PAVARET.

Eh! oui, oui, Mademoiselle approuve tout; mais c'est demain que vous songerez à tout cela : pour ce soir, rentrez Mademoiselle; et nous, Capitaine, eh vite! à l'auberge; allons rejoindre nos compagnons de voyage et le souper. Voici le docteur.

(Constance ferme sa fenêtre, Pavaret et Derville rentrent dans l'auberge; André reste toujours endormi, et Montrichard arrive.)

SCÈNE XV.

MONTRICHARD, ANDRÉ.

MONTRICHARD.

Le scélerat! le coquin! me promener de la sorte! Corbleu! un homme comme moi! Est-ce un tour qu'on a voulu me jouer? Est-ce un voleur qui a voulu profiter de mon absence? Est-ce un amant qui voulait parler à ma nièce? Ma nièce serait-elle du complot? Aurait-on gagné cet imbécile d'André? Ah! j'étouffe de fureur. André! André! Il dort, le malheureux. Te réveilleras-tu, misérable?

(Il le secoue fortement.)

ANDRÉ.

Comment! quoi? Ah! c'est vous déjà, Monsieur?

MONTRICHARD.

Eh! oui, c'est moi, fripon.

ANDRÉ.

Eh bien! comment l'avez-vous trouvée?

MONTRICHARD.

Trouvée, qui?

ANDRÉ.

Cette pauvre femme tombée en apoplexie?

MONTRICHARD.

Que le diable t'emporte avec elle!

ANDRÉ.

Comment! serait-elle morte sans attendre votre ordonnance?

MONTRICHARD.

Morte, coquin! morte! que veux-tu dire?

ANDRÉ.

Mais ce n'est pas ma faute, à moi.

MONTRICHARD.

Réponds, que fait ma nièce?

ANDRÉ.

Je n'en sais rien, Monsieur.

MONTRICHARD.

Tu n'en sais rien?

ANDRÉ.

Mais, elle dort, je crois.

MONTRICHARD, regardant à la fenêtre de Constance, où l'on a éteint la lumière.

Point de lumière dans son appartement.... Personne n'est venu pendant mon absence?

ANDRÉ.

Eh! qui diable pourrait venir à cette heure?

MONTRICHARD.

Réponds-moi donc. Personne n'est entré dans la maison?

ANDRÉ.

Et comment serait-on entré, puisque la porte est fermée, et que moi je m'étais endormi là, bien malgré moi, je vous assure?

MONTRICHARD.

Coquin! si je ne te savais aussi imbécile, je croirais que tu t'entendais avec ce fripon qui m'est venu chercher.

ANDRÉ.

Ah! pourriez-vous me croire capable?... Je ne sais pas ce qu'on vous a fait; mais je puis bien vous assurer que je suis trop innocent...

MONTRICHARD.

Tais-toi. Je m'y perds. Une chose bien prouvée, au moins, c'est qu'on a des desseins contre moi, et je me tiendrai sur mes gardes. Et ce neveu, ce collatéral, cet unique héritier de ce pauvre Dorval, qui n'arrive pas! Patience, il sera demain ici, j'espère; et je presserai ce mariage de façon... Ne disons rien,

contenons ma colère : André, si j'entends souffler un mot de cette aventure, je te chasse.

ANDRÉ.

Mais, Monsieur, si c'est par d'autres que par moi que cela s'apprend?

MONTRICHARD.

C'est égal, je te mets à la porte sur-le-champ.

(Il rentre chez lui.)

ANDRÉ.

Mais vous voyez bien qu'il n'y aurait pas de justice. Comme il est brutal! Il me traite comme ses malades, en vérité. Ah! la mauvaise condition! la mauvaise condition!

(Il rentre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Cet acte et les suivans se passent le lendemain matin.

SCÈNE I.

DERVILLE.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il faut avouer que c'est bien jouer de malheur : je m'avise d'être amoureux une fois en ma vie ; de qui ? d'une femme dont le mariage est arrêté avec un autre. Et ce Pavaret, qui va m'abandonner au moment où il pourrait m'être utile ! cette diligence qui doit partir ! Qu'il m'indique au moins, avant de me quitter, ce que je dois faire. Je ne suis pas de ces amans timides qui osent à peine aventurer une déclaration, et un homme d'exécution comme moi se tirerait galamment de toutes les ruses qu'un homme d'invention comme lui pourrait me suggérer.

SCÈNE II.

ROUGEAU, DERVILLE.

ROUGEAU.

Concevez-vous ces malheureux relais qui n'arrivent pas? il est pourtant huit heures.

DERVILLE, à part.

Bon! Tâchons de profiter de ce retard. (*Haut.*) Comment! ils ne sont pas encore arrivés?

ROUGEAU.

Non, vraiment.

DERVILLE.

Dites-moi; nos compagnons de voyage sont-ils éveillés?

ROUGEAU.

Il faut que les postillons ou les chevaux aient la goutte, ou que leur voiture ait versé comme la nôtre.

DERVILLE.

Cela se peut; mais dites-moi....

ROUGEAU.

C'est que nous n'arriverons jamais pour dîner à Tonnerre.

DERVILLE.

Mais répondez-moi ; celui que vous appelez le petit avocat, au moins...

ROUGEAU.

Maudits chevaux ! maudits postillons !

DERVILLE.

Au diable l'homme avec ses chevaux !

ROUGEAU.

Ah ! cela vous est égal à vous, qui restez à Joigny ; mais les autres, qui continuent leur route.

(Rougeau va au fond du théâtre regarder si les chevaux n'arrivent pas.)

DERVILLE.

Je n'en tirerai rien ; entrons dans l'auberge... Ah ! voici Pavaret.

SCÈNE III.

ROUGEAU, DERVILLE, PAVARET.

PAVARET, des papiers à la main.

Bonjour, Capitaine ; bonjour, cher conducteur.

DERVILLE.

Il me tardait de te voir, pour concerter avec toi...

PAVARET.

Ah! mon ami, félicite-moi; j'ai trouvé un moyen victorieux.

DERVILLE.

En vérité! tant mieux.

PAVARET.

Il y a long-tems que je le cherche. Depuis cinq heures du matin je suis à me creuser la tête, à feuilleter et à refeuilleter mes paperasses dans le potager de l'auberge.

DERVILLE.

Eh bien! ce moyen?

PAVARET.

Oh! il est sûr, et la partie adverse n'aura rien à répondre.

DERVILLE.

La partie adverse!

PAVARET.

Et puis, une péroraison, une péroraison sublime, dans le genre de Cicéron *pro Milone: « Oh! terram illam beatam quæ hunc virum exceperit, ingratam quæ amiserit... »* Cela

doit aller au cœur, arracher des larmes... Je ne conçois pas comment ils ont pu interjeter appel sur une question aussi simple.

DERVILLE.

Que diable veux-tu dire?

PAVARET.

La fin de non-recevoir est évidente!

DERVILLE.

Et quel rapport cet appel, cette fin de non-recevoir, ont-ils avec mon amour et le moyen victorieux que tu comptes employer?

PAVARET.

Eh! je parle de la cause que je vais plaider à Briançon.

DERVILLE.

Le diable puisse-t-il aussi t'emporter, avec ta cause et ton procès!

PAVARET.

Ah! mon ami, une cause superbe, qui suffirait pour établir ma réputation, si elle était encore à faire; une question d'état, où le fait et le droit se trouvent tellement réunis en ma faveur... Écoute seulement la péroraison touchante que j'ai crayonnée...

DERVILLE.

Ah! quelle patience!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE, un livre à la main, et déclamant.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?...

DERVILLE.

A l'autre, à présent! le voilà qui répète son rôle.

PAVARET.

Tiens, j'y suis; écoute.

SAINT-HILAIRE.

Et quand j'en serai là :

Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère.

PAVARET, comme plaidant.

Non, messieurs les juges, vous ne consacrerez pas une semblable iniquité; j'en ai pour garans la sagesse connue du tribunal, et les vertus individuelles de chacun de ses membres.

ROUGEAU, dans le fond.

J'ai beau regarder, je ne les vois pas ces misérables rosses.

DERVILLE.

A merveille! l'un plaide, l'autre déclame, l'autre jure, et moi, amant sensible, je soupire.

SAINT-HILAIRE.

Et puis :

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !

PAVARET.

Qui suis-je dans cette cause ? Une femme belle et infortunée, trois enfans mineurs, qui, forts de la bonté de leur cause et de tous les moyens qui militent en leur faveur, ont l'honneur de faire observer au tribunal...

ROUGEAU.

La peste soit des chevaux, des postillons ! Que le tonnerre les écrase ces maudits chevaux!

SAINT-HILAIRE.

Monsieur l'avocat, ne vous serait-il pas possible de prendre votre voix un peu moins dans le dessus : comme à vous, cher conducteur, de jurer un peu moins fort, car cela m'empêche de calculer mes effets ?

DERVILLE.

Et vous, Messieurs, vous serait-il possible de me laisser causer tranquillement avec mon ami ; comme à toi, cher Pavaret, de songer

que nous n'avons qu'un instant à rester ensemble?

PAVARET.

Eh! là là, ne te fâche pas.

SAINT-HILAIRE.

Vous avez à parler d'affaires? Eh! que ne le disiez-vous? Au fait, je puis répéter ailleurs; sur les bords de l'Yonne, par exemple; ils sont délicieux et vous inspirent une tendre mélancolie.

ROUGEAU.

C'est que cela ne se conçoit pas, un retard comme celui-là!

PAVARET.

Eh bien! voyons. De quoi te plains-tu? Monsieur songe à son rôle, le conducteur à ses chevaux, toi à ton amour, moi à mes cliens. Chacun s'occupe de son affaire, et croit que tout le monde doit s'en occuper comme lui : rien de plus naturel.

ROUGEAU.

Ne vous impatientez pas. Je cours au-devant d'eux. Oh! nous regagnerons le tems perdu; et je vous réponds que nous coucherons demain à Dijon.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DERVILLE, PAVARET, SAINT-HILAIRE.

PAVARET, à Rougeau.

Eh non! ne vous pressez pas : tenez, voilà le Capitaine qui ne demande pas mieux que nous fassions séjour à Joigny, n'est-il pas vrai?

DERVILLE.

Eh mais! sans doute.

SAINT-HILAIRE.

Parlez, parlez de vos affaires, je vous laisse; mais je suis bien fâché que vous ne puissiez pas me voir à Genève dans mon début! Je crois que je serai vraiment pathétique dans mon Lusignan.

Leurs paroles, leurs traits,
De leur mère, en effet, sont les vivans portraits...
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue...
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang...

(Il sort en déclamant.)

SCÈNE VI

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE.

Nous voilà seuls enfin.

PAVARET.

Et me voilà tout entier à toi; je serre mes papiers dans ma poche; aussi-bien ai-je trouvé le moyen que je désirais, et je défie la partie adverse...

DERVILLE.

Tu es bien aimable, et il te sied bien de vanter ton amitié pour les gens, quand tu les oublies.

PAVARET.

Ah! capitaine Derville, je ne crois pas mériter ce reproche; mais au fait, de quoi s'agit-il? Ton affaire est encore plus simple que celle que je vais plaider; la nièce est pour toi; elle refusera, l'oncle insistera, pressera, se fâchera, et puis cédera; c'est la marche.

DERVILLE.

Eh! non, il est obstiné. Point d'autre moyen que de le dégoûter de ce futur, de ce colla-

téral, de ce Lasaussaye, qui n'a d'autre avantage sur moi, auprès du médecin, que cet immense héritage.

PAVARET.

Oui-da! Si nous fesions naître des chicanes sur cet héritage! Loin de moi les chicanes en procès; mais en intrigues d'amour!.. Si nous supposions quelque arrière-neveu, quelque petit-cousin, qui aurait des droits à la succession?

DERVILLE.

Cela ne serait peut-être pas si mal.

PAVARET.

Mais il faudrait le voir, au moins, ce Lasaussaye; car nous le connaissons sans le connaître: il fesait si noir quand il est monté en voiture.

DERVILLE.

Et il faudrait que ces malheureux chevaux, après lesquels jure le conducteur, retardassent encore de quelques instans.

SCÈNE VII.

DERVILLE, PAVARET, MAGDELON.

MAGDELON.

Si ces Messieurs, pour passer le tems, voulaient déjeuner en attendant les chevaux...

PAVARET.

Excellente idée, mon enfant! un déjeuner splendide à toute la diligence, comme au conducteur! c'est le capitaine qui régale. Que sait-on? le déjeuner peut nous retarder encore.

DERVILLE.

Tu as raison; oui, ma fille, un grand déjeuner.

MAGDELON.

J'avais prévenu vos ordres, et l'on travaille en conséquence.

PAVARET.

Pendant qu'on le prépare, cours toi-même au-devant des relais; essaie par quelque moyen...

DERVILLE.

Toi, fais jaser cette fille; tâche de voir

Lasaussaye, le docteur : je ne te parle pas de ma reconnaissance.

PAVARET.

Fi donc ! trop heureux de te prouver que Christophe Pavaret connaît et pratique l'amitié.

(Derville sort.)

SCÈNE VIII.

PAVARET, MAGDELON.

MAGDELON.

Il est aimable, ce jeune officier. Oh ! nous autres jeunes filles, nous avons toujours un certain je ne sais quoi qui nous prévient en faveur des militaires; et puis vous, Monsieur, vous m'avez l'air d'un drôle de corps : aussi, si vous aviez besoin de mes petits services, par aventure, je vous les offre, et de bien bon cœur.

PAVARET.

Bien obligé, mon enfant. Dites-moi simplement si vous connaîtriez un certain Lasaussaye, marchand de bois à quatre lieues d'ici ?

MAGDELON.

Pardi, si je le connais ! c'est lui qui était

hier avec vous dans la diligence ; c'est lui qui va épouser la nièce du docteur Montrichard ; et comme André, le valet du docteur, me fait la cour, à moi...

PAVARET.

Oui-da !

MAGDELON.

André ne le connaît pas ce M. de Lasaussaye ; il n'y a que quinze jours qu'il est chez le docteur ; mais moi qui suis depuis un an dans l'auberge... Et tenez, le voilà.

PAVARET.

Qui? M. de Lasaussaye?

MAGDELON.

Précisément. Il est matinal. Ah ! dame, quand il s'agit d'un mariage et d'une succession...

PAVARET.

Eh bien ! quand nous l'avions dit ; sa tournure ne dément pas son esprit. Mais, s'il est à propos que je l'entende, il n'est peut-être pas à propos qu'il me voie. Je vous laisse avec lui, et je me mets là en embuscade derrière la porte, pour observer à mon aise...

(Il se cache derrière la porte de l'auberge.)

SCÈNE IX.

LASAUSSAYE, MAGDELON, PAVARET, caché.

LASAUSSAYE, en demi-deuil, bien poudré, bien paré.

Je crois que, mis de la sorte, je puis me présenter chez ma future. Ne perdons pas de tems, car les gens de loi ont rendez-vous à dix heures pour la levée des scellés.

PAVARET, à part.

Bon!

MAGDELON.

Monsieur de Lasaussaye veut-il bien me permettre de lui faire ma révérence?

LASAUSSAYE.

Bonjour, petite, bonjour.

MAGDELON.

Quoiqu'il fît bien noir, je vous ai reconnu cette nuit quand vous êtes descendu de la diligence. Je vous fais mon compliment sur ce que vous vous trouvez ainsi héritier collatéral; n'est-ce pas comme cela qu'ils vous appellent?

LASAUSSAYE.

Oui, mon enfant, collatéral, précisément, de mon oncle Jérôme Dorval.

PAVARET, à part.

Jérôme Dorval.

MAGDELON.

C'est que les biens des pères et mères, on compte là-dessus, et on s'arrange en conséquence; au lieu que les biens des oncles et des tantes, c'est une douce surprise, c'est comme un quaterne à la loterie. Votre très-humble servante, monsieur de Lasaussaye.

(Elle rentre dans l'auberge.)

SCÈNE X.

LASAUSSAYE, PAVARET, caché.

LASAUSSAYE.

Voila pourtant comme tout le monde me fait des politesses depuis la mort de mon oncle.

PAVARET, à part.

Je le crois.

LASAUSSAYE.

A Villeneuve-sur-Yonne, quoique certainement je ne sois pas un sot, il y avait des gens hautains qui avaient l'air de mépriser ma

conversation Eh bien! maintenant on me recherche, on m'accueille, tout le monde est de mon avis, toutes les femmes courent après moi; or, à qui dois-je mon esprit, mes amis, mes bonnes fortunes? A mon héritage. On n'est pas dupe de cela; mais qu'importe! on en profite.

PAVARET, à part.

Il ne manque pas d'un certain tact.

LASAUSSAYE, sonnant à la porte du docteur.

Holà! quelqu'un! C'est comme encore ce docteur, qui me propose, pour ainsi dire, sa nièce...

SCÈNE XI.

LASAUSSAYE, PAVARET, ANDRÉ.

ANDRÉ.

C'est Monsieur qui a sonné?

LASAUSSAYE.

Oui, mon ami, c'est moi qui voudrais parler à monsieur le Docteur.

ANDRÉ.

Dans l'instant, Monsieur, il achève de s'habiller pour aller faire ses visites dans la ville. Oh! c'est un bien habile homme! il vous ti-

rera d'affaire, j'en réponds; mais ne restez donc pas debout comme cela en plein air. Un malade!

LASAUSSAYE.

Comment, un malade! mais je me porte à merveille.

ANDRÉ.

Eh! mais, dame, il faut le dire, parce que vous voyant tant soit peu maigre et pâle, et chez un médecin... Nous en voyons tant; on se tromperait à moins.

LASAUSSAYE.

Allez, allez, mon ami, et dites à votre maître que le monsieur qui le demande est Guillaume de Lasaussaye, arrivé tout exprès d'hier.

ANDRÉ.

M. de Lasaussaye, celui qui vient recueillir la succession de ce riche M. Dorval! Je vous demande bien pardon si j'ai manqué de respect et d'égards.... M. le Docteur va être bien content... Donnez-vous donc la peine d'entrer, je vais vous annoncer. Mais tenez, le voilà lui-même, M. le Docteur.

(Il rentre.)

SCÈNE XII.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, PAVARET, caché.

MONTRICHARD.

Eh! c'est monsieur de Lasaussaye! Vous voilà donc enfin. Je vous attendais avec bien de l'impatience.

LASAUSSAYE.

Vous ne sauriez croire combien je suis sensible à la réception encourageante que j'ai l'honneur de recevoir.

MONTRICHARD.

Je sortais...

LASAUSSAYE.

Que je ne vous arrête pas ; je ne venais moi-même que pour vous souhaiter le bonjour; n'ai-je pas toutes les affaires de la succession à terminer? Permettez-moi seulement, Docteur, de vous remercier des peines que vous avez prises pour mon oncle. Ah! j'ai fait une perte !

MONTRICHARD.

Que voulez-vous? nos momens sont comp-

tés. Parlons des affaires de la succession ; où en sont-elles ?

LASAUSSAYE.

En très-bon état ; je suis arrivé hier, je vais faire lever les scellés ce matin, je recueille tout l'héritage ce soir, j'épouse votre nièce demain, et je l'emmène après-demain à Villeneuve-sur-Yonne.

MONTRICHARD.

Vous êtes expéditif. Vous êtes donc absolument seul héritier ?

LASAUSSAYE.

Seul et unique. Mon oncle n'avait qu'un frère, qui était mon père ; nous étions onze enfans de notre côté, mais j'ai enterré tout cela.

MONTRICHARD.

Savez-vous qu'il est fort heureux pour vous que votre oncle soit resté garçon ?

LASAUSSAYE.

Ah ! dame, il a fait sa fortune dans les colonies. Ce qu'il est devenu, ce qu'il a fait dans ce pays-là, Dieu le sait.

PAVARET, à part.

Ah ! ah !

LASAUSSAYE.

Je vous avoue qu'avant son retour je ne comptais guère sur son héritage; je lui croyais des femmes, des enfans; j'avais même entendu parler d'une Espagnole à qui il avait fait la cour.

PAVARET, à part.

Fort bien. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

(Il rentre dans l'auberge.)

LASAUSSAYE.

Oh! c'était un gaillard, mon oncle; dans un carton qu'on n'a pas mis sous les scellés, j'ai trouvé une correspondance tout entière, en façon de mémoires. Je finirai peut-être par les faire imprimer; car en y mettant des voleurs et un vieux château, cela ferait un roman dont on pourrait faire un drame. Je me suis interrompu, pressé comme je l'étais de présenter mes hommages à l'objet intéressant....

MONTRICHARD.

C'est ma nièce dont vous voulez parler? Toujours galant, monsieur de Lasaussaye.

LASAUSSAYE.

Mais, entre nous, Docteur, croyez-vous que le mariage arrêté soit de son goût?

MONTRICHARD.

Et pourquoi pas?

LASAUSSAYE.

En effet...

MONTRICHARD.

En comparant...

LASAUSSAYE.

Ses charmes...

MONTRICHARD.

A vos avantages.

LASAUSSAYE.

Ah! vous êtes trop honnête.

MONTRICHARD.

Non, vous êtes véritablement fort aimable.

LASAUSSAYE.

Un bon enfant.

MONTRICHARD.

Jeune.

LASAUSSAYE.

Pas encore trente-cinq ans.

MONTRICHARD.

Vous avez un état.

LASAUSSAYE.

Un état honnête : marchand de bois.

MONTRICHARD.

Une grande fortune.

LASAUSSAYE.

Par la succession de mon oncle.

MONTRICHARD.

Vous entendez bien que ce n'est pas l'intérêt qui me guide.

LASAUSSAYE.

Fi donc! ni vous ni moi n'avons un cœur sordide; c'est le sentiment, la convenance; car enfin votre nièce aura tout votre bien.

MONTRICHARD.

Tout entier.

LASAUSSAYE.

Ses parens lui ont laissé une fortune...

MONTRICHARD.

Très-suffisante.

LASAUSSAYE.

Et dont, en bon tuteur...

MONTRICHARD.

Je vous rendrai compte quand vous voudrez.

LASAUSSAYE.

Eh bien! je ne pense pas à tout cela.

MONTRICHARD.

Ah! je vous reconnais là.

LASAUSSAYE.

Dès le premier instant, mon cœur l'a distinguée, et plein d'un trouble involontaire...

MONTRICHARD.

C'est charmant. Ah çà! je vais voir mes malades.

LASAUSSAYE.

Moi, je vais faire lever les scellés.

MONTRICHARD.

Vous reviendrez déjeuner avec nous?

LASAUSSAYE.

Avec plaisir, mon cher oncle.

MONTRICHARD.

Voilà ce qui s'appelle traiter les affaires d'une manière agréable.

LASAUSSAYE.

Entre deux hommes délicats et désintéressés...

MONTRICHARD.

Il ne peut pas y en avoir d'autre.

LASAUSSAYE.

N'est-il pas vrai?

MONTRICHARD.

Sans doute.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XIII.

PAVARET, sortant de l'auberge.

Les voilà partis. Ah! M. de Lasaussaye, délicat et désintéressé collatéral, vous vous pressez d'hériter, parce que vous ignorez ce que votre oncle a fait dans les colonies. Je n'ai pas eu l'avantage de le connaître, ce cher oncle; mais je vous apprendrai ce qu'il a fait, ou du moins ce qu'il aurait pu faire.

SCÈNE XIV.

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE.

Eh bien! mon ami, les relais sont arrivés. Tandis que les deux conducteurs renouent connaissance au cabaret, j'accours pour t'avertir.

PAVARET.

Et moi, j'ai tout mon plan dans ma tête : ce n'est qu'en faveur de l'héritage que Montrichard donne sa nièce à Lasaussaye. Ce Lasaussaye n'hérite que comme collatéral : c'est même dans la crainte d'un héritier direct qu'il veut terminer en un tour de main les affaires de la succession. Il ne nous connaît pas, il ne nous a pas vus, puisqu'il est entré de nuit dans la voiture.

DERVILLE.

Mais, un moment, un moment donc. Tu parles de collatéral, de succession, d'héritier direct; ne va pas m'embarquer dans les affaires.

PAVARET.

Quoi ! tu crains les procès avec un avocat ? C'est comme si je craignais les voleurs avec toi, Capitaine.

DERVILLE.

Mais comment venir à bout de tes grands desseins ? la diligence qui va partir.

PAVARET.

Eh ! vraiment, c'est ce qui m'embarrasse; mais n'y aurait-il pas moyen... Le comédien et sa femme ne sont pas pressés ; le conducteur est un bonhomme, ivrogne et intéressé;

avec de l'argent et du vin nous en ferons ce que nous voudrons.

SCÈNE XV

DERVILLE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE.

Mme SAINT-HILAIRE.

C'EST fort galant, Messieurs; vous avez une dame dans la diligence, et vous la laissez seule à ses réflexions.

PAVARET.

Mille pardons, belle dame.

Mme SAINT-HILAIRE.

Et mon cher époux, que fait-il ?

PAVARET.

Il est allé rêver à sa tragédie sur les bords de l'Yonne.

Mme SAINT-HILAIRE.

Eh bien ! partons-nous enfin ? Jamais voiture n'a moins mérité le nom de diligence.

PAVARET.

Êtes-vous si pressée d'arriver ?

DERVILLE.

De quitter un de vos compagnons de voyage? Permettez-moi de me féliciter de cet officieux retard, et de souhaiter qu'il se prolonge, puisque je lui dois le bonheur de vous voir plus long-tems.

Mme SAINT-HILAIRE.

On n'est pas plus aimable que monsieur l'officier.

SCÈNE XVI.

DERVILLE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE.

Ma femme avec ces Messieurs! j'en étais sûr.

PAVARET.

Allons donc, père noble, de la philosophie : ne soyez pas jaloux comme un rôle à manteau.

SAINT-HILAIRE.

Eh bien! ces relais sont-ils arrivés enfin?

DERVILLE.

Mais vous avez tous une rage de partir.

PAVARET.

Vous, amateur de la belle nature, monsieur de Saint-Hilaire, est-ce que vous ne seriez pas curieux d'observer un peu cette ville et ses environs ?

Mme SAINT-HILAIRE.

Cette ville ? elle est d'une tristesse !...

PAVARET.

Elle est charmante ; vous ne la connaissez pas. Restez seulement deux petites heures de plus, et vous m'en direz des nouvelles.

SCÈNE XVII.

DERVILLE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE, SAINT-HILAIRE, ROUGEAU.

ROUGEAU.

Voici nos relais enfin, et dans un quart-d'heure nous serons en route.

DERVILLE.

Au moins vous déjeunerez, avant de quitter Joigny ?

ROUGEAU.

Parbleu !

PAVARET.

C'est que le Capitaine, pour nous faire ses adieux, veut nous traiter magnifiquement. Vous en serez, cher conducteur?

ROUGEAU.

Beaucoup d'honneur certainement; et je me fais un devoir...

DERVILLE.

Parlons franchement, cher conducteur: si je vous disais que j'ai à Joigny des affaires où j'ai besoin de mon ami seulement pour deux heures?

ROUGEAU.

Comment!

SAINT-HILAIRE.

Que dites-vous?

Mme SAINT-HILAIRE.

Vous avez besoin de M. l'Avocat?

PAVARET.

Avez-vous dans votre route quelque paquet qu'il faille remettre promptement, quelque message important et pressé, là, de ces choses qui ne souffrent pas de remise?

ROUGEAU.

Non pas que je sache, mais...

PAVARET.

C'en est assez. Oh! si votre retard pouvait causer le moindre tort au service public ou particulier, je me ferais un scrupule..... Mais M. et madame Saint-Hilaire qui brûlent du dèsir de se promener dans la ville...

SAINT-HILAIRE.

De nous promener?...

Mme SAINT-HILAIRE.

Nous ?

PAVARET.

Et puis, ce déjeuner qui nous attend.

ROUGEAU.

Mais, comment me justifier auprès de mes chefs ?

PAVARET.

Les relais auraient pu se faire attendre plus long-tems; la diligence ne peut-elle pas verser une seconde fois ? Une roue ne peut-elle pas se casser? Supposez qu'un de ces accidens fût arrivé... Mais nous discuterons mieux cette affaire à table. (*A Derville.*) Je te marie à ta Constance. (*A madame Saint-Hilaire.*) Vous êtes belle comme l'Amour. (*A Saint-*

Hilaire.) Vous me lirez votre tragédie. (*A Rougeau.*) Nous n'épargnerons pas les pourboire. (*A tous.*)Allons déjeuner.

(Ils rentrent dans l'auberge.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe chez Montrichard.

SCÈNE I.

MONTRICHARD, CONSTANCE.

MONTRICHARD.

Oui, ma nièce, j'espère que vous allez recevoir M. de Lasaussaye d'une manière convenable.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vu, mon oncle, manquer d'égards pour les personnes qui viennent vous voir ?

MONTRICHARD.

Entendons-nous, ma nièce; M. de Lasaussaye vient pour vous épouser, et...

CONSTANCE.

Permettez que je vous arrête, mon cher oncle : depuis la mort de M. Dorval, vous n'avez cessé de me parler de ce mariage.

M. de Lasaussaye me déplaisait avant la mort de son oncle ; il est devenu plus riche, et ne me plaît pas davantage. C'est mon bonheur que vous désirez en me mariant, et j'ai toujours pensé qu'il existait plutôt dans le rapport des caractères que dans celui des fortunes. Vous allez me traiter de folle et d'impertinente, quand je ne suis que franche et raisonnable : mais, bien certainement, je n'épouserai jamais M. de Lasaussaye.

MONTRICHARD.

Vous ne l'épouserez point ! Que veut dire ceci, mademoiselle ma nièce ? Vous avez pris un ton bien résolu depuis hier.

CONSTANCE.

C'est depuis hier, en effet, que mes résolutions sont bien prises.

MONTRICHARD.

Et vous croyez que la volonté d'une petite personne comme vous changera celle de toute une famille ? Ah ! nous verrons, nous verrons.

SCÈNE II.

MONTRICHARD, CONSTANCE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Mademoiselle : voilà M. de Lasaussaye.

CONSTANCE.

L'imbécile ! il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Un bouquet à la main. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est encore plus paré que ce matin, quand il est venu voir M. le Docteur.

CONSTANCE, à part.

Et Derville et son ami, qui devaient retarder par leur adresse ce funeste mariage ; ils ne paraissent pas !

MONTRICHARD.

J'espère, Mademoiselle, que vous n'allez pas me compromettre en présence d'un honnête homme...

CONSTANCE.

Ne vaudrait-il pas mieux me retirer, mon cher oncle ?

MONTRICHARD.

Non, s'il vous plaît : c'est pour vous qu'il vient, et je prétends...

SCÈNE III.

MONTRICHARD, CONSTANCE, LASAUSSAYE, un bouquet à la main.

MONTRICHARD.

Entrez, entrez, mon cher Lasaussaye. C'est ma nièce, mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter.

LASAUSSAYE.

Mademoiselle, il est certainement bien doux pour moi de pouvoir prétendre, grâce à la faveur de la jeunesse, et du titre que je voudrais.... non pas par intérêt, mais par amour, vous faire partager, en raison des délices et d'un bonheur que rien ne pourra jamais altérer... Enfin, Mademoiselle, votre oncle a dû vous dire dans quel espoir j'ai fait le voyage de Villeneuve-sur-Yonne à Joigny.

MONTRICHARD.

Fort bien, mon cher Lasaussaye ; répondez donc, ma nièce.

CONSTANCE.

Croyez, mon oncle, que je sais apprécier comme je le dois les sentimens et les complimens de M. de Lasaussaye.

LASAUSSAYE.

Ah! Mademoiselle, quelle reconnaissance!..

CONSTANCE.

Un moment, Monsieur; vous ne m'en devez peut-être pas au tant que vous le pensez....

LASAUSSAYE, présentant son bouquet à Constance.

Daignez donc accepter ces fleurs, symbole touchant...

CONSTANCE.

Permettez-moi de les refuser. Oui, Monsieur, je connais votre espoir, et j'ai fait connaître à mon oncle jusqu'à quel point je suis en état d'y répondre. Je souhaite qu'on ne me force pas à m'expliquer plus franchement; mais je répète tout haut devant vous, à mon oncle, que ma résolution est prise, et qu'elle est inébranlable.

(Elle sort.)

MONTRICHARD.

L'impertinente!

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Écoutez donc, mon cher oncle ; il me semble...

MONTRICHARD.

Quoi ?

LASAUSSAYE.

Que...

MONTRICHARD.

Eh bien !

LASAUSSAYE.

Mademoiselle votre nièce...

MONTRICHARD.

N'est pas tout-à-fait d'accord avec nous sur ce mariage?

LASAUSSAYE.

Mais...

MONTRICHARD.

Bagatelle !

LASAUSSAYE.

Cependant...

MONTRICHARD.

Je lui ferai entendre raison.

LASAUSSAYE.

C'est que je ne voudrais pas...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Voila un petit homme qui demande à parler à M. de Lasaussaye, s'il est ici. Comme je lui ai dit qu'il y était...

LASAUSSAYE.

Permettez-vous que je reçoive chez vous?

MONTRICHARD.

Parbleu! il vous sied bien de vous gêner. Faites entrer.

LASAUSSAYE.

C'est peut-être quelque débiteur de la succession.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PAVARET.

PAVARET.

Mille pardons si je vous dérange; c'est à M. de Lasaussaye que j'ai affaire.

LASAUSSAYE.

C'est moi-même. Que me voulez-vous ?

PAVARET.

Dieu soit loué! Il y a assez long-tems que nous vous cherchons.

LASAUSSAYE.

Que vous me cherchez ?

PAVARET.

Quand je dis nous, c'est une façon de parler, car je ne suis dans l'affaire que pour le conseil. Tel que vous me voyez, je suis avocat de mon métier, pour vous servir si j'en étais capable. Celui qui vous cherche est un de mes amis intimes, qui m'accorde toute sa confiance, un très-honnête garçon avec lequel vous serez enchanté de faire connaissance.

LASAUSSAYE.

Je n'en doute pas ; mais...

PAVARET.

Moi, je ne viens que de Rochefort ; mais mon ami vient de beaucoup plus loin.

LASAUSSAYE.

De plus loin ?

PAVARET.

D'Amérique. Ah ! la traversée a été longue et périlleuse, à ce qu'il m'a dit; mais enfin il est arrivé, nous voilà, et puisque nous vous trouvons, nous ne nous plaindrons pas de la peine.

LASAUSSAYE.

Bien sensible au plaisir que vous avez de me voir ; mais pourrais-je savoir quel sujet...

PAVARET.

Dans un instant vous le saurez. Mon ami est à deux pas, je cours le chercher ; c'est à lui que je veux laisser la satisfaction de vous expliquer. Ah! quel plaisir il aura de vous serrer dans ses bras, ce cher parent, ce cher cousin, ce bon Dorval ! Dans l'instant je suis à vous ; votre très-humble serviteur, monsieur le Docteur !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté PAVARET.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LASAUSSAYE.

Ma foi, je ne me connais pas de cousin, et surtout du nom de Dorval.

MONTRICHARD.

C'est le nom de votre oncle.

LASAUSSAYE.

Oui, vraiment.

MONTRICHARD.

C'est peut-être quelque parent qu'il aura laissé en Amérique.

LASAUSSAYE.

Vous croyez ?

MONTRICHARD.

Il vient peut-être réclamer quelques droits à la succession.

LASAUSSAYE.

Des droits à la succession ! C'est un fripon qui a pris ce nom-là.

MONTRICHARD.

Son ami a l'air d'un honnête garçon ; il ne faut pas être si prompt à juger les gens.

LASAUSSAYE.

J'en conviens avec vous, Docteur; mais convenez aussi que, si ce nouveau venu arrive précisément pour prendre sa part de la succession, il aurait tout aussi bien fait de rester dans son Amérique.

MONTRICHARD.

Permettez : je ne me trompe guère en physionomie, et l'homme qui nous quitte a une figure si simple, si innocente!... Ah! l'on ne m'attrape pas aisément, je suis fin.

LASAUSSAYE.

Et moi, je ne suis pas endurant; et s'il s'avise de raisonner, je vous aurai bientôt fait sauter par les fenêtres le prétendu cousin d'Amérique.

MONTRICHARD.

Doucement, doucement, M. de Lasaussaye, les voilà : que je suis enchanté que cette scène se passe ici! Je saurai modérer cette fougue de jeunesse. Il ne faut pas être emporté comme cela.

LASAUSSAYE.

Les voilà, j'en suis charmé; nous allons

voir si... (*Apercevant Derville.*) Ah, diable!... il ne m'avait pas dit que c'était un militaire.

SCÈNE VIII.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, ANDRÉ, PAVARET, DERVILLE, un crêpe au bras.

PAVARET.

Entrez, mon cher client; entrez, le voilà, c'est lui-même.

DERVILLE.

Ah! mon cher cousin, que je vous embrasse!

LASAUSSAYE.

Monsieur.... mon cher cousin.... je suis vraiment.... ravi de vous voir.

PAVARET.

Que je m'applaudis de réunir ainsi deux tendres parens! Ah! le plus bel office d'un homme de loi n'est-il pas d'arranger, de concilier tout à l'amiable? C'est ainsi qu'un habile médecin reçoit toutes les bénédictions d'une famille quand il arrache au trépas.... Jouissance bien douce, et que vous connaissez, n'est-il pas vrai, Docteur?

MONTRICHARD.

Oui, nous avons souvent éprouvé.... Un garçon charmant, cet avocat !

DERVILLE.

Monsieur est M. Montrichard, le maître de cette maison ? Pardon, si je viens chercher jusqu'ici un parent qui m'est bien cher.

MONTRICHARD.

C'est moi qui dois me féliciter... Celui-ci paraît fort honnête.

LASAUSSAYE.

Il est certain que je n'ai pas encore sujet de m'en plaindre. Votre avocat m'a dit, Monsieur.... mon cher cousin, que c'était pour moi que vous aviez entrepris un long voyage.

DERVILLE.

Il est vrai que, pendant cette longue traversée, l'espérance de voir un parent aussi aimable que vous a souvent soulagé mon cœur; mais, hélas ! c'est une autre personne que je cherchais. C'est en débarquant à Rochefort que j'ai appris le malheur qui doit faire gémir en même tems toute la famille.

(Il tire son mouchoir.)

PAVARET, en tirant son mouchoir.

Ah ! certainement, toute la famille !

LASAUSSAYE.

Quel malheur donc ?

DERVILLE.

Ce pauvre M. Dorval !

PAVARET.

C'était un si galant homme !

LASAUSSAYE, tirant aussi son mouchoir.

Ah ! ah ! ah ! vous avez bien raison. Pourquoi renouveler mes douleurs ?

PAVARET.

C'est ce que je vous ai dit tout le long de la route, mon cher client ; à quoi sert-il de s'affliger ?

MONTRICHARD.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le sauver.

DERVILLE.

Je le sais ; mais le pauvre homme avait à mourir, et s'il avait dû être sauvé, c'était certainement par le docteur Montrichard, un homme dont la réputation s'étend jusque dans l'autre monde.

PAVARET.

Oui, jusqu'à Saint-Domingue.

MONTRICHARD.

Ah ! vous êtes trop bons, Messieurs.

DERVILLE.

Je sais également les soins, les peines, les embarras que mon cousin a pris pendant sa maladie et depuis sa mort; et c'est pour vous témoigner à tous deux ma reconnaissance que j'ai précipité mon voyage.

LASAUSSAYE.

Il ne fallait pas vous donner cette peine là.

DERVILLE.

Je sais aussi qu'il n'a pas fait de testament.

LASAUSSAYE.

Non; nous n'avons pas trouvé de testament.

DERVILLE.

Mais je n'en acquitterai pas moins les dettes de son cœur; et ni vous, ni Monsieur, n'aurez à vous plaindre de moi.

PAVARET.

Non, vous n'aurez pas à vous plaindre de lui.

LASAUSSAYE.

Monsieur.... mon cher cousin, assurément je n'en doute pas. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

DERVILLE.

Il a dû vous parler bien souvent de moi ?

LASAUSSAYE.

Jamais.

DERVILLE.

C'est singulier.

PAVARET.

Oui, c'est fort extraordinaire.

DERVILLE.

Mais regardez-moi bien ; vous devez trouver quelque ressemblance entre lui et moi ?

LASAUSSAYE.

Pas du tout.

PAVARET.

Qu'en pensez-vous, Docteur ?

MONTRICHARD.

Pardonnez-moi ; il y a quelque chose.

PAVARET.

Ah ! l'on se ressemble de plus loin.

LASAUSSAYE.

Ah ! sans doute ; vous êtes peut-être cousin issu de germain, peut-être germain, peut-être neveu comme moi ?

PAVARET.

Il est mieux que cela.

LASAUSSAYE.

Eh ! quoi donc ?

PAVARET.

Son fils.

LASAUSSAYE.

Son fils !

MONTRICHARD.

Son fils !

PAVARET.

Son propre fils.

DERVILLE.

Il était mon père.

LASAUSSAYE.

Ne vous l'avais-je pas bien dit ? c'est un fripon.

DERVILLE.

Plaît-il, mon cher cousin ?

LASAUSSAYE.

Je dis que probablement vous vous trompez sur votre naissance, car mon cher oncle n'a jamais été marié.

DERVILLE.

Il est trop vrai.

PAVARET.

Non, jamais il n'a été marié.

LASAUSSAYE.

Vous voyez donc bien....

PAVARET.

Mais mon ami n'en est pas moins son fils.

LASAUSSAYE.

Ah! il est fort, celui-là, par exemple.

DERVILLE.

Pourquoi me rappeler les fautes de ma mère?

PAVARET.

Pauvre femme! elle adorait ce cher Dorval; et lui, de son côté, comme il l'aimait! il lui avait fait une promesse de mariage; il l'appelait sa chère Espagnole. Elle était de la partie espagnole de Saint-Domingue.

LASAUSSAYE.

Ah! ce serait cette Espagnole!

DERVILLE.

Quel fut son désespoir quand il fut obligé de repasser les mers!

PAVARET.

Elle en est morte de chagrin, la pauvre créature.

LASAUSSAYE.

Ah! voilà ce que c'est. Je m'étais toujours bien douté que mon oncle ayant été aussi libertin dans sa jeunesse, il se présenterait quelque rejeton.... mais, Dieu merci, cela

ne m'inquiète pas. Ainsi vous êtes son fils, mais vous n'êtes pas son fils légitime.

DERVILLE.

Hélas! non.

PAVARET.

Ah! mon Dieu, non. Les parens n'ayant pas été mariés, il est dans la classe de ceux qu'en justice nous nommons enfans naturels.

MONTRICHARD.

Et que vulgairement on appelle....

LASAUSSAYE.

Bâtards. Enchanté de vous voir, assurément! Je vous prie de croire que nous n'aurons pas de contestation ensemble pour la pension alimentaire...

DERVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, à votre tour?

LASAUSSAYE.

Je dis que je suis trop galant homme, trop bon parent, pour ne pas me faire un devoir de fixer la pension alimentaire.

PAVARET.

Vous oubliez apparemment que vous parlez devant un avocat?

LASAUSSAYE.

Il n'est pas question d'avocat ici.

PAVARET.

Et un avocat qui sait son métier.

LASAUSSAYE.

Qui sait son métier, qui sait son métier; c'est ce qui n'est pas prouvé.

PAVARET.

Comment, ce qui n'est pas prouvé! ah! je vous le prouverai, moi, mon petit collatéral! Mille pardons de l'emportement, cher Docteur; mais vous savez que nous, qui cultivons les lettres et les sciences, nous ne nous connaissons plus quand on attaque notre amour-propre.

MONTRICHARD.

A qui le dites-vous? Eh! mon Dieu, je me reconnais là. Mais revenons à la question.

PAVARET.

Il n'y en a pas de question. Par la loi des 5 et 12 brumaire an II, comme par la jurisprudence de tous les tribunaux, les enfans naturels sont appelés à la succession des pères et mères. En conséquence, un bâtard, tout bâtard qu'il soit, exclut les neveux, nièces, cousins, cousines, arrière-neveux, arrière-cousins et tous collatéraux, si pro-

chains qu'ils puissent être du décédé. Or, Monsieur est venu, Monsieur est fils naturel; partons des principes et tirons des conséquences : Monsieur exclut Monsieur; et la succession sur laquelle comptait Monsieur, appartient à Monsieur. Je crois que voilà de la logique.

MONTRICHARD.

Excellente logique !

LASAUSSAYE.

Et cette logique ordonnerait que je fusse dépouillé d'une succession.... Mais c'est fort malhonnête

PAVARET.

Pour les neveux, mais pour les enfans, rien de plus honnête, rien de plus juste; car enfin, soyons conséquens, j'en reviens toujours là; est-ce ma faute à moi, si mon père n'a pas épousé ma mère?

MONTRICHARD.

Il raisonne comme un ange.

LASAUSSAYE.

Oui, comme un ange; mais en ce cas-là, vous n'êtes pas son fils?

DERVILLE.

Je ne suis pas son fils?

LASAUSSAYE.

Non, vous ne l'êtes pas. Vous me prenez donc pour un imbécile. Eh! que diable, nous connaissons le monde et la géographie. Quelles sont les femmes qu'on n'épouse pas dans ce pays-là? Des négresses. Or, Monsieur n'est pas le fils d'une négresse, peut-être?

MONTRICHARD.

Vous n'avez donc jamais lu *Paul et Virginie?*

DERVILLE.

Sait-il lire, notre cousin?

PAVARET.

Il ne paraît pas très-fort en littérature.

MONTRICHARD.

Vous verrez qu'il n'y a pas de créoles.

PAVARET.

Et des créoles charmantes.

MONTRICHARD.

Et des femmes plus aimables, plus coquettes que nos Françaises.

PAVARET.

Oh! plus, c'est un peu fort, mais autant pour le moins. Il n'est pas mal non plus, mon jeune ami; ils sont tous comme cela, ces enfans de l'amour.

DERVILLE.

Je serais désespéré d'être obligé d'en venir aux voies de rigueur, moi qui comptais être si bien avec vous, mon cher cousin.

LASAUSSAYE.

Je ne suis pas votre cousin.

MONTRICHARD.

Doucement, doucement donc, M. de Lasaussaye; on se rend malade, en se mettant de la sorte en colère.

LASAUSSAYE.

C'est qu'il est inconcevable, c'est qu'il est incroyable.... Comment! vous donnez là-dedans, vous, monsieur Montrichard, avec votre expérience et vos études?

MONTRICHARD.

C'est qu'il serait impossible qu'on se présentât avec cette assurance...

PAVARET.

Et vous verriez qu'un avocat comme moi, qui jouit à Rochefort d'une certaine réputation de talent et de probité, se serait déplacé....

MONTRICHARD.

S'il n'avait des preuves, des titres....

PAVARET.

Que nous ne serons pas embarrassés de produire en tems et lieu....

LASAUSSAYE.

Vous parlez de preuves, de titres? mais j'ai trouvé ce matin toute la correspondance de mon oncle, et c'est là que je trouverai la preuve de l'imposture, de la fraude, de la ruse. Ah! nous verrons, nous verrons! sa maison n'est qu'à deux pas. Un cousin, un fils, un bâtard, un diable, que je ne veux pas reconnaître, que je ne reconnaîtrai pas. C'est qu'il m'en aurait parlé, mon cher oncle, il était si bavard! Attendez-moi, je reviens.

(Il sort.)

MONTRICHARD.

Surtout, monsieur de Lasaussaye, ne tardez pas.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LASAUSSAYE.

PAVARET.

Il est très-vif.

DERVILLE, à Pavaret.

S'il allait rapporter en effet des papiers!

PAVARET, à Derville.

Point d'inquiétude, je trouverai remède à tout. (*Haut.*) Je vois avec peine, par l'emportement de ce jeune homme, que nous serons réduits à plaider, et cela m'afflige; car je n'aime pas plus les procès... que vous n'aimez les malades, cher Docteur.

MONTRICHARD.

Ah! j'entends bien; mais cet héritage est si considérable! Il est tout naturel qu'on soit jaloux de le conserver.

PAVARET.

Je me suis laissé dire dans la ville, que cet héritage devenait d'autant plus précieux pour Lasaussaye, qu'il lui valait la main d'une personne charmante, votre nièce. Serait-il vrai, Docteur?

MONTRICHARD.

Il est certain que, me trouvant créancier de la succession, car Lasaussaye me devait...

PAVARET.

La mort de son oncle... c'est évident. Eh bien?

MONTRICHARD.

Je lui avais proposé...

DERVILLE.

Sans avoir l'avantage de connaître votre adorable nièce, permettez-moi de vous dire que je me ferais un devoir d'acquitter...

PAVARET.

Oui, mais peut-être est-elle amoureuse de M. Lasaussaye.

MONTRICHARD.

Ah! mon Dieu, non, pas du tout! Entre nous, il n'est pas trop fait pour inspirer une passion.

PAVARET.

En effet, pour plaire, ce Lasaussaye a vraiment besoin de la succession; tandis que mon client, sans la succession, serait encore assez aimable.

MONTRICHARD.

Oh! la fortune ne gâterait rien. Mais, comme vous dites, Monsieur paraît fort aimable... Ah! voici monsieur de Lasaussaye. Déjà?

DERVILLE.

Je tremble.

PAVARET.

Il n'a pas été long-tems.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Je ne vous ai pas fait attendre, j'espère; ce matin j'avais parcouru tous les papiers de mon oncle, et je savais bien que je trouverais... Allons au fait; car j'ai laissé chez mon oncle deux ou trois de ses amis intimes, à ce qu'ils disent, qui viennent me demander de l'argent qu'il leur devait, à ce qu'ils disent encore; et le juge-de-paix qui m'attend pour ses opérations.

PAVARET.

Oh! il ne faut pas que cela vous gêne; mon client se chargera d'arranger tout cela quand il sera reconnu héritier.

LASAUSSAYE.

Non, point du tout; je veux lui laisser l'héritage dégagé de toute espèce d'embarras.

PAVARET.

Et puis, comme nous serons peut-être forcés de faire apposer de nouveau les scellés....

DERVILLE, à part.

Je ne sais, son air goguenard ne me présage rien de bon.

MONTRICHARD.

Eh bien ! qu'avez-vous trouvé dans les papiers de votre oncle ?

LASAUSSAYE.

La preuve que ces Messieurs ont dit vrai ; oh ! je suis forcé d'en convenir.

MONTRICHARD.

Il en convient.

PAVARET.

Là, voyez-vous ?

DERVILLE, à Pavaret.

Aurions-nous rencontré juste, par hasard, en voulant le tromper?

LASAUSSAYE.

Mon oncle a fait la cour en Amérique à une jeune personne charmante.

PAVARET.

Une Espagnole, dona....

LASAUSSAYE.

Thérésina Vélascos.

PAVARET.

Thérésina Vélascos, précisément. Il ne l'a pas épousée...

LASAUSSAYE.

Mais il lui avait fait une promesse de mariage.

PAVARET.

Il en a eu un enfant.

LASAUSSAYE.

Unique, qui doit avoir à présent... vingt-deux ans.

PAVARET.

Justement; l'âge de mon client.

DERVILLE.

Par conséquent, nous n'aurons pas de procès.

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu, non; il ne peut pas y avoir matière à procès.

PAVARET.

Non; je ne vous le conseillerais pas.

MONTRICHARD.

Ah! ça, vous avez donc trouvé dans la correspondance quelques lettres?...

LASAUSSAYE.

J'ai trouvé mieux que cela.

PAVARET.

Et quoi donc?

LASAUSSAYE.

L'acte de naissance de l'enfant.

PAVARET.

Ah! ah!

LASAUSSAYE.

Je l'ai pris avec moi pour vous en faire part; le voici.

PAVARET.

Et il prouve jusqu'à l'évidence...

LASAUSSAYE.

Que l'enfant... est une fille.

MONTRICHARD.

Oh! oh!

DERVILLE.

Une fille!

PAVARET.

Une fille!

LASAUSSAYE, lui donnant l'acte.

Oui, oui, une fille. Tenez, lisez, Docteur. Ah! vous voilà bien déconcertés!

DERVILLE, à Pavaret.

Tu vois pourtant à quoi tu m'exposes !

PAVARET, à Derville, fort en colère.

Monsieur, que veut dire ceci, s'il vous plaît ? Que signifie le personnage que vous faites jouer à un galant homme comme moi, devant des personnes aussi recommandables que ces Messieurs ?

DERVILLE.

Comment! quoi!... En voici bien d'une autre, à présent.

MONTRICHARD.

Quel singulier ton il prend avec son camarade !

LASAUSSAYE.

Prétendrait-il nous faire croire qu'il ne s'entendait pas avec lui ?

PAVARET.

Me faire quitter ma famille, mes cliens, la ville de Rochefort où je suis estimé, chéri, honoré, pour me faire huer, mépriser, bafouer et déshonorer à Joigny ! m'exposer à rougir devant un homme célèbre comme le docteur Montrichard ! Ce n'est pas que, puisqu'il existe une fille, si nous voulons être conséquens, M. de Lasaussaye en soit plus héritier.

LASAUSSAYE.

Ah! pour cet article, c'est une affaire qui reste à examiner; car enfin, il n'est pas prouvé que cette fille existe encore, et j'espère que la Providence aura permis qu'il lui soit arrivé quelque accident; moi, j'ai toujours compté sur la Providence. D'ailleurs, vous n'avez pas sa procuration; d'ailleurs, rien ne peut être prouvé là-dessus; ce qu'il y a de prouvé, c'est que vous avez pris un nom et une qualité qui ne vous appartiennent pas; ainsi vous n'aurez pas mon héritage; ainsi il ne tiendrait qu'à moi de vous faire un mauvais parti; ainsi vous allez me faire le plaisir de vous en aller sur-le-champ. Vous voyez que je sais tirer des conséquences aussi bien que vous, monsieur l'avocat.

MONTRICHARD.

Ah! ça, laissez-là vos conséquences, et tâchez de m'expliquer...

DERVILLE.

Oui, certainement, je partirai. Je quitte cette maison, non pas pour vous, de qui je n'aï pas d'ordre à recevoir, mais par respect pour le maître de ce logis, pour l'oncle de cette charmante Constance, que je me reproche d'avoir trompé.

PAVARET.

Non, Monsieur, vous ne partirez pas ainsi. Ne souffrez pas qu'il s'éloigne, Docteur; je suis intéressé comme vous à pénétrer ce mystère. (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais où tout cela nous conduit!

MONTRICHARD.

Monsieur l'Avocat a raison, c'est une affaire qui ne peut pas se terminer de la sorte.

LASAUSSAYE.

Oui, vous voulez approfondir ceci; c'est bien fait. Mais comme je vous le disais, les gens d'affaires de la succession m'attendent chez mon oncle; je les aurai bientôt expédiés. Je reviens, je reviens tout-à-l'heure. Ah! vous êtes bien fins, Messieurs! Mais Guillaume de Lasaussaye l'est bien autant que vous! Une fille, oui, une fille. Ah! vous ne vous attendiez pas à celui-là!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE.

DERVILLE, à Pavaret.

Que veux-tu faire?

PAVARET, bas à Derville.

Je n'en sais rien ; mais reste.

MONTRICHARD.

Répondez, jeune homme : quel était votre but en vous introduisant ici comme héritier ?

PAVARET.

Oui, quel était votre but ? parlez ; monsieur le Docteur a droit de vous faire toutes ces questions.

DERVILLE.

Comment, tu veux ?...

PAVARET.

Et ensuite... Allons, monsieur Montrichard est porté à vous pardonner ; il est si rempli d'indulgence ! Non pas que je prétende vous justifier. Ah ! loin de moi... mais enfin la nature et l'amour, qui toujours dans un cœur sensible...

MONTRICHARD.

La nature et l'amour... je n'entends rien à ce que vous me dites.

PAVARET.

Vous n'y entendez rien ! (*A part.*) Ma foi, ni moi non plus.

DERVILLE, à part.

Ni moi non plus.

PAVARET.

Mais aussi, qui diable se serait attendu que l'enfant naturel de ce monsieur Dorval fût une fille?

SCÈNE XII.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE, Mme SAINT-HILAIRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Tenez, tenez, Madame; sont-ce là les personnes que vous demandez?

Mme SAINT-HILAIRE.

Précisément, ce sont elles. Eh bien, monsieur l'Avocat, il faut donc que je vienne vous chercher jusqu'ici! Monsieur est sans doute le maître de la maison? Mille pardons, si je m'introduis aussi librement chez vous; mais en vérité cela est inconcevable: le conducteur s'impatiente, la diligence va partir.

PAVARET.

La diligence va partir?...

MONTRICHARD.

Qu'est-ce que c'est que cette dame-là?

PAVARET.

C'est une très-aimable dame, Docteur; une artiste dramatique, pleine de talens, bien en état de jouer plus d'un rôle... Oh! oui. (*A part.*) Mais quel trait de lumière!... (*A part, à Derville et à madame Saint-Hilaire.*) Nous sommes sauvés, si Madame le veut. (*Au Docteur.*) Mille pardons de vous avoir importuné si long-tems, Docteur. (*Haut à Derville.*) Après ce qui vient de se passer, Monsieur, rien de commun désormais entre nous. (*Bas à Derville.*) Suis-moi. (*Haut au même.*) Ne me suivez pas. (*A madame Saint-Hilaire en l'emmenant.*) Venez, venez, belle Dame.

Mme SAINT-HILAIRE, en s'en allant.

Il est vraiment original.

(Elle sort avec Pavaret.)

MONTRICHARD, à Derville.

Pourriez-vous bien m'expliquer?...

DERVILLE.

Ma foi, expliquez-le-moi vous-même; car, dans tout ce qu'il m'a dit, je ne vois... Votre très-humble serviteur, Docteur.

(Il sort.)

MONTRICHARD.

Mais écoutez-moi donc! écoutez-moi donc!

Le voilà parti. Quelle singulière aventure ! Suivons ces gens-ci, voyons Lasaussaye... Et mes pauvres malades ! Ce sont eux qui souffriront de tout cela.

(Il sort.)

ANDRÉ.

Soyez tranquille, Monsieur ; faites vos affaires ; vos malades ne sont-ils pas faits pour prendre patience ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe dans l'auberge. Une porte de cabinet à la droite de l'acteur.

SCÈNE I.

ROUGEAU, Mme SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE.

PAVARET.

Trois quarts d'heure, cher conducteur, trois quarts d'heure, pas davantage.

ROUGEAU.

Les relais sont arrivés à dix heures; moi, je tiens beaucoup à ma place; me voilà compromis.

DERVILLE.

Pas du tout; je prodiguerai tellement les pour-boire aux postillons...

PAVARET.

Qu'on ne s'apercevra pas du retard.

Mme SAINT-HILAIRE.

Moi, c'est mon mari qui m'inquiète : oui ; cela vous fait rire ; mais je l'aime véritablement, ce cher homme.

PAVARET.

Je n'en doute point ; j'ai vu autant de bons ménages dans les coulisses que dans le monde.

ROUGEAU.

Il y a un quart d'heure qu'il est parti à pied pour prendre les devans, espérant que la diligence le rattraperait bientôt.

PAVARET.

Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela ; vu son embonpoint, il faut qu'il fasse de l'exercice.

DERVILLE.

Il va faire du chemin, s'il marche toujours en nous attendant.

Mme SAINT-HILAIRE.

Heureusement il n'est jaloux que par accès ; et il est de l'intérêt de mon amour d'entretenir un peu sa jalousie ; mais ce pauvre ami, il me semble que je le vois sur la route, tout essoufflé. Au moins, puisque vous voulez, et que je consens à me prêter à vos desseins, ne perdons pas de tems.

ROUGEAU.

Non, ne perdez pas de tems. Trois quarts d'heure, ni plus ni moins; je vais parler aux postillons, et vous me retrouverez dans la salle à manger.

PAVARET.

Comme de raison. C'est la place d'un bon conducteur.

SCÈNE II.

Mme SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE.

PAVARET.

La petite servante d'auberge est allée porter ma lettre à Lasaussaye; il ne peut manquer de se rendre à mon invitation. As-tu remarqué le feu, l'éloquence qui caractérisent le véritable orateur?

DERVILLE.

Quel bonheur, que cette petite Madelon se trouve l'amante d'André, le valet du docteur! Ce nigaud peut nous être utile.

Mme SAINT-HILAIRE.

Savez-vous que je ne laisse pas que d'être fort embarrassée? Je ne suis engagée que pour

les soubrettes, et vous me faites jouer une amoureuse!

PAVARET.

Un vrai talent se plie à tous les genres.

Mme SAINT-HILAIRE.

Et puis, improviser!

PAVARET.

Est-ce que vous n'avez jamais joué des proverbes?

Mme SAINT-HILAIRE.

Quelquefois. Heureusement, j'ai ce petit air américain de cet opéra-comique.

PAVARET.

Prenez bien votre tems pour le chanter.

SCÈNE III.

Mme SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE, MAGDELON.

MAGDELON.

Voila monsieur de Lasaussaye; il marche sur mes pas.

PAVARET.

Vous n'avez pas oublié de lui parler de la grande dame arrivée dans votre auberge?

MAGDELON.

Oh! que non; dans un bel équipage, avec deux femmes de chambre, dont une négresse; comme aussi le nègre en courrier qui était venu un quart d'heure auparavant retenir notre plus bel appartement et nos meilleurs lits; et, en passant, j'ai donné le mot au garçon d'écurie; il va lui faire remarquer une berline sous la remise, et sur la porte un nègre, musicien de ce régiment qui prend l'étape à Joigny; ce sera la voiture et le laquais de Madame.

Mme SAINT-HILAIRE.

Des voitures! des laquais! Et je suis arrivée par la diligence.

PAVARET.

Cela ne nous coûte rien, à nous autres auteurs et comédiens.

MAGDELON.

Cependant, grâce à quelques mots de douceur à mon André, je vous ai ménagé un rendez-vous avec la nièce du Docteur, mon Officier : on vous attend.

PAVARET.

Allons, mon ami, de concert avec la belle, précipite-toi aux genoux du Docteur. Les grands sentimens, la passion, tes lettres de recommandation, tes espérances de fortune,

de grands complimens sur son mérite; invite-le à souper pour ce soir : tous les médecins sont gourmands. Vous, belle dame, à votre toilette; le demi-deuil, le négligé galant, les grands airs, la coquetterie, le petit air américain au signal convenu. Vous, petite, vous commencerez l'attaque; je vous ai bien fait votre leçon.

MAGDELON.

Soyez tranquille; j'en ai attrapé de plus fins que Lasaussaye. Le voici, entrez dans ce cabinet; monsieur l'Officier trouvera un escalier dérobé qui conduit dans la rue..

SCÈNE IV.

LASAUSSAYE, MAGDELON.

LASAUSSAYE, très-pensif.

Que diable veut dire ceci? cette berline, ce nègre, cette dame descendue tout-à-l'heure dans l'auberge... Ce qu'on craint, comme ce qu'on désire, on croit toujours le voir arriver. Cette découverte d'une fille de mon oncle... cette lettre pleine de repentir, par laquelle l'avocat de Rochefort me demande un entretien... Il faut donc qu'il ne soit pas d'accord avec ce prétendu cousin.... Ma foi,

tout cela me donne furieusement à penser.

MAGDELON.

Ah! vous voilà; je cours avertir la personne qui vous a donné rendez-vous.

LASAUSSAYE.

Un moment, un moment, petite. (*A part.*) Tâchons de faire jaser cette servante.

MAGDELON.

Ah! oui, j'ai bien le tems de m'arrêter, ma foi, avec le monde que nous avons!

LASAUSSAYE.

Oui, il vient de vous arriver encore un équipage, m'avez-vous dit.

MAGDELON.

A six chevaux.

LASAUSSAYE.

Une jeune dame?

MAGDELON.

Fort gentille, et bien avenante.

LASAUSSAYE.

En deuil?

MAGDELON.

Comme tous ses gens.

LASAUSSAYE.

Et vous n'avez pas pu savoir le motif de son voyage?...

MAGDELON.

Nous conviendrait-il, dans notre état, de nous mêler des affaires des voyageurs? J'ai bien entendu parler d'héritage, de cousin, d'Amérique, de monsieur Dorval, de vous.

LASAUSSAYE.

De moi?

MAGDELON.

C'est comme encore cet homme qui veut vous parler, et qui a presque fait une scène dans la rue, en se disputant avec un jeune officier.

LASAUSSAYE.

En vérité?

MAGDELON.

Et qui avait un air si pénétré, en demandant une plume pour vous écrire. Mon devoir, mon honneur, disait-il. Si on était curieux comme tant d'autres, on pourrait chercher à savoir... mais, fi donc! Le voilà : je vous laisse, et je vais à mon ouvrage.

LASAUSSAYE.

Comment diable! l'avocat aurait-il en effet été trompé comme nous?

SCÈNE V.

PAVARET, LASAUSSAYE.

PAVARET, d'un air composé.

Mille pardons de la peine que je vous cause.

LASAUSSAYE.

Ah! c'est donc vous qui m'avez fait prier, par une belle lettre, de passer ici.

PAVARET.

Moi-même.

LASAUSSAYE.

Eh bien! voyons, que me voulez-vous?

PAVARET.

Il s'agit toujours de l'affaire pour laquelle j'ai été vous chercher jusque chez le docteur Montrichard.

LASAUSSAYE.

Eh bien! voyons, qu'avez-vous à me dire sur cette affaire?

PAVARET.

D'abord, que j'ai de fortes raisons de croire que l'homme avec qui vous m'avez vu tantôt est un fripon.

LASAUSSAYE.

Non, c'est un honnête homme peut-être, et vous aussi sans doute.

PAVARET.

Je vous pardonne de douter de ma probité; les apparences sont tellement contre moi... Mais n'importe, quelque humiliation que je doive recevoir, je n'en remplirai pas moins mon devoir. Oui, Monsieur, autant vous m'avez vu ardent à soutenir les intérêts de ce jeune homme tant que je l'ai cru fondé en droit, autant vous m'allez voir ardent à vous défendre, à vous protéger. J'ai trop à cœur de rétablir aux yeux des habitans de Joigny une réputation dont, grâce au ciel, les gens de Rochefort n'ont jamais douté.

LASAUSSAYE.

Je veux bien le croire, mais enfin...

PAVARET.

J'ai de la finesse, une grande habitude en affaires; mais que peut tout l'esprit du monde contre des fripons qui vous trompent?

LASAUSSAYE.

Au fait, ce militaire, ce jeune homme?...

PAVARET.

C'est une aventure fort extraordinaire, il m'a tout avoué. Il vient effectivement d'Amé-

rique : sur le vaisseau dans lequel il s'était embarqué, se trouvait en même tems une jeune personne charmante ; dans la traversée, elle raconte aux passagers son aventure, elle est la fille naturelle de Jérôme Dorval, elle a vingt-deux ans, elle se nomme Thérésina Dorval ; enfin toute l'histoire que vous savez, car cette jeune personne est véritablement votre cousine.

LASAUSSAYE.

Ma cousine ! Après.

PAVARET.

Eh bien ! Monsieur, ce jeune homme débarque à Rochefort, il sait que, bien loin que vous soyez instruit du sexe du véritable héritier, vous ignorez même que cet enfant existe ; une maladie en apparence assez grave retient la jeune personne à Rochefort ; il vient me trouver, moi, homme à talent, sans vanité, il me présente sa cause sous l'aspect le plus honorable ; il s'agit de faire reconnaître un véritable héritier : il me montre des papiers, des lettres originales (apparemment il avait eu l'art de les soustraire à l'héritière pendant le passage). Il faut partir sur-le-champ pour Joigny, me dit-il ; il sentait que d'un moment à l'autre la ruse pouvait être découverte. Quel était son espoir ? Peut-être de s'amuser, de rire à vos dépens, [illegible]

gens sont si extravagans! peut-être de vous tirer quelque argent, les hommes sont si entreprenans quand il s'agit de leurs intérêts! Honnête et simple, comme je le suis, je m'enflamme d'un beau zèle; la gloire a tant d'appas pour moi!... je pars, nous arrivons à Joigny. Vous avez été témoin de la scène désagréable à laquelle il m'a exposé devant vous, devant le docteur Montrichard. Outré d'indignation, je le presse, je l'attaque, avec cet accent du cœur, qui n'appartient qu'à nous autres orateurs; il s'attendrit, il se jette dans mes bras, il me fait les aveux que je viens de vous révéler; nous arrivons à la porte de cette auberge. Au moment où nous entrons, une berline à six chevaux s'arrête! une jeune dame élégante et svelte saute légèrement à terre; mon jeune homme la regarde, pousse un cri, s'enfuit. Je m'élance à sa poursuite, je l'atteins, je l'interroge; que m'apprend-il? que cette jeune dame est la personne avec laquelle il a repassé en France, dont il a tiré ces renseignemens, de l'absence de laquelle il voulait profiter, et, en un mot, la fille naturelle et unique de Jerôme Dorval votre oncle, et par conséquent son héritière.

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu!

PAVARET.

Étonné, confondu, je ne peux cependant

m'empêcher d'admirer la Providence, qui ne permet pas qu'une mauvaise action s'accomplisse, de la remercier de m'avoir arrêté sur les bords du précipice; et soudain, inspiré par ma conscience, je m'empresse de vous avertir; trop heureux si, par ces éclaircissemens, je puis réparer le tort involontaire que j'ai pu vous causer, et épargner quelques chagrins à un galant homme comme monsieur de Lasaussaye.

LASAUSSAYE.

Est-il possible? Eh quoi! cette fille dont ce matin encore j'ignorais l'existence, elle serait vivante, elle serait ici! Ah! oui, oui, rien de plus vraisemblable. Les rapports de la petite servante, cette berline, certains discours de mon oncle même, que je me rappelle... il me l'avait bien dit dans la dernière visite que je lui fis : ah! l'on ne s'attend pas à ce qui arrivera après ma mort.

PAVARET.

Il vous avait dit tout cela?

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu, oui... il était malin comme un démon... Quel parti prendre?

PAVARET.

Voyez, réfléchissez; vous avez sans doute quelque conseil, quelque homme de loi?

LASAUSSAYE.

Oh! mon Dieu, non; d'ailleurs je suis pressé de jouir, et je crains les procédures comme tous les diables.

PAVARET.

Et vous n'avez pas tort; il vaudrait mieux les prévenir.

LASAUSSAYE.

Oui, mais par quel moyen? Monsieur, vous qui entendez si bien les affaires, dites-le moi; je suis si troublé!..

PAVARET.

Puisque vous daignez m'accorder quelque confiance, moi, qui ai plus de sang-froid que vous, je vous dirai qu'il y aurait bien un moyen.

LASAUSSAYE.

Lequel?

PAVARET.

Oh! mais non, il n'y faut pas penser; vous êtes trop amoureux de la nièce du Docteur!

LASAUSSAYE.

Oh! oui; cependant chez un homme raisonnable, la passion n'est pas un obstacle... Voyons ce moyen.

PAVARET.

Non, vous êtes trop avancé avec Montrichard.

LASAUSSAYE.

Vous penseriez à un mariage avec ma cousine l'héritière ?

PAVARET.

Alors vous ne perdez rien ; vous confondez vos droits.

LASAUSSAYE.

J'entends bien ; mais comment, sans se connaître...

PAVARET.

Deux parens font si vite connaissance ; je ne suis pas inquiet de votre côté. Si vous vous mettez en tête de lui plaire...

LASAUSSAYE.

Il est certain que si je... Savez-vous bien qu'on m'appelle le Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne ?

PAVARET.

En vérité !

LASAUSSAYE.

J'ai des mœurs cependant.

PAVARET.

Oh! sans doute. La question est de savoir si elle vous conviendra.

LASAUSSAYE.

Pour la fortune, d'abord il est clair...

PAVARET.

Oui, mais son extérieur?

LASAUSSAYE.

Un philosophe ne s'attache qu'à la beauté de l'ame.

PAVARET.

Son caractère, son esprit.

LASAUSSAYE.

Oh! moi, j'ai un caractère si accommodant!

PAVARET.

Pour des talens, elle en a. La servante de l'auberge m'a dit qu'elle n'avait eu rien de plus pressé que de se faire monter un piano. (*Il tousse.*)

(Ici on entend un prélude de piano.)

Eh! tenez, c'est elle que nous entendons.

LASAUSSAYE.

Comment! son appartement...

PAVARET.

Est là.

LASAUSSAYE.

Chut ! écoutons.

(On entend chanter madame Saint-Hilaire, s'accompagnant sur le piano.)

AIR.

Jeunes et gentilles créoles,
Venir danser sous le palmier ;
Mais à promesses trop frivoles
Gardez-vous bien de vous fier;
Car pour négresse accorte et vive,
Plus d'un amant vous oublier ;
Joli minois, ame naïve,
Valoir bien un cœur tout entier.

Jeunes et gentilles créoles, etc. etc.

PAVARET.

C'est une chanson du pays.

LASAUSSAYE.

Elle est charmante. Je pourrais regarder par la serrure. (*Il va regarder à travers le trou de la serrure.*) Ah! je ne peux pas la voir, elle est tournée contre la fenêtre ; mais elle a une taille délicieuse, ma foi.

SCÈNE VI.

PAVARET, LASAUSSAYE, DERVILLE.

(Derville dans le fond, Lasaussaye regardant par le trou de la serrure, et Pavaret au milieu.)

DERVILLE, bas à Pavaret.

PAVARET.

PAVARET, bas à Derville.

C'est toi! va-t'en.

DERVILLE, bas à Pavaret.

Deux mots.

PAVARET, bas à Derville.

Parle bas.

LASAUSSAYE, se retournant.

Vous avez raison; parlons bas, prenons garde qu'elle n'entende.

DERVILLE, bas à Pavaret.

J'ai vu le docteur.

LASAUSSAYE.

Ah! la voilà qui se tourne de mon côté.

DERVILLE, bas à Pavaret.

Pas moyen de lui faire entendre raison.

PAVARET, bas à Derville.

Nous l'apaiserons ; laisse-nous.

LASAUSSAYE.

Elle a vraiment une physionomie très-piquante.

PAVARET, à Lasaussaye.

Très-piquante, n'est-il pas vrai ?

DERVILLE, bas à Pavaret.

Il m'a inhumainement congédié.

PAVARET, bas à Derville.

Je vous réconcilierai ; sors.

LASAUSSAYE.

Un petit air éveillé.

PAVARET, à Lasaussaye.

Éveillé, comme toutes les femmes des colonies.

DERVILLE, bas à Pavaret.

Que faire ?

PAVARET, à Derville.

Je me charge de tout, mais va-t'en.

LASAUSSAYE.

La voilà qui prend un livre.

PAVARET, à Lasaussaye.

La plus belle éducation.

DERVILLE, bas à Pavaret.

Si je lui fesais parler par quelqu'un de ses amis pour lesquels j'ai des lettres ?

PAVARET, à Derville.

Tout ce que tu voudras ; mais pars au plus vite : tout serait perdu si l'on nous surprenait.

(Il pousse Derville dehors et revient près de Lasaussaye.)

SCÈNE VII.

PAVARET, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Vous avez raison ; il ne faut pas qu'on nous surprenne écoutant aux portes.

PAVARET.

Voix céleste, physionomie piquante, taille délicieuse !

LASAUSSAYE.

Talens enchanteurs, fortune considérable !

PAVARET.

Je crois que vous ne devez pas hésiter...

LASAUSSAYE.

Un moment, ne précipitons rien. On a

voulu me tromper une fois, je dois être sur mes gardes.

PAVARET.

J'espère que vous ne me soupçonnez pas ..

LASAUSSAYE.

Vous pourriez être dupe comme moi.

PAVARET.

C'est le sort des honnêtes gens.

LASAUSSAYE.

Je me garderai de lui faire paraître le moindre doute ; mais je serais un véritable innocent, en supposant que je la trouvasse à mon gré, d'en venir à la conclusion, et de rompre avec la nièce du Docteur, sans avoir des preuves aussi claires que le jour. Elle est ma cousine, ou elle ne l'est pas. Il y a mille accidens qu'il faut prévoir ; car enfin je voudrais ménager les deux femmes, de façon que l'une au moins ne pût me manquer.

PAVARET.

Malheureusement vous ne pouvez les épouser toutes les deux.

LASAUSSAYE.

Non, mais je puis retourner chez Montrichard, continuer à faire ma cour à la nièce, rassurer le Docteur sur cette héritière, lui bien cacher qu'elle est à Joigny. Vous cepen-

dant qui offrez si généreusement de me rendre service...

PAVARET.

Qui m'en fais un devoir.

LASAUSSAYE.

Vous pourriez voir cette Américaine, la préparer à ma visite, la pressentir sur ses projets, sur mon amour; et moi, quand j'aurai bien calmé le Docteur, je reviens achever votre ouvrage. Gardez-vous bien surtout de lui parler de mes engagemens avec la nièce du Docteur.

PAVARET.

Ce serait tout perdre.

LASAUSSAYE.

Ce n'est pas du tout l'intérêt qui m'anime; mais je m'étais accoutumé à regarder les biens de mon oncle comme devant m'appartenir, et je tiens à mes habitudes. Annoncez-moi, disposez-la en ma faveur; je cours chez Montrichard.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE.

Mme SAINT-HILAIRE, en demi-deuil élégant.

Est-il parti ?

PAVARET.

Oui ; mais il va revenir.

Mme SAINT-HILAIRE.

Comment me trouvez-vous ?

PAVARET.

A merveille. Je crois, Dieu me pardonne ! que de tems en tems son intérêt lui donne de l'esprit. Rentrons dans votre appartement, concertons-nous de nouveau sur ce que nous devons lui dire ; mettons la servante aux aguets, pénétrez-vous bien de votre rôle. Jérôme Dorval, grand propriétaire au Cap ; Thérésina Vélascos, la belle Espagnole, son amante : faites sonner bien haut vos habitations, vos négresses, vos sucreries, vos cafés, vos cargaisons, vos maux de mer, vos naufrages, vos ananas, vos perroquets, et tâchons de terminer glorieusement l'entreprise que nous avons si bien commencée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PAVARET, LASAUSSAYE.

PAVARET, sortant de la chambre de madame Saint-Hilaire et apercevant Lasaussaye.

Bon ! le voilà.

LASAUSSAYE.

Ah ! c'est vous ; il était tems, ma foi, que j'allasse chez le Docteur ; cette découverte de l'acte de naissance l'inquiétait, et puis, dit-il, on est venu lui demander sa nièce en mariage.

PAVARET.

Et il ne vous a pas nommé la personne ?

LASAUSSAYE.

Il eût été fort embarrassé de me dire son nom ; c'est un conte qu'il m'a fait.

PAVARET.

Vous croyez ?

LASAUSSAYE.

J'en suis sûr. J'ai calmé ses inquiétudes ; il ne tient toujours qu'à moi de signer le contrat dès ce soir. Parlons de ma cousine.

PAVARET.

Je l'ai vue.

LASAUSSAYE.

Eh bien ?

PAVARET.

Je lui ai annoncé votre visite.

LASAUSSAYE.

L'avez-vous pressentie sur mes projets ? Lui avez-vous parlé de mariage, de mon amour ? Est-elle disposée en ma faveur ?

PAVARET.

Je prévois bien des difficultés.

LASAUSSAYE.

Vraiment !

PAVARET.

Ma mission était fort délicate.

LASAUSSAYE.

Vous ne lui avez donc parlé de rien ?

PAVARET.

Pouvais-je, dans une première entrevue...

LASAUSSAYE.

Eh! mais, sans doute, on peut toujours parler.

PAVARET.

Au premier moment elle paraissait charmée de faire connaissance avec vous.

LASAUSSAYE.

C'est quelque chose.

PAVARET.

Elle parlait en fille reconnaissante des soins que vous avez donnés à son père.

LASAUSSAYE.

Je n'ai fait que mon devoir.

PAVARET.

Il paraît que votre oncle avait eu des projets d'union, d'hymen dans la famille, entre vous et elle.

LASAUSSAYE.

En vérité?

PAVARET.

Il en avait parlé à sa fille dans ses lettres.

LASAUSSAYE.

Et pourquoi ne m'en avait-il jamais parlé, à moi?

PAVARET.

Une surprise agréable qu'il voulait vous ménager, peut-être Voilà ce qu'il voulait vous faire entendre en vous annonçant un événement singulier...

LASAUSSAYE.

Eh ! oui, vous avez raison, quand j'y pense...

PAVARET.

Elle vous connaît d'ailleurs ; elle a votre portrait.

LASAUSSAYE.

Bah !

PAVARET.

Qu'elle a laissé à Rochefort.

LASAUSSAYE.

On ne m'a fait peindre qu'une fois, à dix ans, en Amour, présentant une branche de lilas à mon oncle pour sa fête.

PAVARET.

Apparemment votre oncle lui aura envoyé ce portrait.

LASAUSSAYE.

En effet, on ne l'a pas trouvé dans l'inventaire.

PAVARET.

Voilà ce que c'est.

LASAUSSAYE.

Mais tout ne va donc pas si mal que vous le dites ?

PAVARET.

Ah ! quand elle a su que vous étiez à Joigny, et qu'au lieu de la venir voir, vous me députiez vers elle, elle a paru piquée, mais très-piquée.

LASAUSSAYE.

Il ne fallait pas dire cela.

PAVARET.

Sous quel prétexte me présenter ?

LASAUSSAYE.

Ah ! c'est juste.

PAVARET.

D'après cela, vous n'avez pas un moment à perdre.

LASAUSSAYE.

Il faut la voir au plus tôt... Mais c'est que je suis timide.

PAVARET.

Allons donc, le Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne !

LASAUSSAYE.

Oh ! j'entends bien ; allons, décidons-nous.

PAVARET.

Tenez, la voilà.

LASAUSSAYE.

Cest elle ? Elle a vraiment une jolie tournure.

SCÈNE II.

LASAUSSAYE, PAVARET, Mme SAINT-HILAIRE.

Mme SAINT-HILAIRE.

Mademoiselle Fanny...

PAVARET, à Lasaussaye.

Mademoiselle Fanny, c'est sa femme de chambre.

Mme SAINT-HILAIRE.

Voyez donc ce que fait Domingo.

PAVARET, à Lasaussaye.

Domingo, c'est son nègre.

Mme SAINT-HILAIRE.

Si nous étions à Saint-Domingue, comme le commandeur l'aurait déjà châtié !

LASAUSSAYE, à Pavaret

Faites-moi le plaisir d'entamer l'entretien.

PAVARET.

Volontiers. Mademoiselle...

Mme SAINT-HILAIRE.

Qu'est-ce que c'est ?

PAVARET.

C'est monsieur votre cousin.

LASAUSSAYE.

Oui, ma chère cousine, c'est moi qui...

Mme SAINT-HILAIRE.

Mon cousin ! M. de Lasaussaye ! Eh ! oui ; précisément, c'est lui-même. Quoique grandi considérablement et changé à son avantage, je le reconnais d'après le portrait que mon père m'a laissé. Tout mon dépit cède au plaisir de le voir. Commençons d'abord par nous embrasser, mon cher cousin.

LASAUSSAYE.

Ma chère cousine... (*A Pavaret.*) Voilà une réception assez encourageante.

PAVARET.

Quand je vous ai dit qu'elle était vive à l'excès.

Mme SAINT-HILAIRE.

On ne m'avait pas trompée ; il est vraiment fort bien.

PAVARET.

Oh ! il ne fait pas déshonneur à la famille. (*A Lasaussaye.*) Vous l'entendez ?

LASAUSSAYE.

Pardon, si moi-même je ne me suis pas empressé d'accourir... les affaires d'une succession qui vous regarde...plus que que moi.. (*A part.*) malheureusement !

Mme SAINT-HILAIRE.

Laissons cela, mon cher cousin, je vous vois et j'ai tout oublié. Un accueil aussi familier vous surprend sans doute. Nous avons des affaires très-importantes à terminer, quelque tems peut-être à passer ensemble ; je dois donc sur-le-champ, et du premier abord, vous mettre au fait de mon caractère.

LASAUSSAYE.

Elle est charmante, en vérité.

Mme SAINT-HILAIRE.

Je suis vive, étourdie, mais bonne, sensible, aimante. Mon pauvre père ! comme je l'ai regretté ! comme je le regrette encore ! Ce fut lui qui pendant son séjour en Amérique, comme dans toutes les lettres qu'il

m'écrivit, me fit l'éloge le plus pompeux de mon cousin Lasaussaye. C'est à ce témoignage honorable, c'est aux soins que vous lui avez prodigués, que vous devez mon accueil obligeant. J'ai de l'esprit, des manières engageantes, des grâces naturelles, une éducation cultivée; je sais la musique, l'italien; mais je suis exigeante, impérieuse : que voulez-vous? j'ai été élevée en Amérique; dès mon enfance j'ai été entourée de gens qui n'ouvraient la bouche que pour chanter mes louanges. Des habitations, des sucreries, des esclaves; petite-fille de D. Antonio-Sébastien Alvarès Vélascos, gouverneur de la partie espagnole de Saint-Domingue... Vous avez en France des filles et des femmes de parvenus qui s'en font accroire, sans avoir eu comme moi cent négresses à leurs ordres.

LASAUSSAYE.

Et croyez que... dans cet hémisphère... vous trouverez également des serviteurs, des adorateurs.

Mme SAINT-HILAIRE.

Mais je l'espère; la fortune de mon père, celle de ma mère me mettent en état, grâce au ciel, de satisfaire mon penchant à la bienfesance, et de faire le bonheur d'un galant homme; car je sens que je porte un cœur tendre.

LASAUSSAYE, à Pavaret.

Comme elle est franche !

PAVARET, à Lasaussaye.

On s'aperçoit que c'est la fille d'une personne qui a été très-vive elle-même.

LASAUSSAYE.

A qui le dites-vous ?

Mme SAINT-HILAIRE.

Vous comptiez sur cette succession, mon cher cousin ?

LASAUSSAYE.

Je ne vous le dissimulerai pas, ma cousine; sensible et bienfesant comme vous, il m'eût été bien doux de pouvoir exercer de simples vertus sans faste.

Mme SAINT-HILAIRE

Quel rapport ! quelle sympathie ! Ah ! mon père me l'avait bien marqué dans toutes ses lettres !

LASAUSSAYE.

En vérité, mon oncle vous aurait parlé de moi ?

PAVARET.

Vous avez à causer d'affaires de famille, je me retire.

Mme SAINT-HILAIRE.

Non, restez; Monsieur est mon cousin, mais il serait imprudent à moi... Libre et maîtresse de mes actions... je dois apporter plus de scrupule dans ma conduite.

LASAUSSAYE.

Et votre présence nous est nécessaire. Monsieur est un avocat de Rochefort, très-distingué, homme de bon conseil. Votre intention est sans doute de vous fixer en France, ma chère cousine? Quels sont vos projets?

Mme SAINT-HILAIRE.

Ah! ne m'interrogez pas là-dessus, mon cher cousin. C'est à présent surtout que je le regrette, ce tendre père; car enfin, une jeune fille, sans parens, sans appui, peut-elle...

PAVARET.

Puisque vous avez désiré ma présence, permettez à un tiers, à une personne désintéressée de se placer entre vous, et de parler pour l'un et pour l'autre; l'oncle, le père que vous regrettez, avait des vues d'union, d'hymen dans la famille, m'avez-vous dit. Tous deux libres et vertueux, sensibles et bienfesans, vous vous aimez;... vous voudriez en vain vous le dissimuler; vous vous aimez. Qu'avez-vous à faire de mieux, que de con-

fondre par un bon mariage tous vos droits à la succession ?

Mme SAINT-HILAIRE.

Que dit-il ?

LASAUSSAYE.

Ah ! ma chère cousine ! il a été l'interprète de mes sentimens ; je vous adore.

Mme SAINT-HILAIRE.

Mais quels droits aurait-il donc à ma main, à cette succession ?

PAVARET.

Aucun fondé sans doute ; mais la succession n'est pas claire et liquide : il y a une foule de créanciers.

LASAUSSAYE.

Oh ! une foule véritablement.

PAVARET.

Que pourrait entendre à ces sortes d'affaires une jeune personne comme vous, arrivant d'Amérique, ignorant nos usages, nos lois ? Tandis que M. Lasaussaye, homme d'esprit, plein d'expérience, et qui entend les affaires comme un procureur, vous épargnera des peines, des embarras.

Mme SAINT-HILAIRE.

Eh quoi ! dès la première entrevue !...

PAVARET.

Mais vous êtes cousins, cousins germains, jeunes, dignes l'un de l'autre ; vous êtes vive, il est vif, je suis vif, voilà nécessairement comme nous devons mener les affaires.

Mme SAINT-HILAIRE.

Non, laissez-moi, je m'en veux de vous avoir écouté si long-tems. Vous allez me prendre pour une coquette... Je ne sais, en vérité, où j'en suis ; c'est une proposition si brusque, et cependant, je ne dis pas qu'un jour...mais pour le moment, mon cher cousin, le trouble, la confusion, la pudeur... permettez-moi de me retirer; nous parlerons de nos affaires dans un autre moment; ne me suivez pas. M. l'Avocat, j'accepte avec plaisir vos conseils

(Elle rentre dans le cabinet.)

SCÈNE III.

LASAUSSAYE, PAVARET.

PAVARET.

Elle est à vous, croyez-moi, ne lui laissez pas le tems de respirer, suivons-la ; obtenons enfin un aveu.

LASAUSSAYE.

Elle est séduite, et la succession me reste.

Ainsi, du silence sur mes engagemens avec la nièce du Docteur; ainsi le plus grand secret avec le Docteur sur mes engagemens avec ma cousine; ainsi, je la suis pour ne pas lui laisser le tems de la réflexion.

(Il suit madame Saint-Hilaire.)

PAVARET.

C'est ce que vous avez de mieux à faire, et je vais avec vous...

SCÈNE IV.

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE, arrêtant Pavaret.

J'ai fait parler au Docteur, j'ai obtenu enfin une entrevue avec lui. Sans ses engagemens avec Lasaussaye, il ne serait pas éloigné de m'accorder sa nièce. J'ai cru devoir lui annoncer que Lasaussaye songeait à un autre mariage; sa colère s'est trouvée partagée entre deux. Jaloux de s'expliquer avec Lasaussaye, de faire expliquer sa nièce, il va venir ici même, avec elle, dans l'auberge.

PAVARET.

A merveille! Qu'André le précède, et qu'en présence de nos gens il vienne annoncer la colère du Docteur.

DERVILLE.

Mais je voudrais savoir...

PAVARET.

Eh ! va vite. J'entends Lasaussaye qui revient avec la fausse Américaine.

(Derville sort.)

SCÈNE V.

PAVARET, LASAUSSAYE, Mme SAINT-HILAIRE, sortant du cabinet.

Mme SAINT-HILAIRE.

Non, n'exigez pas davantage; que voulez-vous de plus ? Je vous laisse espérer... Ah ! n'est-ce pas déjà trop annoncer la faiblesse de mon cœur ?

LASAUSSAYE.

C'en est assez en effet, ma chère cousine : oui, j'entends ce que cet aveu incertain m'annonce.

(Il lui baise la main.)

PAVARET.

Qu'il est touchant le tableau d'un amour honnête et sentimental !

Mme SAINT-HILAIRE.

Mais au moins vous m'assurez que votre cœur est libre ?

PAVARET.

Oh ! libre comme le vôtre.

Mme SAINT-HILAIRE.

Qu'aucun autre engagement...

LASAUSSAYE.

Aucun, je vous le jure.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Voila monsieur le Docteur qui marche sur mes pas avec mademoiselle sa nièce. Oh ! mon Dieu, comme il est en colère ! il sait que vous êtes ici occupé à ébaucher un autre mariage avec une Américaine.

LASAUSSAYE.

Veux-tu bien te taire !

PAVARET.

Oh ! le bavard !

Mme SAINT-HILAIRE.

Que dit-il ?

ANDRÉ.

Dame ! voilà ce qu'on vient de lui apprendre.

Mme SAINT-HILAIRE.

Qu'entends-je ? eh quoi ! c'est au moment où vous me déclarez votre amour, où vous m'assurez que votre cœur est libre...

LASAUSSAYE.

Permettez donc, ma chère cousine : c'est un imbécile, il ne sait ce qu'il dit.

Mme SAINT-HILAIRE.

Joignez encore la fausseté à la perfidie ! C'en est fait, je ferai valoir mes droits, nous plaiderons.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

PAVARET.

Ah ! mon Dieu, un procès !

LASAUSSAYE.

Quel parti prendre ?

PAVARET.

Que risquez-vous de vous déclarer pour la belle cousine ? Vous ne teniez pas infiniment à la nièce du Docteur, puisque vous y avez renoncé d'avance.

LASAUSSAYE.

En effet, je me décide. Ma chère cousine, arrêtez, de grâce.

Mme SAINT-HILAIRE.

Je n'écoute rien.

LASAUSSAYE.

Si j'avouais mes torts, si je m'en repentais, si je vous disais qu'ignorant votre arrivée, votre existence même, pressé par le docteur Montrichard, j'avais pris des engagemens auxquels je renonce.

PAVARET.

Ah! voilà quelque chose; et si vous l'aimez véritablement, comme vous l'avez dit...

Mme SAINT-HILAIRE.

Eh quoi! monsieur l'avocat, un homme de votre âge, de votre caractère, d'un état grave comme le vôtre, prendre la défense d'un volage, d'un fourbe!...

PAVARET.

Mais si tout-à-l'heure, en votre présence, il se dégage, il déclare au Docteur, à sa nièce, qu'il renonce à l'hymen conclu..... qu'aurez-vous à dire encore?

LASAUSSAYE.

Oui, sans doute; et je me précipite à vos pieds pour vous témoigner ma reconnaissance.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MONTRICHARD, CONSTANCE, DERVILLE, dans le fond.

MONTRICHARD, surprenant Lasaussaye aux genoux de madame Saint-Hilaire.

Que vois-je! monsieur de Lasaussaye aux genoux d'une autre femme!

CONSTANCE.

Eh bien! mon oncle, voulez-vous encore me faire épouser un homme comme celui-là?

MONTRICHARD.

Que veut dire ceci? Corbleu! monsieur de Lasaussaye, vous moquez-vous de moi? Croyez-vous que la nièce du docteur Montrichard soit un parti à dédaigner? Grâce au ciel, elle ne manque pas de soupirans, et vous n'êtes pas si difficile à remplacer.

LASAUSSAYE.

Et là, là, Docteur, point de courroux. Tenez, il ne faut pas se tromper dans la vie; j'ai cru m'apercevoir que votre nièce ne se souciait pas autrement de mon alliance; et, ma foi, tout bien considéré, je crois que

nous ferons bien d'en rester au point où nous en sommes.

MONTRICHARD.

Oui ! vous le prenez sur ce ton-là ? Ventrebleu ! je me décide. Approchez, Capitaine, prenez la main de ma nièce, elle est à vous.

LASAUSSAYE.

Comment ! quoi ! vous donnez votre nièce à ce Capitaine qui nous a joué un tour si sanglant... qui a osé se faire passer... Ah ! pour le coup....

MONTRICHARD.

Oui, Monsieur, ce Capitaine est un galant homme à qui l'amour seul avait inspiré cette ruse de tantôt, d'une fortune honnête, et qui ne craint pas d'hériter direct.

LASAUSSAYE.

Eh bien ! épousez, Capitaine : nous pourrons faire deux noces à la fois. Sans rancune, Docteur, et permettez que je vous présente ma future, ma cousine d'Amérique, qui semble arriver tout exprès à Joigny, pour que je l'épouse.

MONTRICHARD.

Comment ! quoi ! Qu'est-ce que vous dites ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE.

Parbleu! j'avais une bonne conscience de marcher à pied, tout étonné que la voiture ne m'atteignît pas; et vous êtes bien aimables, vous autres, de me laisser m'essouffler de la sorte! (*A madame Saint-Hilaire.*) Mais c'est surtout à toi que j'en veux, ma bonne amie.

LASAUSSAYE.

Comment, sa bonne amie! quel est donc cet homme-là?

PAVARET.

Eh! mais vraiment, c'est votre cousin, si Madame est votre cousine; car il n'est ni plus ni moins que son mari.

LASAUSSAYE.

Son mari!

Mme SAINT-HILAIRE.

Et je suis sa femme pour vous servir, Caroline de Saint-Hilaire, artiste dramatique, engagée pour jouer les premières soubrettes et les Dugazon à Genève.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROUGEAU.

ROUGEAU.

Eh bien! les trois quarts d'heures sont expirés ; partons-nous ?

PAVARET.

Quand il vous plaira, conducteur.

LASAUSSAYE.

Un conducteur! un artiste dramatique! que veut dire ceci, s'il vous plaît?

MONTRICHARD.

Je le devine, moi, que Madame n'est pas plus héritière à présent...

DERVILLE.

Que je n'étais héritier ce matin.

LASAUSSAYE.

Ah!

Mme SAINT-HILAIRE.

Que vous voyez dans le Capitaine, l'Avocat, mon époux et moi, les voyageurs avec lesquels vous avez fait route hier, de Villeneuve-sur-Yonne à Joigny.

LASAUSSAYE.

Quoi!

CONSTANCE.

Que cela doit vous apprendre à ne pas révéler vos aventures dans les diligences.

SAINT-HILAIRE.

Surtout quand il fait nuit.

LASAUSSAYE.

Ainsi. .

CONSTANCE.

Que vous perdez la main d'une femme qui vous épousait sans vous aimer.

PAVARET.

Mais que vous gardez cette succession que vous aimez tant.

MONTRICHARD.

Jusqu'à ce que la véritable héritière se présente.

LASAUSSAYE.

Oh!

TOUS ENSEMBLE.

Et que nous sommes tous vos très-humbles serviteurs.

LASAUSSAYE.

Messieurs et Mesdames, c'est moi qui suis le vôtre de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LASAUSSAYE; MAGDELON.

MAGDELON.

Monsieur Rougeau, voilà les postillons qui s'impatientent et qui attellent les chevaux.

PAVARET.

A merveille, ma fille! qu'ils se dépêchent; mais, en attendant que la voiture soit prête, de petits couplets, madame Saint-Hilaire, pour faire nos adieux au Docteur, au Capitaine et à sa future.

VAUDEVILLE.

PAVARET.

Fort de poumons, de paroles,
Un orateur boursouflé,
Tout frais sorti des écoles,
D'orgueil, de sottise enflé,
Croit, dans Rome et dans Athènes,
N'avoir point eu de rival;
Ah! bon Dieu! de Démosthènes
Quel triste collatéral!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Damis auprès d'Isabelle

Passe des momens bien doux ;
Il est charmant, et la belle
Le présente à son époux :
Pour écarter de son ame,
Jusqu'au soupçon d'un rival,
C'est, lui dit-on, de Madame
Le petit collatéral.

DERVILLE.

Les fils aînés de Thalie
Sont par vous chéris, soignés ;
Mais faut-il que l'on oublie
Ses parens plus éloignés ?
Leur bien, c'est votre suffrage :
Or, pour que tout soit égal,
Rappelez à l'héritage
Le petit collatéral.

FIN DU COLLATÉRAL.

LA PETITE VILLE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PAR M. PICARD,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens de l'Odéon, sur le théâtre de la rue de Louvois, le 18 mai 1801.

> J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre... Je me recrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.
>
> (*La Bruyère, chap. V.*)

PERSONNAGES.

DESROCHES, jeune Parisien.
DELILLE, son ami.
DUBOIS, leur valet.
FRANÇOIS RIFLARD,
PAUL VERNON,
MADAME SENNEVILLE,
MADAME GUIBERT,
NINA VERNON, sœur de Vernon,
FLORE, fille de madame Guibert,
} habitans de la petite ville.
MADAME BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille.
CHAMPAGNE, valet de madame Belmont.
FRANÇOIS, valet de madame Guibert.

La scène est aux portes et dans l'intérieur d'une petite ville.

LA PETITE VILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une jolie campagne; on voit au fond la petite ville.

SCÈNE I.

DESROCHES, DELILLE.

DUBOIS, dans la coulisse.

Mais ce n'est pas ma faute, moi ; je dormais sur mon cheval.

DESROCHES, entrant en scène fort en colère.

Tu dormais ! Est-ce qu'un postillon doit dormir ? Voyez un peu, sur une route si belle, verser, briser une roue !

DELILLE, entrant en scène.

Allons, ne voilà-t-il pas un grand malheur ? tu n'es pas blessé?

DESROCHES.

Il vaudrait mieux que je fusse blessé.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DUBOIS, entrant en scène.

Ce n'est rien, Monsieur, rien du tout ; une roue cassée, l'essieu rompu, voilà tout. Je cours chez le premier charron. Dans deux ou trois petites heures, nous nous remettrons en route.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Dans trois heures !

DELILLE.

Parbleu ! c'est un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette p tite ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitans.

Nous ne comptions pas nous en servir : nous leur demanderons à dîner.

DESROCHES.

Oh ! sans doute, nous perdrons là une journée tout entière. Tu vois les choses avec une tranquillité ! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable ; combien je dois être furieux. (*Examinant la campagne avec ses lunettes.*) Eh mais, autant que j'en puis juger avec ma vue basse, voilà un assez joli endroit.

DELILLE.

Ne te l'avais-je pas dit ? Vois-tu cette petite ville située à mi-côte ?

DESROCHES.

On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE.

Et cette rivière qui baigne ses murs ?

DESROCHES.

Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE.

Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon ?

DESROCHES.

La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite ville : c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

DELILLE.

Bon! ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original; la moindre contrariété te met en fureur; et aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflammes pour le premier objet!

DESROCHES.

J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur-le-champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, de fuir pour m'arracher à cet indigne amour!

DELILLE.

Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

DESROCHES.

Ne l'ai-je pas vue, dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier? Ne l'ai-je pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme?

DELILLE.

Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout, et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

DESROCHES.

C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigans, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes, voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher les vertus et le bonheur.

DELILLE.

Si tu cours après ces objets, tu voyageras long-tems. Non que je prétende qu'ils n'existent nulle part; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité. Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant, et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer, comme toi, de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré aussi des

fourbes et des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a partout comme à Paris.

DESROCHES.

Oh! c'est un peu fort. Écoute: je ne veux pas m'ériger en défenseur langoureux des plaisirs et de la vie champêtre; mais, par exemple, dans cette petite ville, dont nous admirions tout-à-l'heure la situation pittoresque, peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge qu'à Paris?

DELILLE.

Mais oui. Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide et mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule et de mauvais goût dans les repas priés.

DESROCHES.

Oui; mais le repos, la tranquillité...

DELILLE.

Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

DESROCHES.

Bah! nous voyageons pour nous amuser; nous avons deux heures à passer ici, et j'ai dans l'idée qu'elles peuvent nous être à la fois agréables et utiles.

DELILLE.

C'est ce que je te disais, et c'est ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme t'eût saisi.

DESROCHES.

Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre chaise est brisée. (*Ici on entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

DELILLE, regardant dans la coulisse.

Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette ville, que tu t'imagines l'asile du bonheur et de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

DESROCHES.

Où diable vas-tu chercher des voleurs? Il n'y en a pas dans ce pays-ci.

RIFLARD, dans la coulisse.

Apporte, apporte, Patineau; là bien, là bien, là, bon chien.

DELILLE.

C'est un chasseur.

DESROCHES.

L'entends-tu qui cause avec son chien?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, RIFLARD, en chasseur.

RIFLARD, entrant en scène.

Jacques, emmène Patineau, je ne chasse plus.

DELILLE, appelant.

Écoutez donc, Monsieur! Monsieur!

RIFLARD, d'un ton emphatique.

Mille pardons; je n'avais pas l'avantage de vous apercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service?

DESROCHES.

Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

RIFLARD.

Ces Messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes : mon coup d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même domicilié dans ladite ville, et j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

DESROCHES.

Bien sensible. (*Bas à Delille.*) Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

DELILLE.

Et du ridicule. Ce ton emphatique...

DESROCHES, de même.

Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule ?

RIFLARD.

Ces Messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit ?

DELILLE.

Mais, non.

DESROCHES.

Nous ne savons encore.

RIFLARD.

Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités, et grâce

au ciel et aux soins de notre préfet, nous n'en manquons pas. Avant le canon, c'était une ville de guerre; on peut en juger par les remparts, elle a soutenu un siége sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitans.

DELILLE.

J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille ames.

RIFLARD.

C'est juste... mais la chronique du tems... La ville basse est antique et mal bâtie; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer deux de front; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

DESROCHES.

Tu vois bien que c'est une ville charmante.

RIFLARD.

Très-agréable, au moins. Des promenades pittoresques, le mail, le petit cours. Le sang y est superbe; la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presque aussi fraîche qu'à Paris; le vin du crû vaut le Bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillotte à trente sous, et la comédie bourgeoise établie par bienfesance, où l'on s'amuse en fesant l'aumône.

DELILLE.

Je vois que nous parlons à un des principaux habitans.

RIFLARD.

J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied-à-terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les créneaux, les tourelles et le pont-levis, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres, non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité, dont je me réjouis avec tous les philosophes que nous soyons débarrassés ; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres qu'on a eu un aïeul qui fut tué à la première croisade.

DELILLE.

Quoi! vous avez eu un aïeul?...

RIFLARD.

Rodolphe Riflard, aide-de-camp de Baudouin, comte de Toulouse : il en est question dans la *Jérusalem délivrée*.

DELILLE.

C'est donc un petit Paris que votre ville?

RIFLARD.

Juste. Bal masqué pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foy, et qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une semaine à l'avance. Notre jeunesse est galante, brave, et fait assaut avec les plus forts maîtres d'armes des régimens qui passent. Je sais assez bien me servir d'un fleuret, moi qui vous parle; quand on a touché Saint-Georges!... Des mœurs, d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amans. Dans une petite ville, on sent la nécessité des égards et des procédés. De la littérature : nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes et des bouquets. Je vous demande pardon si je vous entretiens de toutes ces misères; j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

DESROCHES.

Vous n'aimez pas Paris! Oh! vous avez bien raison.

RIFLARD.

Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses. Oh! vive la province, on s'y amuse

autant pour le moins et avec plus de décence, parce que la probité... (*En regardant dans le fond.*) Mais, permettez donc, je ne me trompe pas, c'est la carriole de madame de Senneville que j'aperçois au haut de la côte !

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites? madame de Senneville? En effet, elle habite ce pays.

DELILLE.

Tu la connais?

RIFLARD.

Vous la connaissez ?

DESROCHES.

Une jolie femme ?

RIFLARD.

La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

DESROCHES.

Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir ainsi que son oncle.

RIFLARD.

Le vieil asthmatique qui fait toujours bâtir?

DESROCHES.

Elle ne me reconnaîtra pas probablement.

RIFLARD.

Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre serviteur. Il y avait mille rivaux; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés. Je veux vous présenter à elle; dans l'instant je reviens. Sans adieu, Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Eh bien! j'ai déjà trouvé une personne de connaissance, une femme vraiment aimable; tu verras. Un air pur, un beau ciel et des mœurs simples, honnêtes; ces bonnes gens ne peuvent pas être méchans, fourbes, intéressés; chacun, content de la fortune de ses pères, ne sait ce que c'est que l'ambition, que l'avidité.

DELILLE.

Oh! mon Dieu non! l'aubergiste n'y écorche pas le voyageur; le marchand y vend en conscience; le médecin y guérit ses malades; le procureur y concilie ses cliens: c'est une ville privilégiée.

DESROCHES.

Oh! moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais... Ah! voici Dubois.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien?

DUBOIS.

Eh bien! Monsieur, vous aller vous fâcher, j'en suis sûr; mais ce n'est pas ma faute.

DESROCHES.

Quoi donc?

DUBOIS.

Le charron dit comme cela que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

DESROCHES.

Avant vingt-quatre heures!

DUBOIS.

Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie, et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pour-boire, ils auraient bien plus tôt fait; car en vérité ça me désole pour vous.

DESROCHES.

Eh non! non, mon ami, ne te désole pas; qu'il ne se presse pas: je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.

DUBOIS.

Vous étiez si fâché de vous voir arrêter.

DELILLE.

Il serait désespéré de repartir à présent; avec Desroches tu dois être fait à ces manières.

DUBOIS.

C'est vrai, Monsieur; oh bien! tant mieux, si nous avons du tems.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille?

DELILLE.

Moi, rien ne me contrarie.

DESROCHES.

D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité...

DELILLE.

Oh ! sans doute.

DESROCHES.

Ah ! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est, ma foi, pas mal, cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RIFLARD, Mme SENNEVILLE.

Mme SENNEVILLE, se retournant du côté de la coulisse.

Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte, ne fatiguez pas cette pauvre jument; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur ! quelle fatigue !

RIFLARD.

D'où venez-vous donc, belle dame ?

Mme SENNEVILLE.

Des vendanges de monsieur Rigaud.

RIFLARD, d'un air piqué.

Ah ! vous allez chez monsieur Rigaud !

Mme SENNEVILLE.

Eh bien! ne vous voilà-t-il pas jaloux? Nous avions une société charmante, et nous nous sommes amusés! On a joué un jeu d'enfer; cinq sous la fiche! je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIFLARD.

Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juste raison la tournure et la conversation.

DESROCHES.

Madame Senneville ne me reconnaît pas?

Mme SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, je me rappelle...

DESROCHES.

Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches, comme moi.

Mme SENNEVILLE.

Vous seriez le jeune neveu de monsieur Desroches? ah! je vous remets parfaitement. Comment se porte-t-il, le cher oncle? un très-galant homme. Enchantée de vous voir dans notre pays; soyez le bien-venu : ces Messieurs viennent de Paris?

DESROCHES.

Oui, Madame.

Mme SENNEVILLE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

DELILLE.

Mais rien, Madame ; on y va à la bourse, aux spectacles, chacun y fait ses affaires ; les gens d'esprit se moquent des sots ; plus d'un sot fait fortune ; plus d'un fripon passe pour un honnête homme ; plus d'un charlatan pour un homme de mérite : c'est toujours la même chose ; c'est toujours comme partout.

Mme SENNEVILLE.

Et y porte-t-on toujours des schals en effilé, des rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amarante ? les fichus sont-ils croisés en X ou en Y ? Porte-t-on ses cheveux ou des perruques ?

DELILLE.

C'est à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

Mme SENNEVILLE.

C'est que ma marchande de modes est d'une négligence !.... elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion, et cela me pique, voyez-vous, parce que, quand on a le point d'honneur d'être bien mise...

RIFLARD.

C'est que Madame donne le ton à toute la ville pour la parure et le goût.

Mme SENNEVILLE, minaudant.

Est-il vrai, monsieur Riflard?... C'est un séjour enchanteur que Paris; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. Monsieur de Senneville vivait dans ce tems-là; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESROCHES.

On s'en aperçoit aisément, Madame.

Mme SENNEVILLE, toujours minaudant.

Trouvez-vous?

DELILLE.

Vraiment, à vos manières, à vos discours, à votre tournure...

Mme SENNEVILLE.

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne... pour un cœur sensible... Ah! la campagne!... C'est là que la nature, plus belle, plus riante, invite aux sentimens les plus doux et les plus purs... la verdure, les oiseaux, les ombrages et les mœurs simples et rustiques vous rappellent... Ah! la campagne a tant d'attraits! J'espère

que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec un oncle âgé et respectable, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions ; je lui dois mon éducation et le peu que je vaux.

RIFLARD.

On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

Mme SENNEVILLE

Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui, on passe la soirée chez moi ; vous connaissez sans doute quelques personnes.

DESROCHES.

J'ai une lettre pour madame Guibert. Vous la connaissez ?

Mme SENNEVILLE.

C'est ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère voudrait bien voir établie, c'est tout naturel ; elle est un peu gauche, empesée, la chère madame Guibert ; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt ; mais on a oublié tout cela : une si belle ame, pas grand génie et fort bavarde, je l'aime de tout mon cœur. Vous ce ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi :

j'irai inviter aujourd'hui même madame Guibert et sa fille.

DELILLE.

C'est que demain, il nous faudra continuer notre route.

Mme SENNEVILLE.

Sitôt!

DESROCHES, à Delille.

Tais-toi donc. (*Haut.*) Votre aimable invitation est un motif assez puissant...

Mme SENNEVILLE.

Vous en serez, monsieur Riflard.

RIFLARD, montrant sa carnassière.

Vous me permettrez de vous offrir ma chasse; deux perdreaux rouges excellens.

Mme SENNEVILLE.

Toujours galant.

RIFLARD.

Il faudra inviter monsieur Vernon et sa sœur.

Mme SENNEVILLE.

Y pensez-vous? un rival!

RIFLARD.

Pauvre garçon! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de procès, si chicaneur de profession,

ce serait un homme parfait : il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par sentences et par adverbes.

Mme SENNEVILLE.

Sa pauvre sœur commence à être sur le retour ; quand elle sera tout-à-fait résignée à rester fille, elle sera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui est entendu, demain à trois heures, car chez moi, c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choisirez entre la bouillotte, le loto, le reversis, le bostonien, le maryland, le whisk, ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle sera enchanté de renouer connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de société ; il y a des talens : nous jouons le *Barbier de Séville* et *la Gageure imprévue.*

RIFLARD.

Vous verrez comme Madame joue Rosine et madame de Clainville.

DELILLE.

Et vous, monsieur Riflard, ne jouez-vous pas ?

RIFLARD.

L'Éternueur et l'Alcade, par complaisance,

parce que je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

Mme SENNEVILLE.

Eh ! mais, c'est monsieur Vernon qui vient de ce côté.

DELILLE.

Qui ? ce poëte chicaneur dont vous parliez à l'instant ?

Mme SENNEVILLE.

Lui-même. (*A Riflard.*) J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jalousie.

RIFLARD.

Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VERNON.

VERNON.

Vous, Madame, en ces lieux ! je ne m'attendais pas véritablement à l'inestimable avantage de vous rencontrer.

Mme SENNEVILLE.

Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc ?

RIFLARD.

Faut-il le demander? de quelque tribunal voisin.

VERNON.

Directement, du tribunal d'appel. Ils me font mourir avec leur lenteur; voilà encore la cause remise à quinzaine.

Mme SENNEVILLE.

Messieurs, voulez-vous permettre que je vous présente un des plus honnêtes gens du pays.

VERNON.

Vous vous moquez, Madame, assurément.

Mme SENNEVILLE.

Vous aimez donc bien les procès, monsieur Vernon?

VERNON.

Moi, je les déteste.

Mme SENNEVILLE.

Mais vous en avez avec tout le monde.

VERNON.

Oh! avec tout le monde!

Mme SENNEVILLE.

Avec moi.

VERNON.

Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, et qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIFLARD, à Desroches et à Delille.

Il la courtise, mais il ne l'aura pas.

Mme SENNEVILLE.

Avec Riflard.

VERNON.

Ah! pour ce lapin qu'il poursuivit jusque dans mon verger: nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi poliment que Monsieur...

RIFLARD.

Oh! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (*A Delille.*) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge-de-paix, s'il avait raisonné.

Mme SENNEVILLE.

Avec madame Guibert.

VERNON.

Oh! c'est différent, il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche d'or

à Paris, et certainement madame Guibert a eu tort de s'en emparer, et nous verrons.

Mme SENNEVILLE.

Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec madame Guibert, chez moi?

VERNON.

En aucune façon. On soutient ses droits et on dîne ensemble.

Mme SENNEVILLE.

Nous aurons monsieur Riflard et ces Messieurs qui viennent de Paris.

VERNON.

De Paris?... Je serai ravi, enchanté... (*A part.*) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes, ou pour gagner notre argent. (*Haut.*) Eh bien? Messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Que deviennent les lycées, l'institut? Que disent les journaux? Fait-on toujours beaucoup de satires?

DELILLE.

Ce n'est pas la matière qui manque.

DESROCHES.

Ni l'intention.

DELILLE.

C'est peut-être le talent.

VERNON.

Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi du roi de Perse, et Forioso, et l'Oratorio, les Lionceaux?

Mme SENNEVILLE.

Vous aurez tout le tems de causer de littérature et de nouvelles. Le jour s'avance. Mon cabriolet doit être au bas de la côte. A propos, avez-vous été à l'assemblée chez madame Saint-Hilaire, hier au soir?

RIFLARD.

Oui, vraiment, c'était d'un triste! Vous n'y étiez pas. Un petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VERNON.

Il n'y avait que trente-trois assiettes de dessert.

RIFLARD.

Il y en avait trente-cinq au dernier thé que Madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale, elle n'a cessé de jaser avec La Morinière.

Mme SENNEVILLE.

Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pie-grièche ?

VERNON.

Et madame Verbois qui a donné un soufflet à Florency !

Mme SENNEVILLE.

En vérité ?

RIFLARD.

Ces couplets malins qui courent dans la ville... on prétend qu'ils sont de lui.

Mme SENNEVILLE.

Trève à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DELILLE.

C'est un plaisir de voir débarquer un coche; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

Mme SENNEVILLE.

C'est fort gai.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DUBOIS, bas à Delille.

Votre cousine, madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne, son vieux domestique.

DELILLE.

Madame Belmont?

DUBOIS.

Elle ne veut pas voir M. Desroches; elle voudrait vous parler.

DELILLE.

Tout-à-l'heure, je suis à toi.

Mme SENNEVILLE.

Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très-aimables.

VERNON.

Nous vous suivons tous.

DESROCHES, à Delille.

Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante.

(Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du théâtre, et revient.)

SCÈNE XI.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! Dubois, où est donc M. Delille ? Madame s'impatiente.

DUBOIS.

Le voilà.

DELILLE.

Desroches pourrait nous surprendre; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paraîtra.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENS, Mme BELMONT.

Mme BELMONT.

Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faiblesse de suivre votre indigne ami. Je cours l'oublier à cent lieues de Paris, chez notre respectable tante. Sur la route, reconnaissant votre valet, je n'ai pu résister au désir de m'informer...

DELILLE.

Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère cousine; vous avez suivi les traces de Desroches. Est-ce un si grand mal? Vous l'aimez donc encore?

Mme BELMONT.

Dieu sait ce que le monde va penser de ma démarche.

DELILLE.

Eh! qu'importe ce que le monde en pense; je vous approuve, moi; je le vois, vous connaissez Desroches comme moi: c'est la plus mauvaise tête, et le meilleur cœur....

Mme BELMONT.

Et d'ailleurs, ce mariage rompu, cette fuite de votre ami... Ah! je me vois exposée aux propos des méchans; quel a pu être son motif?

DELILLE.

La vivacité de son caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconstance.

Mme BELMONT.

Mais encore...

DELILLE.

Cet inconnu, ce jeune officier, avec lequel il vous a surprise au bal.

Mme BELMONT.

Quoi ! n'est-ce que cela? Ah ! je vais vous expliquer.

CHAMPAGNE, accourant.

Voilà monsieur Desroches qui quitte sa compagnie.

Mme BELMONT.

Je ne veux pas le voir, je m'éloigne.

DELILLE.

Voulez-vous vous en rapporter à moi? Logez-vous dans une auberge voisine de la nôtre. J'irai vous avertir de tout ce qui se passera. (*Madame Belmont sort avec Champagne. A Dubois.*) Cette femme-là lui convient; mais comment compter sur quelque chose de raisonnable avec un homme qui semble brouillé avec la raison? N'importe, l'arrivée de madame Belmont m'encourage, et j'espère...

SCÈNE XIII.

DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien! où étais-tu donc?

DELILLE.

Je t'ai vu en grande conversation avec madame Senneville, je me suis éloigné en personne discrète.

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'est une femme charmante, pleine d'esprit, de grâces, d'amabilité. Au moment où elle est montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a serré la main.

DELILLE.

Et Riflard.

DESROCHES.

C'est un sot dont elle s'amuse.

DELILLE.

Et toi, qui es si prévenu contre les coquettes.

DESROCHES.

Oh! ici, c'est différent; ce n'est pas coquetterie, c'est sympathie. Mais nous perdons notre tems, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore; mais j'espère bien y rester plus long-tems. Ah! quand on habite un pareil séjour, comment peut-on le quitter?

DELILLE.

Tu n'y seras pas vingt-quatre heures que tu penseras comme ses habitans; tu voudras en être dehors.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une rue. D'un côté, une auberge; de l'autre, la maison de Vernon.

SCÈNE I.

VERNON, Mlle VERNON, sortant de leur maison.

Mlle VERNON.

Vous allez sortir, mon frère?

VERNON.

Précisément, ma sœur, je vais sortir.

Mlle VERNON.

Toujours vos procès qui vous occupent, et vous abandonnez votre maison, et vous laissez une jeune personne comme moi exposée à toutes les entreprises des galans.

VERNON.

Une jeune personne comme toi! Je ne suis ton aîné que de dix mois.

Mlle VERNON.

Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VERNON.

Mais je serais une vieille fille, si j'étais fille.

Mlle VERNON.

C'est donc à dire que je suis vieille? Vos propos sont d'une grossièreté!...

VERNON.

Avec qui serait-on franc, si ce n'était avec sa sœur?

Mlle VERNON.

Enfin, je sais à quoi m'en tenir sur mon âge, et vous ne vous doutez pas des dangers auxquels vous exposez ma réputation, en veillant avec aussi peu de soin sur moi, vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.

VERNON.

Ma foi, ma sœur, tu es assez grande pour te surveiller toi-même.

Mlle VERNON.

Eh! mais, écoutez donc; si je vous disais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VERNON.

Nous y voilà. Depuis dix ans tu te crois toujours sur le point de te marier; n'est-il pas tems enfin d'être raisonnable? Eh! que diable! la vie d'une vieille fille n'est pas si désagréable. Tu le verras, quand tu seras résignée. Faire sa partie avec les gens d'un âge mûr, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une personne respectable dans la société, est-ce donc à dédaigner? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danser à ton âge, de suivre les modes, de faire l'enfant, en un mot?

Mlle VERNON.

Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère! Si je ne me montrais pas, si je ne développais pas mes grâces, mes moyens de plaire enfin, comment pourrais-je espérer de trouver un établissement?

VERNON.

Et plût au ciel que tu pusses en trouver, un établissement!

Mlle VERNON.

Oui, vous seriez débarrassé de moi, n'est-ce pas? Je ne vous resterai pas long-tems sur les bras, et si j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger...

VERNON.

Quoi ! ce serait un de ces deux Parisiens qui viennent de descendre dans cette auberge ?

Mlle VERNON.

Le plus jeune, le plus aimable.

VERNON.

Ah! ça; écoute, ce n'est pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs qui descendent à cette auberge.

Mlle VERNON.

Pouvez-vous m'accuser de courir après eux ?

VERNON.

Non; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi; toutes les diligences sont remplies de tes adorateurs. On te fait une politesse, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais pas encore une scène avec ce jeune homme ; tu ne sens pas la conséquence; je n'aime pas les procès, et j'en ai déjà eu cinq ou six pour tes beaux yeux. Ce sont ces maudits romans qui te tournent la tête.

Mlle VERNON.

Douce lecture! tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus; les Châteaux, les Dangers, les Enfans du mystère, de l'a-

mour, du bonheur, Cécilia, Camilla, Rosa, Cœlina, Agatha, Rosalba.

VERNON.

Oui, et tu rêves d'amour, et tu te crois Rosalba, Rosa, Francilla, *et cætera.*

Mlle VERNON.

Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre? Pourquoi nous autres jeunes personnes...

VERNON.

Nous autres jeunes personnes! enfin tu ne peux pas t'en déshabituer.

Ile VERNON.

Non, je ne le peux pas, et je ne le veux pas. N'est-il pas reconnu dans la ville que vous courtisez madame Senneville?

VERNON.

Je l'estime beaucoup, véritablement; mais je ne crois pas qu'on puisse...

Mlle VERNON.

De la discrétion; et puis, vous craignez Riflard.

VERNON.

Ni son épée, ni ses galanteries, ne sont faites pour effrayer; je ne pense pas à madame Senneville. Nous sommes engagés à dîner

demain chez elle avec madame Guibert et sa fille.

Mlle VERNON.

Oh! je n'irai pas. C'est bien assez de me trouver ce soir avec elles à l'assemblée chez madame Senneville. Mademoiselle Guibert, une enfant qui fait la grande personne, et madame Senneville qui fait encore la jeune. C'est celle-là qui bien certainement est mon aînée.

VERNON.

Tout comme tu voudras; ces deux étrangers en seront.

Mlle VERNON, toute radieuse.

Ils en seront! en vérité?

VERNON.

Cela change la thèse, n'est-ce pas? et tu viendras. A propos, il est tems, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

Mlle VERNON.

Comment, est-ce que je suis majeure?

VERNON.

A trente-cinq ans! Tâche donc de te guérir de cette manie de jeunesse.

Mlle VERNON.

Et vous, de cette manie de procès.

VERNON.

Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je plaide? Si l'on me demande, je reviens tout-à-l'heure. Je ne vais directement que chez mon huissier.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Mlle VERNON.

Comme les frères sont peu galans! Heureusement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme, surtout, m'a lorgnée d'une manière si tendre!... Et comme il a causé avec son ami et la petite servante de l'auberge! Et cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'est hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment sont flatteurs pour une demoiselle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expose... Enfin, me voilà seule dans la maison, ce jeune homme paraît fort aimable: mais je ne le connais pas... N'est-ce pas lui précisément qui sort de l'auberge avec son ami? Hâtons-nous de rentrer. Ah! mon frère, mon frère, vous n'êtes

pas digne, en vérité, d'avoir une jeune personne sous votre tutelle.

(Elle rentre.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DELILLE.

Eh bien! où vas-tu donc? Tu es donc bien pressé d'examiner cette ville, de voir les personnes pour lesquelles nous avons des lettres?

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh! mais amoureux...

DELILLE.

En vérité, je n'aurais jamais pensé que madame Senneville...

DESROCHES.

Il s'agit bien de madame Senneville; elle est fort jolie, sans doute, et je me suis aperçu des progrès que j'ai faits sur son cœur; mais c'est d'un autre objet, d'une charmante personne, que je veux te parler.

DELILLE.

Il te sied bien d'éclater en reproches contre ma cousine, quand je te vois voltiger toi-même de belle en belle.

DESROCHES.

Ce sont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles; je veux aimer et tromper toutes celles que je trouverai sur mon chemin.

DELILLE.

Voilà de vastes projets.

DESROCHES.

Et mon séjour dans cette ville les favorise; ce n'est plus ce premier enthousiasme que tu me reprochais; tu entends bien que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections; mais nous pouvons nous y amuser des ridicules, y avoir quelques aventures.

DELILLE.

En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel est le nouvel objet....

DESROCHES, montrant la maison de Vernon.

Tiens, elle loge dans cette maison.

DELILLE.

En face de notre auberge? je n'ai vu là qu'une femme sur le retour.

DESROCHES.

Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu... et la servante d'auberge me l'a confirmé, il y a là une fille à marier, je ne l'ai vue que de loin, nous ne nous sommes parlé que par signes. (*Ici, mademoiselle Vernon paraît à sa fenêtre.*) Et tiens, la voilà derrière sa croisée. Je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DELILLE.

Oui, je vois en effet... Mais...

DESROCHES.

C'est elle, c'est elle; de si loin, avec ma vue basse, je ne peux pas juger.. Ah! mon Dieu, je ne sais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle est jeune, n'est-ce pas?

DELILLE.

Jeune, mais oui, très-jeune. (*A part.*) Pauvre garçon, s'enflammer de si loin, quand on a la vue basse.

DESROCHES.

Quinze à seize ans?

DELILLE.

Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESROCHES.

C'est comme je les aime; et elle est jolie ?

DELILLE.

Céleste ! Je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Ce n'est pas cette aventure qui sera dangereuse pour madame Belmont.

DESROCHES.

Tu sauras que je suis déjà un peu avancé auprès d'elle.

DELILLE.

En vérité !

DESROCHES.

Mon Dieu, oui. J'ai fait agir la petite servante de notre auberge. On a écouté mes propositions avec la pudeur, la décence, la résistance convenables ; mais on entendra raison. Où est donc Dubois ?

DELILLE.

Il va revenir, je l'ai envoyé...

DESROCHES.

J'ai besoin de lui ; j'ai écrit une lettre, et, sous un prétexte, il peut s'introduire dans la maison.

DELILLE.

Diable ! tu vas vite en besogne. Tiens, le voilà.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DESROCHES.

D'où viens-tu donc? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUBOIS.

Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous; vous savez que nous sympathisons ensemble. Je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (*Bas à Delille.*) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai; elle vous attend avec impatience.

DELILLE, à Dubois.

J'y cours. (*A Desroches.*) Allons, mon cher Desroches, il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête; elle en vaut bien la peine, ma foi. (*A part en s'en allant.*) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour une enfant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUBOIS, DESROCHES.

DESROCHES.

Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois !

DUBOIS.

Me voilà.

DESROCHES.

C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle et ton adresse.

DUBOIS.

Je suis en fonds pour les deux qualités. De quoi s'agit-il ?

DESROCHES.

Entre dans cette maison.

DUBOIS.

Bon, j'y suis.

DESROCHES.

Il y a une jeune personne charmante.

DUBOIS.

Peste !

DESROCHES.

Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUBOIS.

Elle l'aura.

DESROCHES.

Mais prends bien garde, il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante. C'est celle qui est à la fenêtre dans ce moment. Ne fais pas semblant de regarder, mais tâche de la reconnaître, pour ne pas faire de quiproquo.

DUBOIS, regardant.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous dites? c'est celle...

DESROCHES.

Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte, et sans que personne s'en aperçoive, tu prendras bien ton tems pour lui remettre adroitement...

DUBOIS.

C'est donc quelque affaire importante que vous avez avec cette dame?

DESROCHES.

Imbécile, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour.

DUBOIS.

D'amour! allons donc, Monsieur.

DESROCHES.

Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de tems.

DUBOIS.

Allons, Monsieur, puisque vous le voulez. (*A part.*) Mais il a donc perdu la tête.

(Il entre dans la maison.)

SCÈNE VI.

DESROCHES.

Elle ne quitte pas sa fenêtre. Cependant elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais. (*Il lui fait une profonde révérence; mademoiselle Vernon la lui rend, et ferme sa fenêtre.*) Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. De l'innocence, de la candeur et des révérences. C'est une Agnès. Oh! voilà une aventure piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre? L'imbécile se sera laissé surprendre. Ah! le voilà.

SCÈNE VII.

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien! Dubois?

DUBOIS, sur le pas de sa porte.

On vous répond.

DESROCHES.

On me répond ?

DUBOIS.

Elle était seule dans la maison, pas de parens, pas de surveillans, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide, on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié ; et comme on tremblait *d'être surpris*, j'ai obtenu sur-le-champ une réponse, qu'on va me remettre.

DESROCHES.

Ah! Dubois! tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends.

(Il lui donne de l'argent.)

DUBOIS.

Monsieur, en verité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESROCHES.

Jamais, mon ami, jamais.

DUBOIS.

C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir...

DESROCHES.

Rien, rien, mon ami. Va vite chercher la réponse, elle doit être écrite ; va, va.

DUBOIS.

J'y vais, j'y vais ; mon devoir est d'obéir : mais au moins, vous vous souviendrez que c'est vous qui m'avez fermé la bouche.

(Il entre chez Vernon.)

SCÈNE VIII.

DESROCHES.

Ce pauvre Dubois, c'est un garçon fidèle, attaché, intelligent. Il voulait, sans doute, me parler comme Delille de madame Belmont. Ils sont tous d'accord pour me ramener à elle ; mais je saurai prouver à l'infidèle qu'on peut suivre son exemple. D'ailleurs, son sort m'est fort indifférent, je ne l'aime plus. Et cette jolie personne, un peu vive, à ce qu'il me paraît... Cette madame Senneville est aussi fort agréable.

SCÈNE IX.

DESROCHES, DUBOIS.

DUBOIS, lui remettant une lettre.

Voila la réponse.

DESROCHES.

Donne. Lisons. (*Il lit.*) « Je sais que je » fais mal en répondant à votre lettre ; au » moins ne pousserai-je pas l'inconséquence » jusqu'à accepter le rendez-vous que vous » me proposez. Tous les jours, à cette heure, » l'argus sévère sous la surveillance duquel » je suis renfermée se livre au doux sommeil » de l'innocence. Je peux profiter de ce mo- » ment pour descendre et faire un tour de » promenade ; si vos intentions sont aussi » pures que vous me l'annoncez, l'instant sera » favorable dans un quart d'heure. Mon » cœur ne peut désapprouver que vous vous » adressiez à moi avant de voir mes parens ; » mais, au nom de tout ce que vous avez de » plus cher, ne trompez pas une jeune per- » sonne trop franche et trop sensible. Nina » Vernon ». Lettre charmante ! Ainsi, dans un quart d'heure... Ah ! Dubois, ne suis-je pas le plus heureux des hommes ? Toi, qui as

eu le bonheur de la voir de près, n'est-il pas vrai qu'elle est jolie ?

DUBOIS.

Monsieur.... chacun a son goût dans ce monde.

DESROCHES.

Un quart d'heure, c'est un siècle, quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je sens que je ne peux pas rester en place, dans l'impatience, dans l'ivresse où je suis. Ah ! quel bonheur que notre chaise ait versé aux portes de cette ville !

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE X.

DUBOIS.

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés ?... En tout cas, ma foi, mon message est bien payé ; une pièce d'or de mon maître pour la lettre, un petit écu de la soi-disant jeune personne pour la réponse...

SCÈNE XI.

DUBOIS, VERNON, au fond du théâtre.

VERNON.

Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour et de mariage! Je cours chez tout le monde, et je ne trouve personne.

DUBOIS.

Allons trouver le vieux Champagne. Tandis que madame Belmont, sa maîtresse, se désole, voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VERNON.

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah! la voilà.

SCÈNE XIII.

VERNON, Mlle VERNON.

Mlle VERNON.

C'est vous, mon frère ? Je vous attendais avec impatience.

VERNON.

Vas-tu encore m'excéder de tes sots discours ? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

Mlle VERNON.

Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi ?

VERNON.

Courage, on t'adore, n'est-ce pas ?

Mlle VERNON.

On m'adore.... pourquoi pas ?.... Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet ?

VERNON.

Comment, dans mon cabinet ? Toi, qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci ?

Mlle VERNON.

Rien, rien, mon frère ; mais tout s'éclaircira bientôt, et l'on verra si je suis une folle.

VERNON.

Tu médites encore quelque espiéglerie, tu vas me donner de nouveaux ridicules.

Mlle VERNON.

Quels propos ! Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix ; et cet aimable jeune homme... Mais non, je n'y pense pas, je ne dois pas y penser.

VERNON.

Eh bien ! ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père ?

Mlle VERNON.

Eh ! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec une chaleur ; croyez que je suis innocente. Une jeune personne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adresser à elle, de lui écrire ?

VERNON.

Comment ! il aurait eu le courage de t'écrire ! c'est un brave homme.

Mlle VERNON.

Je ne lui ai répondu que pour lui faire sentir toute l'inconséquence de sa démarche et du rendez-vous qu'il demandait.

VERNON.

Et il te demandait un rendez-vous ?

Mlle VERNON.

Que j'ai refusé, mon frère, je vous prie de le croire ; je connais trop mes devoirs, pour me manquer jusqu'à ce point.

VERNON.

Oh ! tu es d'une vertu !

Mlle VERNON.

Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours après votre dîner dans votre cabinet.

VERNON.

Dans mon cabinet ? (*A part.*) Elle veut m'éloigner ; allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair.

Mlle VERNON.

N'ayez aucun soupçon sur le compte de votre sœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, et je suis incapable de compromettre ma famille.

VERNON.

Oh ! je le sais. (*A part.*) S'il était vrai, si je pouvais enfin la marier ! Ce jeune homme est fort riche, dit-on ; quand il n'aurait rien, d'ailleurs...

Mlle VERNON.

A quoi pensez-vous donc, mon frère ?

VERNON.

A rien, à rien du tout, ma sœur ; comme tu disais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, et je vais dans mon cabinet... (*A part.*) Épions-la attentivement, et s'il est possible que ce jeune homme... (*Haut.*) Sans adieu, ma sœur, je te souhaite toute sorte de prospérités dans tes amours ; adieu, Nina. (*Il rentre.*)

SCÈNE XIV.

Mlle VERNON.

Que veut dire ce ton ironique, et puis cet air sombre et sourcilleux ? Me serait-il échappé quelque indiscrétion ? J'ai tant vu d'exemples, dans mes romans, des excès auxquels se portent ces frères italiens et espagnols ! Je sais bien qu'en France ils sont un peu plus commodes ; mais mon frère a beau faire l'indiffé-

rent, je tremble. Ciel! voici ce jeune homme. Ah! ma raison condamne également ma lettre et ma démarche; pourquoi faut-il qu'elle soit la plus faible ?

SCÈNE XV.

DESROCHES, Mlle VERNON.

DESROCHES, sortant de l'auberge.

C'est elle! Amour, amour, fais-moi réussir près de ce jeune et intéressant objet.

Mlle VERNON.

Je tremble, je n'ose approcher.

DESROCHES.

Elle hésite. Courons au-devant d'elle. (*Il s'approche.*) Mademoiselle! (*Examinant mademoiselle Vernon.*) Oh! ciel! que vois-je ?

Mlle VERNON.

Ma démarche, Monsieur, doit vous étonner, sans doute.

DESROCHES, à part.

Ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

Mlle VERNON.

La vôtre ne me surprend pas moins.

DESROCHES, à part.

Quelle est donc cette femme-là?

Mlle VERNON.

A peine osé-je lever les yeux.

DESROCHES.

Madame...

Mlle VERNON.

Eh bien! Monsieur?

DESROCHES.

Ne prenez pas de moi une idée trop désavantageuse.

Mlle VERNON.

Ah! mon cœur n'est que trop porté à vous excuser.

DESROCHES.

Non, je vous dois la vérité, je suis le seul coupable dans cette circonstance.

Mlle VERNON.

Je voudrais me le persuader.

DESROCHES.

Mademoiselle votre fille est innocente.

Mlle VERNON.

Ma fille ! Monsieur ?

DESROCHES.

Ou madmoiselle votre nièce. (*A part.*) C'est une tante, peut-être.

Mlle VERNON.

Ma fille ! ma nièce ! que veut dire ceci, Monsieur ?

DESROCHES.

Que c'est moi seul qui ai tout conduit, qui, le premier, me suis hasardé d'écrire, qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou s'assurer de la pureté de mes intentions, et que ces intentions sont si louables....

Mlle VERNON.

Comment, Monsieur, est-ce pour m'insulter, pour m'humilier que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la faiblesse de vous donner ? Que parlez-vous de fille et de nièce ?

DESROCHES.

Comment, se pourrait-il ? Vous seriez l'objet charmant ?...

Mlle VERNON, en minaudant.

Ah ! charmant.

DESROCHES.

Quoi! ce serait vous? (*A part.*) Peste soit de ma vue basse!

Mlle VERNON.

Vous paraissez interdit, confus.

DESROCHES.

Pas du tout, Mademoiselle. (*A part.*) Maudit soit ce Delille qui m'affirme qu'elle est adorable!

Mlle VERNON.

Outre l'inconséquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être surprise par cet argus sévère et surveillant dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESROCHES.

C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plus tôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

Mlle VERNON.

Un moment, permettez-moi de vous dire...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VERNON.

VERNON, une lettre à la main.

J'EN étais sûr; les voilà tous les deux. Collusion, connivence coupable.

Mlle VERNON.

Ciel! mon frère!

DESROCHES.

Votre frère! Vernon! j'aurais dû m'en douter au portrait que M. Riflard m'avait fait de sa sœur.

VERNON.

Courage! Monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles que vous renoncez au séjour de Paris? Oh! cela ne sera pas ainsi, certainement.

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur?

Mlle VERNON.

Juste ciel! me voilà perdue.

DESROCHES.

Eh! non, rassurez-vous, Mademoiselle,

vous n'êtes pas perdue ; croyez que j'ai trop de respect pour vous, pour mademoiselle votre sœur....

VERNON.

Croyez-vous que ce langage suffise pour vous justifier ? Cette lettre, que mon imprudente sœur a laissée par mégarde dans son cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires ?

DESROCHES.

Permettez-moi de vous expliquer....

VERNON.

Point d'explication, une séduction ! Vous épouserez ma sœur.

DESROCHES.

Moi ! j'épouserai Mademoiselle ?

Mlle VERNON.

Ciel ! comment calmer ces esprits fiers et irrités ? Mon frère, de grâce ! modérez ce ton violent, il ne peut qu'aigrir un caractère généreux, et lui faire rejeter ce qu'il désire lui-même.

DESROCHES.

Ce que je désire moi-même ! Mais, pas du tout, Mademoiselle. Je sens certainement tout ce que vous valez, mais....

VERNON.

Vous ne l'épouserez pas? Ah! nous verrons, nous verrons.

Mlle VERNON.

Je suis toute saisie. Cette rencontre entre mon frère et ce jeune homme! C'est un roman. Ciel! comment arrêter le sang qui va couler?

VERNON.

Eh! non pas du tout, ma sœur, il n'est question de sang, ni de combats, mais d'une sommation que je vais faire signifier à Monsieur, et comme il est galant homme, je ne doute pas qu'il ne se range à son devoir.

DESROCHES.

Une sommation! Savez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous-en au diable avec votre sommation!

Mlle VERNON.

Quel langage!

VERNON.

Monsieur, ne vous avisez pas de nous injurier. Cela pourrait avoir des suites beaucoup plus graves que vous ne pensez.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, DELILLE.

D'ou vient donc tout ce bruit? Quoi! c'est toi, mon ami, en querelle avec monsieur Vernon.

DESROCHES.

Ah! viens, tu es un charmant garçon; c'est donc toi qui abuses ton ami?

DELILLE.

Moi, je t'ai dit que Mademoiselle était jeune, aimable; t'ai-je trompé?

Mlle VERNON.

Oui, répondez, ingrat, vous a-t-il trompé? Voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESROCHES.

Ma conduite!

DELILLE.

Ah! mon ami, pourras-tu résister aux larmes de la beauté?

Mlle VERNON.

Voyez votre ami lui-même qui prend mon parti.

VERNON.

Finissons. Votre intention est-elle d'épouser ma sœur ?

DESROCHES.

Non, parbleu, je ne l'épouserai pas.

Mlle VERNON.

Vous ne m'épouserez pas, cruel !

VERNON.

C'en est assez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Mlle VERNON.

Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, et vous seul serez cause de mes maux, de ma mort.

VERNON.

Non, vous ne mourrez pas, ma sœur; mais Monsieur pourra se repentir... Rentrez, ma sœur.

Mlle VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes et ma honte. Perfide! ingrat! barbare! (*Elle rentre.*)

DELILLE.

Mais permettez donc, monsieur Vernon ; n'y aurait-il pas moyen d'arranger?...

VERNON.

Un mariage, ou un procès.

DELILLE.

Deux cruelles extrémités, mon ami.

DESROCHES

Eh! tu te moques de moi. Laisse-le faire, ah! parbleu, je ne le crains pas.

VERNON.

Vous ne me craignez pas! Ah! vous ne savez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance; quelle horreur!

(Il rentre.)

SCÈNE XVIII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Oui, sans doute, nous verrons; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur aussi ridicule? On n'en manque pas à Paris; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DELILLE.

Ah! te voilà déjà regrettant Paris!

DESROCHES.

Oh! pas du tout. C'est ta faute aussi; mais je crois que le plus court est d'en rire. Ah! c'en est fait, je retourne à madame Senneville; pour celle-là, tu ne me tromperas pas, elle est vraiment jolie; en attendant que nous puissions nous présenter chez elle...

DELILLE.

Veux-tu que nous allions chez madame Guibert?

DESROCHES.

Quelques ridicules que nous puissions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionnés que ceux de M. Vernon et de sa céleste sœur.

DELILLE.

Que sait-on? Il ne faut jurer de rien.

DESROCHES.

Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge, le voisinage de celle-ci est trop dangereux. Il y pleut des mariages et des procès. Je suis à toi dans l'instant.

(Il rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XIX.

DELILLE, Mme BELMONT, arrivant du côté opposé.

DELILLE, à madame Belmont.

C'EST vous! Que venez-vous faire ici? Desroches va venir, tout serait perdu s'il vous voyait.

Mme BELMONT.

Que m'importe que cette demoiselle Vernon ne soit ni jeune ni jolie! C'est l'inconstance, c'est l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DELILLE.

Faites-lui grâce de votre colère. Il est assez malheureux. Le voilà engagé dans un procès; écoutez: votre intention est de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

Mme BELMONT.

Me punir moi-même?

DELILLE.

Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi qui ne veux que son bonheur et le vôtre? Toutes ces aventures ne serviront qu'à

vous faire regretter ; mais éloignez-vous. Ciel ! nous sommes perdus, le voici.

Mme BELMONT, baissant son voile.

N'ayez pas peur, il ne me reconnaîtra pas.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien ! mon ami, partons-nous. (*Apercevant madame Belmont, qui fait une profonde révérence et sort.*) Ah ! je ne m'étonne plus si tu m'as fait attendre. Quelle est donc cette belle mystérieuse ?

DELILLE.

Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons ni ton exemple. Et moi aussi, j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESROCHES.

Ah ! fripon, c'est toi maintenant qui vas la trouver charmante.

DELILLE.

Délicieuse, adorable, divine. Allons chez madame Guibert.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de madame Guibert.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRANÇOIS.

Oui, Messieurs, c'est ici même que demeure madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous voulez lui parler?

DELILLE.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Je vais la chercher. Ces Messieurs sont des marchands forains qui viennent pour la foire de brumaire.

DESROCHES.

Non, mon ami, mais, de grâce...

FRANÇOIS.

J'y cours, je vous dis. Ah ! vous êtes peut-être des comédiens qui viennent louer la salle?

DESROCHES.

Du tout, mon ami ; nous venons pour madame Guibert.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour son procès avec monsieur Vernon?

DESROCHES.

Nous sommes pressés, mon ami.

FRANÇOIS.

Et moi donc, croyez-vous donc que j'aie le tems de babiller ? C'est une indignité que nous fait là monsieur Vernon, parce qu'enfin ce rouge, nous l'avons bien payé. C'est moi qui ai été porter l'argent, et j'en leverai la main, s'il le faut.

DESROCHES.

Je vous en crois, mais...

FRANÇOIS.

Je cours avertir Madame.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Quel bavard !

DELILLE.

Un petit agrément de plus dans les domestiques de province.

DESROCHES.

Oh ! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maison annonce de l'opulence.

DELILLE.

Mais vois-tu comme c'est gothiquement meublé, et ces grands portraits de famille ! Je te demande un peu si ce sont là des figures humaines.

DESROCHES.

On aime à revoir ainsi ses aïeux ; et quoiqu'il y ait peu de talent dans l'exécution, l'aspect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison.

DELILLE.

Eh bien ! ne te voilà-t-il pas comme ces feseurs de sensibilité qui voient un sentiment

partout? Et à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame?

DESROCHES.

Oui, toi qui fais le philosophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai surpris.

DELILLE.

Oh! cette femme, à coup sûr, vaut bien toutes les beautés de cette ville. Tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent; mais demain, ce soir, peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESROCHES.

Elle n'est donc pas de ce pays?

DELILLE.

Non.

DESROCHES.

D'où vient-elle donc?

DELILLE.

Tu le sauras.

DESROCHES.

A propos, n'oublions pas que madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DELILLE.

Ah! oui, l'assemblée! Quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, pos-

sédant à fond toutes les finesses du reversis; quelques vieux hobereaux, dissertant gravement sur l'excellence de leur tabac; quelques jeunes gens bien gourmés; un groupe de jeunes personnes bien niaises; deux bougies sur la cheminée, deux chandelles sur chaque table de jeu; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là: rien n'est galant comme une réunion de province.

DESROCHES.

On vient; c'est sans doute la maîtresse de la maison; vois-tu cette tournure noble et imposante, soutiens donc qu'on n'a des grâces qu'à Paris.

DELILLE.

Non, parbleu! madame Guibert me donnerait un démenti.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS, MADAME GUIBERT.

FRANÇOIS.

Les voilà, Madame; ils me l'ont avoue eux-mêmes, ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec monsieur Vernon.

Mme GUIBERT.

Charmante tournure, pour des gens de loi de province!

FRANÇOIS.

Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, Mme GUIBERT.

DESROCHES.

Madame, nous venons, mon ami et moi...

Mme GUIBERT.

Je sais, Messieurs; je vous attendais avec impatience.

DESROCHES.

Vous nous attendiez?

Mme GUIBERT.

Quand au soin d'établir ses enfans comme il faut se joignent des affaires aussi désagréables, une pauvre veuve est bien à plaindre; n'est-il pas vrai, Messieurs?

DESROCHES.

C'est la vérité, Madame ; nous venions....

Mme GUIBERT.

Convenez aussi que ce monsieur Vernon est un chicaneur comme il n'en existe pas.

DESROCHES.

Ah ! je vous en réponds, Madame. (*A Delille.*) Est-ce qu'elle saurait déjà mon aventure avec la sœur de monsieur Vernon ?

DELILLE.

Tu le mériterais bien. (*Haut.*) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maison ?

Mme GUIBERT.

Mais, pour m'aider de vos conseils dans cette malheureuse affaire avec cet impitoyable plaideur.

DELILLE.

Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuserons pas certainement nos bons offices.

DESROCHES.

Et surtout contre ce ridicule Vernon, pour lequel je vous conseille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DELILLE.

Mais ous ne sommes pas des gens de loi.

Mme GUIBERT.

Qu'est-ce donc que ce François est venu me conter?

DESROCHES.

Nous sommes deux Parisiens, qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction.

DELILLE.

Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instans...

DESROCHES.

Pour en observer le site et les monu--mens.

DELILLE.

Pour y jouir surtout de tous les agrémens de la bonne société qu'elle renferme.

DESROCHES.

Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitans...

DELILLE.

Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour madame Guibert.

DESROCHES.

Daignez donc lire cette lettre de monsieur votre frère.

Mme GUIBERT.

De mon frère de Paris? Et de grâce, sa santé?

DESROCHES.

Excellente, Madame. Toujours moins occupé de ses propres affaires que de celles des autres.

DELILLE.

C'est bien l'homme le plus obligeant, le plus sensible, le plus complaisant!

Mme GUIBERT.

Ah! oui, la sensibilité est une vertu de famille chez nous. (*A part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*Haut.*) Je suis charmée, Messieurs, enchantée, ravie... (*A part.*) Il est d'une indiscrétion.... (*Haut, en souriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre? (*Lisant.*) « Ma chère sœur, j'ai » toujours reconnu en vous une bienfesance » extrême, une politesse exquise, une sensi-

» bilité... » (*S'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les complimens, mon cher frère.

DELILLE.

Et nous savons que vous les méritez, Madame.

Mme GUIBERT, continuant de lire.

« Permettez donc que je vous adresse un » jeune homme pour lequel j'ai conçu le plus » vif intérêt, qui voyage avec un de ses amis, » c'est le jeune Desroches; il est plein d'es- » prit, bien élevé, versé dans tous les arts » d'agrément, surtout dans la musique et le » violon, dont il pourrait donner des leçons » aux plus forts amateurs. » (*S'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talens, Monsieur, mais nous comptons dans notre ville plusieurs virtuoses qui ne seraient pas déplacés à l'Opéra de Paris.

DESROCHES.

Oh! je le crois.

DELILLE, à Desroches.

Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

Mme GUIBERT, continuant sa lettre.

« Daignez donc à ma prière le recevoir, » l'accueillir comme votre fils, le présenter » dans les sociétés, en un mot, lui rendre le

» séjour de votre ville le plus agréable qu'il » vous sera possible » (*S'interrompant.*) Je le voudrais de bon cœur; mais je suis fort peu répandue, je vois très-peu de monde. (*Continuant.*) « Delille, l'ami de Desroches, jouit » d'une fortune suffisante; c'est un fort hon- » nête garçon. » (*S'interrompant.*) Monsieur, je n'en doute pas. (*Continuant.*) « Desro- » ches est le fils unique d'un de mes amis, » qui lui a laissé trente mille livres de rente. »

DELILLE, à Desroches.

Te voilà bien plus honnête que moi.

Mme GUIBERT.

Comme je vous disais, je suis très-peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour satisfaire aux désirs de mon frère.

DESROCHES.

Madame...

Mme GUIBERT.

Combien je lui sais gré de m'avoir adressé deux jeunes gens aussi aimables!

DELILLE.

Madame...

Mmes GUIBERT.

Vous arrivez apparemment à l'instant même.

DESROCHES.

Voilà deux heures à peu près que nous sommes descendus à notre auberge.

Mme GUIBERT.

A l'auberge! je ne souffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESROCHES.

Mais permettez...

Mme GUIBERT.

Non, Messieurs, cela ne sera pas; je vous en prie, je vous en conjure.

DELILLE.

Mais, Madame...

Mme GUIBERT.

Non, Messieurs, vous logerez chez moi; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laissé ses amis à l'auberge; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESROCHES.

Mais, Madame, nous vous gênerions.

Mme GUIBERT.

D'abord, vous ne me gênerez pas; c'est l'appartement de mon frère que vous occuperez; il est charmant, c'est à lui seul qu'il est réservé, il me saura bon gré de vous l'avoir

offert, de vous avoir pour ainsi dire forcés à l'accepter.

DESROCHES.

Mais, Madame...

Mme GUIBERT.

Voilà qui est entendu, Messieurs. (*Elle appelle.*) François! Vous y serez libres, parfaitement libres; enfin, vous serez chez vous. On est si mal dans ces auberges! François!... François!...

DESROCHES.

Voilà par exemple de ces politesses qui surprennent.

Mme GUIBERT.

François!... Mille pardons, Messieurs.

DELILLE, à Desroches.

Comment! tu accepterais?...

DESROCHES, à Delille.

Tu sais que je ne veux pas rester dans cette maudite auberge, en face de ce M. Vernon et de sa sœur.

Mme GUIBERT.

François!...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, Madame.

Mme GUIBERT.

Allez vite ouvrir les volets et les croisées du petit appartement boisé.... La vue en est délicieuse; sur la rivière, sur des jardins.... Faites descendre un lit dans le petit cabinet... C'est la chambre que je destine à votre ami; il y a la bibliothèque de mon frère, elle est très-bien composée... Ayez soin de balayer, de nétoyer partout.... Il y a des glaces, une toilette, des armoires, une commode, rien n'y manque.

FRANÇOIS.

Oui, Madame. (*A part.*) Bon! voilà des profits qui m'arrivent.

(Il sort.)

Mme GUIBERT.

Dépêchez-vous; et voyez si ma fille a fini sa leçon.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté FRANÇOIS.

DESROCHES.

Monsieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

Mme GUIBERT.

Son éloge est suspect dans ma bouche; mais c'est vraiment une aimable enfant, et qui ne me donne que de la satisfaction. Il est si doux pour une mère...

DELILLE.

Puisque vous exigez que nous logions chez vous, Madame....

Mme GUIBERT.

Nous nous brouillerons si vous résistez plus long-tems.

DELILLE.

Permettez-nous de retourner un instant à notre auberge.

Mme GUIBERT.

Eh! point du tout, je vais y envoyer François; il prendra vos effets. François!..

DESROCHES.

Eh! non, Madame, c'est aussi pousser trop loin les attentions, ne dérangez pas vos gens; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

Mme GUIBERT.

Vous le voulez ainsi?

DELILLE.

Nous osons l'exiger à notre tour.

Mme GUIBERT.

Je craindrais de me rendre importune en insistant. Allez donc, et hâtez-vous de revenir, Messieurs.

DESROCHES.

Nous ne perdrons pas un instant, Madame.

Mme GUIBERT.

A votre retour, j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

DELILLE.

Nous brûlons d'admirer ses charmes. Nous revenons dans l'instant, Madame.

Mme GUIBERT, les reconduisant.

Je vous en prie, je vous en conjure, Messieurs.

SCÈNE VII.

Mme GUIBERT.

FLORE! Flore! Flore! Voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore!

SCÈNE VIII.

FLORE, Mme GUIBERT.

FLORE.

ME voici, ma mère.

Mme GUIBERT.

Mais venez donc, Mademoiselle, quand on vous appelle.

FLORE.

Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

Mme GUIBERT.

Il s'agit bien de mon serin ; voilà de bien plus grandes affaires; écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT.

Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT.

Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un terrain ingrat pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbéciles, des sots, de mauvais plaisans. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque tems chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT

Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLORE.

De trente mille livres de rente, ma mère!

Mme GUIBERT.

Il vient loger ici avec son ami; c'est un jeune homme très-aimable, il a de l'esprit, des connaissances; il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT.

C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talens, votre éducation.

FLORE.

Oui, ma mère, mon éducation.

Mme GUIBERT.

Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup-d'œil soit à votre avantage: eh! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite; je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs, quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas

de mal : attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes!

(Elle met du rouge à sa fille.)

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT, en mettant du rouge à sa fille.

Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie sont la plus belle parure d'une demoiselle, la meilleure dot qu'elle puisse apporter. Mais comme vous êtes engoncée dans votre corset! mettez-vous à la grecque, puisque c'est la mode; dégagez un peu ce fichu, et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé?

FLORE.

Mon Dieu, non.

Mme GUIBERT.

Comment, depuis huit jours que nous attendons!

FLORE.

Monsieur Splimann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

Mme GUIBERT.

Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de société où j'inviterai tous

nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Splimann et vous; et François, qui commence à déchiffrer sur la clarinette, fera la sienne.

FLORE.

Comment! notre domestique, ma mère?

Mme GUIBERT.

En famille, cela passe, et je ne me soucie pas d'inviter tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de bienfesance, ils sont moqueurs et goguenards. J'entends nos deux aimables Parisiens. Allons, Mademoiselle, une contenance agréable, modeste; ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

FLORE.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Vous voyez, Madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

Mme GUIBERT.

Vous n'avez encore tardé que trop long-tems, Messieurs.

FLORE.

Oui, trop long-tems.

DELILLE.

Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos effets. En vérité, Madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

Mme GUIBERT.

Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie ; Messieurs, voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille. (*A Flore.*) Saluez.

DESROCHES.

Ah ! Mademoiselle.

DELILLE.

Enchanté...

FLORE.

Messieurs... (*A sa mère.*) Lequel des deux, ma mère ?

Mme GUIBERT, à sa fille.

Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (*Aux deux jeunes gens.*) C'est mon enfant unique. L'espérance de la voir établie a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien né-

gligé pour perfectionner son éducation ; mais vous sentez que dans une petite ville de province, on n'a pas les moyens... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (*A sa fille.*) Parlez donc.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT.

Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre ?

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise ?

Mme GUIBERT.

Paix ! (*Aux deux jeunes gens.*) Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique ; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise, si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert je l'aurais fait chanter.

DELILLE.

Eh ! qu'importe, quoique nous ne soyons plus au dessert...

DESROCHES.

Nous serions enchantés d'entendre Mademoiselle.

Mme GUIBERT.

La voilà toute confuse, c'est que vous l'intimidez ; des Messieurs de Paris... Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

DELILLE.

Oh ! s'il ne s'agit que de prier ; Mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions...

DESROCHES.

Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

FLORE.

C'est qu'en vérité... je n'ose.

Mme GUIBERT.

Osez, Mademoiselle.

FLORE.

Et... je suis enrhumée, je crois.

Mme GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc ? vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLORE.

Mais, ma mère, que chanterai-je ?

Mme GUIBERT.

Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite et chantez.

FLORE, toussant.

Hem... hem... je suis vraiment fort embarrassée.

(En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me soumettre à l'esclavage.

Mme GUIBERT.

Quelle chanson choisissez-vous donc là ?

FLORE, continuant.

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

Mme GUIBERT.

Ah ! bon Dieu ! quelle horreur ! Mais taisez-vous donc, paix donc, paix donc, je vous en prie. (*A demi-voix, à sa fille.*) Comment, vous avez trop de fierté pour vous marier ? est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ces choses-là? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là ?

FLORE.

Mais, ma mère, c'est, de la *Belle Arsène.*

Mme GUIBERT.

Votre belle Arsène était une bégueule, et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis, c'est antique.

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante ?

Mme GUIBERT.

Mais, Mademoiselle, on chante du nouveau ; par exemple :

Oui, c'en est fait, je me marie.

Ou bien,

Il faut des époux assortis.

Ou bien,

Ah ! que les nœu du mariage
A mes yeux offrent de douceur !

DELILLE.

Ah ! oui, Mademoiselle, celle-là ; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

FLORE, tousse et chante.

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur !
L'amour est vif, il est volage ;
L'hymen seul fait le vrai bonheur.

Oui, la volupté la plus pure,
C'est l'union de deux époux;
C'est dans l'hymen que la nature
Plaça ses plaisirs les plus doux.

Ah! que les nœuds du mariage, etc.

DESROCHES.

Comme un ange! Mademoiselle, comme un ange.

Mme GUIBERT.

Oui, comme un ange! comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres!

FLORE.

Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESROCHES.

Ne grondez pas Mademoiselle. On ne chante pas plus agréablement.

DELILLE.

Oh! sans doute. (*A part.*) Attends, je vais t'en dégoûter tout-à-fait. (*Haut.*) Mon ami, la voix de Mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute, comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère; ne trouves-tu pas?

DESROCHES.

Et de qui donc?

DELILLE.

Eh! mais vraiment, de ta femme.

DESROCHES.

De ma femme!

Mme GUIBERT.

De sa femme!

FLORE.

Ah! mon Dieu! de sa femme!

DESROCHES, à Delille.

Qu'est-ce que tu dis donc?

DELILLE, bas à Desroches.

Laisse-moi faire. (*Haut.*) C'est le même timbre, le même éclat, la même étendue.

Mme GUIBERT.

Comment, Monsieur, vous êtes marié?

DESROCHES.

Qui, moi, Madame?

DELILLE.

Oui, Madame, il est marié. (*Bas à Desroches.*) Dis comme moi. (*Haut.*) Une femme charmante. (*A Desroches.*) J'ai mes raisons pour agir ainsi. (*Haut.*) Il y a six mois qu'il

a épousé une jeune veuve. (*A Desroches.*) Tu vas voir. (*Haut.*) J'ai été un de ses témoins.

Mme GUIBERT.

En vérité, Monsieur... je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix... Laissez-nous, Mademoiselle.

DELILLE, bas à Desroches.

Sens-tu le motif des politesses ? (*Haut.*) Eh quoi ! nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille ?

Mme GUIBERT.

Je vous demande pardon, Messieurs ; mais elle a ses occupations, ses leçons.

FLORE, à sa mère.

Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

Mme GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites, impertinente ? Sortez, vous dis-je.

FLORE.

Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splimann pour le concert de demain ?

Mme GUIBERT.

Un concert ! y pensez-vous ? Est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange ?

FLORE, fesant la révérence.

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

Mme GUIBERT.

C'est bon, c'est bon, laissez-nous.

(Flore sort.)

SCÈNE X.

Mme GUIBERT, DELILLE, DESROCHES.

DELILLE.

En vérité, on n'est pas plus jolie que votre demoiselle.

Mme GUIBERT.

Oh! vous êtes trop bons, Messieurs! Qu'est-ce qu'une petite provinciale auprès de vos dames de Paris! Mais, mon Dieu, je pense à une chose; je vous ai proposé indiscrètement un appartement chez moi, et je n'ai pas réfléchi que cet appartement est petit, incommode.

DELILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Madame? Une vue sur des jardins, sur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode?

Mme GUIBERT.

Oui ; mais une seule chambre avec un cabinet.

DELILLE.

Eh ! qu'importe, Madame ; deux amis, nous y serons fort à notre aise : il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir sa femme, comme il en avait le projet.

Mme GUIBERT.

Alors, vous sentez que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à Madame quelque chose qui fût digne...

DELILLE.

Oh ! cela s'entend à merveille.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS, chargé de malles et de valises.

DUBOIS.

N'EST-CE pas ici que demeure madame Guibert ?

Mme GUIBERT.

Oui, mon ami, c'est ici.

DUBOIS.

Ah! Messieurs, c'est vous; voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces Messieurs?

Mme GUIBERT.

Tout-à-l'heure, mon ami; François va, vous conduire... François... Ah! mon Dieu, Messieurs.

DESROCHES.

Eh! mais qu'avez-vous donc, Madame? vous paraissez fort intriguée.

Mme GUIBERT.

Et je suis en effet fort en peine; c'est François, mon domestique, qui, pendant que vous étiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était encore embarrassé.

DELILLE.

De quoi donc, Madame?

DUBOIS.

En attendant que vous soyez décidée, ma foi, je vais me reposer.

(Il se débarrasse des malles et s'assied dessus.)

Mme GUIBERT.

Non, mon ami, ne quittez pas votre far-

deau, parce que tout-à-l'heure il faudra probablement...

DESROCHES.

Enfin, Madame...

Mme GUIBERT.

Mais je vais mettre ordre à tout cela, et c'est vous qui l'occuperez.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, Madame.

Mme GUIBERT, lui fesant signe de dire que non.

Eh bien! l'appartement de ces Messieurs est-il prêt?

FRANÇOIS.

Pas encore, Madame.

Mme GUIBERT, fesant toujours des signes à François.

Pas encore! concevez-vous un pareil obstacle? le voisin Giraud s'obstine donc toujours à me laisser son dépôt de marchandises?

FRANÇOIS.

Le voisin Giraud! son dépôt de marchandises!

Mme GUIBERT.

Voilà comme on est dupe de sa complaisance; me sachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté, parce qu'il n'a pas de magasin, et voilà que maintenant il lui faut quatre jours pour déménager. (*En continuant ses signes à François*) N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

FRANÇOIS.

Oui, oui, Madame, quatre jours, voilà ce que je vous ai dit. (*A part.*) Adieu mes profits.

Mme GUIBERT.

Mais je n'entends pas cela; c'est bien le moins qu'on soit le maître chez soi, et je vais...

DESROCHES.

Point du tout, Madame, et nous ne souffrirons pas...

Mme GUIBERT.

C'est que je serais désespérée...

DELILLE.

Eh! mon Dieu, Madame, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme SENNEVILLE.

Mme SENNEVILLE.

Eh ! bonjour, ma chère madame Guibert ; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESROCHES.

C'est madame Senneville.

Mme SENNEVILLE.

Nos deux aimables voyageurs ici ! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où est-elle donc ? que je l'embrasse. On sait déjà dans la ville que c'est chez vous que ces deux Messieurs logent. Ah ! ça, je viens vous engager à dîner pour demain, sans préjudice de l'assemblée à laquelle je vous attends ce soir ; vous m'amenerez votre chère Flore ; vos deux charmans hôtes m'ont promis. Je sais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainsi dire. Je vous reconnais là. Vous poussez la courtoisie et la politesse au dernier degré.

Mme GUIBERT.

Ah ! vous êtes trop bonne ; mais je suis bien loin de mériter vos éloges.

Mme SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là, bon Dieu ! ma chère ?

DELILLE.

C'est que les moyens d'exécution ne répondent pas tout-à-fait aux bonnes intentions de Madame.

Mme SENNEVILLE.

Comment donc ?

Mme GUIBERT.

Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces Messieurs.

Mme SENNEVILLE.

Et vous ne le pouvez pas ?

DELILLE.

Non Madame, le voisin Giraud, un dépôt de marchandises...

Mme GUIBERT.

Cela m'afflige à un point que je ne puis exprimer.

DESROCHES.

Il ne faut pas du tout que cela vous af-

flige, Madame; nous allons chercher une autre auberge.

DELILLE.

Oui. Dubois, remporte ces malles.

(Dubois se lève et se met en devoir de remporter les malles.)

Mme SENNEVILLE.

Du tout : mon ami, arrêtez. Je suis persuadée de la réalité de l'obstacle qui empêche Madame de vous loger.

Mme GUIBERT.

J'espère, Madame, que personne ne s'avisera de soupçonner qu'il soit supposé.

Mme SENNEVILLE.

Personne, Madame, et moi moins que tout autre; mais permettez-moi de me féliciter de cet accident; il me donne l'occasion de réparer un manque de civilité dont mon oncle ne cesse de me faire la guerre depuis ce matin.

DELILLE.

Que voulez-vous dire?

Mme SENNEVILLE.

Que c'est chez moi, Messieurs, qu'il faut accepter un logement.

DELILLE.

A merveille, on nous chasse d'un côté, on nous recueille de l'autre.

Mme SENNEVILLE.

Oui, Messieurs, chez moi, c'est mon oncle, Ambroise Senneville, le camarade l'ami du vôtre, qui se joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voudrez pas, Madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même ?

Mme GUIBERT.

Qui, moi ? vous en vouloir, Madame ; ce serait bien mal me connaître. (*A part.*) L'impertinente !

DESROCHES.

Mais, Madame, je ne sais si je dois accepter....

Mme SENNEVILLE.

Je n'ai ni voisins ni dépôt de marchandises ; et je me fâcherais si vous hésitiez.

DELILLE.

Ah ! mon ami, qu'as-tu à refuser aux ordres d'une jolie femme ?

Mme SENNEVILLE.

Rien. Il est trop galant pour cela, n'est-il pas vrai ? (*A Dubois.*) Mon ami, portez

toutes ces malles chez moi; faites-vous indiquer ma demeure, elle est à deux pas; ma femme de chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

Mme GUIBERT.

Mon domestique va vous conduire, mon ami, si Madame le permet.

Mme SENNEVILLE.

Y consentez-vous, Madame? vous êtes trop bonne.

DUBOIS, reprenant les malles.

Allons, voilà des malles qui se seront bien promenées dans la ville aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, hors Dubois.

Mme SENNEVILLE.

Eh bien, Monsieur, où en êtes-vous avec M. Vernon et sa céleste sœur?

DESROCHES.

Comment, Madame, vous savez...

Mme GUIBERT.

Quoi donc ?

Mme SENNEVILLE.

Une aventure, une erreur assez plaisante de Monsieur.

DESROCHES.

Et qui vous a appris?...

Mme SENNEVILLE.

Vingt personnes. M. Vernon l'a dit à son avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huissier, l'huissier à son clerc, qui l'a raconté à ma femme de chambre, dont il est amoureux.

DELILLE.

Tu vois, mon ami, comme on est sûr du secret dans une petite ville.

Mme GUIBERT.

Ah! mon Dieu, pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'est passé ici.

Mme SENNEVILLE.

Que pourrait-on dire, Madame, qui ne fût à votre éloge? et d'ailleurs, en personne prudente, ne vous êtes-vous pas mise depuis long-tems au-dessus des propos des méchans?

Mme GUIBERT.

C'est une science que d'autres connaissent beaucoup mieux que moi, Madame.

Mme SENNEVILLE.

C'est difficile, Madame.

DESROCHES.

Et de grâce, Mesdames...

Mme SENNEVILLE.

Eh! non, elle est toujours à me lancer des mots malins; mais nous nous piquons ainsi sans nous brouiller. N'est-il pas vrai?

Mme GUIBERT.

Ah! sans doute. (*A Delille.*) Je ne peux pas sentir cette femme-là: elle vous affecte sur tout le monde un air de supériorité qui est insupportable.

Mme SENNEVILLE, à Desroches.

La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, je viens de conduire à votre porte le valet de ces Messieurs. Ne voilà-t-il pas mademoiselle Lucile qui ne veut pas absolument laisser entrer tous ces effets?

Mme SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là? mais mademoiselle Lucile est inimaginable.

DELILLE.

Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

Mme SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, Messieurs, et je vais laver la tête à ma femme de chambre. Venez avec moi, donnez-moi la main, monsieur Desroches. Mille pardons, ma chère Madame, de vous les enlever si promptement; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère. Je vous attends ce soir, et demain à dîner, avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESROCHES.

Croyez, Madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DELILLE.

Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

Mme GUIBERT.

Comment, Messieurs! mais je vous en prie, revenez me voir; vous serez toujours les bien venus. (*Elle les reconduit jusqu'à la porte.*) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRANÇOIS.

Non, Madame.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place. Dans le fond, la maison de madame Senneville. Sur un côté, la maison de monsieur Riflard. Il fait nuit.

SCÈNE I.

Mme SENNEVILLE, RIFLARD.

RIFLARD.

Comment, Madame, il y a une heure que je vous fais des signes, et vous avez l'air de ne pas m'entendre ?

Mme SENNEVILLE.

Mais vous êtes d'une tyrannie; pouvais-je quitter mademoiselle Remival qui me racontait la maladie du petit carlin que je lui ai donné? Que me voulez-vous, Monsieur ? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu ? madame Guibert, mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence ?

RIFLARD.

Savez-vous que je suis très-mécontent ?

Pourquoi loger chez vous ces deux Parisiens ?

Mme SENNEVILLE.

C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIFLARD.

Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi. Je m'attendais encore moins que madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos et les fadeurs d'un étranger.

Mme SENNEVILLE.

Moi ! où prenez-vous, s'il vous plaît ?... De quel droit me parlez-vous ainsi ?

RIFLARD.

Au point où nous en sommes, quand je n'attends que la fin des vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle et le vôtre, il m'est bien permis, Madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué les chuchoteries, les ricanemens, les mots à double entente, les regards malins de toute la société? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très-violent; je n'ai pas voulu causer de scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire,

et monsieur Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

Mme SENNEVILLE.

Ah ! mon Dieu ! vous me faites trembler.

RIFLARD.

Ce n'est rien, Madame, rien du tout, une petite précaution que j'ai prise ; revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

Mme SENNEVILLE.

Qu'exigez-vous ? mais mon oncle...

RIFLARD.

Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant arriver ; monsieur Vernon, qui fait de lui ce qu'il veut en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé. Son ami ne vaut pas mieux, c'est un sournois qui fait l'homme d'esprit, et je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

Mme SENNEVILLE.

Allons, vous êtes tous ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme! mais vous voulez que je sois incivile, à la bonne heure; en vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.

RIFLARD.

Ah! croyez, belle Dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison.... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, et sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant, mais j'exige au nom du plus tendre amour...

(Il lui baise la main.)

Mme SENNEVILLE.

Prenez donc garde, voici M. Vernon.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, VERNON.

VERNON.

Ah! vous voilà, j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est

fort bien ; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats ; enfin nous sommes chez nous, et ce petit monsieur.... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare, il n'y aura pas d'esclandre, toute la société est au fait : quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

Mme SENNEVILLE.

Que vous ont-ils fait, ces pauvres jeunes gens ?

VERNON.

Comment, Madame ? ils sont admis, reçus, fêtés chez madame Guibert, qui est une personne fort ridicule, sans doute ; mais il ne s'agit pas de cela présentement, et ils se permettent de se moquer d'elle ? ils supposent je ne sais quel mariage.

Mme SENNEVILLE.

Convenez que ce prétendu mariage est fort gai, et que madame Guibert mérite bien...

RIFLARD.

Oui, c'est fort gai ; mais voulez-vous que je sois leur jouet à mon tour ? Nous avons des mœurs dans notre ville, et nous devons être jaloux de conserver notre réputation.

VERNON.

Et cet autre qui fait le railleur, n'y a-t-il pas dans l'auberge de la poste une belle dame qui se cache à tout le monde, et qui a des entretiens secrets avec lui ?

Mme SENNEVILLE.

En vérité ?

VERNON.

Ah ! mon Dieu, oui ; cela se sait déjà dans toute la ville. Fi donc ! deux libertins, deux mauvais sujets ; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma sœur, avec moi.

Mme SENNEVILLE.

Ah ! c'est une horreur ! mademoiselle Vernon est une si bonne personne, et j'aimerais tant à la voir heureuse !

VERNON.

Ma sœur est une folle. Cependant, pour cet article, soyez tranquille, je ne m'endors pas, je suis en règle, et dès ce soir...

RIFLARD.

Comment, Madame, vous balancez ? décidez-vous ; s'ils logent chez vous ce soir, songez-y, vous ne me reverrez plus.

Mme SENNEVILLE.

Petit despote, vous voulez que je vous

le sacrifie, je le vois, il faut donc absolument que je prenne un parti.... Eh! bien, cela me coûte, je voudrais en vain vous le dissimuler.

RIFLARD.

Ah! vous êtes si bonne!

VERNON.

Chut! voilà l'ami qui s'avance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DELILLE.

DELILLE.

En vérité, Madame, rien n'est aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, Messieurs, sur le bon ton qui règne dans votre société; ce n'est que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et surtout cette hospitalité tant vantée chez les anciens.

VERNON.

Nous nous fesons un devoir, Monsieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIFLARD.

Oui, sans doute; mais nous savons aussi

comment nous devons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DELILLE.

Et vous faites parfaitement bien. (*A part.*) Bon, il se machine encore quelque chose contre nous.

VERNON.

Mais il se fait tard, il est tems, je crois, de se retirer.

RIFLARD.

Ah! voilà le reste de la société qui sort de chez Madame.

SCÈNE IV.

DELILLE, DESROCHES, Mme SENNEVILLE, Mme GUIBERT, Mlle VERNON, VERNON, FRANÇOIS, UNE SERVANTE portant un falot.

Mme GUIBERT, arrivant la première, précédée de François qui porte un falot.

Je vous assure, Mademoiselle, que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

Mlle VERNON.

Je puis vous certifier, Madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner : le coup était assez important, il y avait longtems que je l'attendais, et j'étais si contente quand je l'aperçus ; je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur.

VERNON.

Encore quelque extravagance! de qui parlez-vous là, s'il vous plaît ?

Mlle VERNON.

De Quinola, mon frère.

VERNON.

Ah !

Mme SENNEVILLE.

Eh quoi ! Mesdames, vous vous retirez sitôt ?

Mme CUIBERT.

Sitôt ! il est huit heures et demie tout-à-l'heure.

Mme SENNEVILLE.

Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIFLARD, à madame Senneville.

Adieu, belle Dame, croyez certainement...

Mme SENNEVILLE, bas à Ruffard.

Prenez garde, on nous épie. (*Haut.*) Votre très-humble servante, Mesdames, à demain à trois heures précises, je vous en prie.

(Elle rentre chez elle.)

DESROCHES, à madame Guibert.

Voudriez-vous accepter mon bras jusque chez vous, Madame?

Mme GUIBERT.

Je vous rends grâce, Monsieur, nous demeurons à deux pas, et je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François, et vous, Mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mme GUIBERT.

Votre très-humble servante; Mademoiselle Vernon, soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VERNON.

Puisque Madame vous le dit, il faut bien que cela soit.

Mlle VERNON.

En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi. Encore cinquante fiches que je perds,

sans compter les cartes, que l'on paie fort cher, par parenthèse, chez madame Senneville.

VERNON.

Et pourquoi joues-tu ?

Mme GUIBERT.

Adieu, Messieurs, je suis enchantée que vous soyez aussi bien dédommagés, et qu'aucun obstacle n'empêche madame Senneville de vous donner l'asile et les soins que j'ai été forcée de vous refuser.

(Elle sort avec sa fille et François.)

VERNON.

Adieu, Messieurs, vous voilà logés irrévocablement. Allons, Susanne, éclaire-nous.

(Il sort avec sa sœur et la servante.)

RIFLARD.

Bonsoir, Messieurs, nous nous reverrons.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Ils ont l'air de se moquer de moi.

DELILLE.

Eh bien! M. Vernon te déteste, madame Guibert te raille, M. Riflard te menace; comment te trouves-tu du séjour de cette ville?

DESROCHES.

Assez mal jusqu'ici; il a fallu m'ennuyer toute la soirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de madame Senneville. Après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reversis, et pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à de petits jeux avec un troupeau d'enfans.

DELILLE.

Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait?

DESROCHES.

Mais en effet, nous avions l'air de deux personnages extraordinaires.

DELILLE.

Mais c'est égal, c'est une ville fort agréable, l'air y est bon, les promenades y sont délicieuses, et le sang y est superbe.

DESROCHES.

Eh bien! moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne suis pas fâché de m'y être

arrêté. Oui, malgré mademoiselle Vernon, mademoiselle Guibert, il suffit que madame Sennevlle habite ce pays, et que nous logions chez elle... Nous nous sommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DELILLE.

Assez tard même, il a fallu vous appeler.

DESROCHES.

C'est elle qui en regagnant la maison m'a recommandé de faire la partie de son oncle.

DELILLE.

Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESROCHES.

Et tu conviendras qu'elle est bien faite pour me dédommager de tout l'ennui...

DELILLE.

Et tous tes rivaux, Rifflard, Vernon?

DESROCHES.

Elle n'a jamais pensé à Rifflard, à Vernon, à personne; elle me l'a juré.

DELILLE.

Oh! dès qu'elle te l'a juré,... je n'en crois pas un mot.

DESROCHES.

Ah! te voilà toujours cherchant à me contrarier.

DELILLE.

Allons, ne te fâche pas; dès que tu le veux, l'oncle est fort amusant, la nièce fort vertueuse.

DESROCHES.

Il n'est pas question de vertu.

DELILLE.

Ne perds pas un tems précieux.

DESROCHES.

Ne rentres-tu pas avec moi?

DELILLE.

Non. On ne soupe pas encore, je vais profiter du moment pour une course, une visite que j'ai à faire.

DESROCHES.

A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas? Il faut donc que ta conquête t'occupe beaucoup... Au surplus, entière liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, monsieur Delille.

DELILLE.

Bonne chance dans les vôtres, monsieur Desroches.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS, chargé De toutes les malles.

DESROCHES.

Eh bien ! où vas-tu donc avec toutes ces malles ? Que signifie cet équipage ?

DUBOIS.

Cela signifie, Monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DELILLE.

Bon ! je m'en doutais.

DESROCHES.

Comment ! que veux-tu dire ?

DUBOIS.

La femme de chambre vient de me charger poliment de tout notre bagage, et voilà un billet de madame Senneville qui vous expliquera...

DESROCHES.

Un billet ! lisons : (*Il lit.*) « Il eût été » bien doux pour mon oncle et pour moi, » Monsieur, de pouvoir vous rendre l'accueil » favorable que vos parens m'ont fait à Paris ; » mais cela me devient absolument impos-

» sible. Le soin de ma réputation ne me
» permet pas de vous garder plus long-tems
» dans ma maison. Agréez, je vous prie, mes
» excuses et mes regrets »... Le soin de sa réputation... En voici bien d'un autre.

DUBOIS.

Ce n'est pas tout, Monsieur, voici une lettre qu'un homme d'assez mauvaise tournure m'a remise pour vous.

DESROCHES.

Pour moi ! de quelle part ?

DELILLE.

Voyons, lis.

DESROCHES.

« J'ai cru remarquer que vous regardiez
» tendrement madame Senneville : j'ai déjà
» donné quelques leçons aux jeunes étrangers
» qui se permettaient, en passant dans notre
» ville, d'aller sur mes brisées, et l'intérêt
» que vous m'avez inspiré ne me permet pas
» de retarder plus long-tems celle dont vous
» avez besoin. Je vous attends demain au
» lever du soleil, derrière le petit rempart ;
» j'ai mon épée et mes pistolets. J'espère que
» vous me ferez l'honneur de venir m'y
» trouver. François RIFLARD. » — L'impertinent ! j'irai, certainement, et c'est moi qui lui donnerai, j'espère, une leçon dont il

se souviendra. Mais tu conviendras qu'il est bien désagréable d'aller se couper la gorge pour une femme qui me chasse de chez elle.

(Dubois tire un autre papier de sa poche et le présente à Desroches.)

DELILLE.

Encore ! et d'où vient celui-là ?

DUBOIS.

C'est un homme noir qui l'a apporté.

DESROCHES.

Voyons : « L'an 1801, le, etc. J'ai, Christophe - Hyacinthe de Bon-Aloi, huissier, » soussigné, à la requête de demoiselle Augustine-Catherine, dite Nina Vernon, fille » majeure et nubile....

DELILLE.

C'est la sommation de M. Vernon.

DESROCHES.

Mais c'est un enfer que cette petite ville.

DELILLE.

C'est l'asile du bonheur et de la vertu.

DESROCHES.

Tu n'as plus rien à me remettre?

DUBOIS.

Je crois qu'en voilà bien assez comme cela.

DESROCHES.

Fort bien; nous voilà dans la rue à présent.

DELILLE.

Pourquoi as-tu quitté Paris?

DESROCHES.

Ah! madame Belmont! pourquoi m'avez-vous trahi?

(Il s'assied sur un banc de pierre, et paraît plongé dans la mélancolie.)

DELILLE.

A merveille! il est à nous.

DUBOIS.

Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DELILLE.

Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec lui.

(Dubois s'approche de Desroches et l'empêche de voir Champagne.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, à Delille.

Madame se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit même, j'ai eu toutes les peines du monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la joindre.

DELILLE.

Non... L'idée est excellente... Profitons de la circonstance. Tâche d'amener madame Belmont de ce côté.

CHAMPAGNE.

C'est difficile ; mais j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté CHAMPAGNE.

DESROCHES.

Et pour comble de disgrâces, je ne peux pas partir, il faut que je me trouve au rendez-

vous de M. Riflard. (*A Dubois.*) Eh bien! que fais-tu là? Va nous chercher une auberge.

DUBOIS.

Eh bien! Monsieur, j'y vais.

(Il sort.)

DESROCHES.

Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon, et j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux Agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DELILLE.

Demain matin je te sers de témoin, et je te souhaite un bon voyage.

DESROCHES.

Comment? bon voyage! ne pars-tu pas avec moi?

DELILLE.

J'aime cette ville, et j'y reste.

DESROCHES.

Tu m'en disais tant de mal, et tu restes!

DELILLE.

Tu m'en disais tant de bien, et tu pars!

DESROCHES.

Mais qui peut te retenir?

DELILLE.

Ne puis-je changer de façon de penser, comme toi ?

DESROCHES.

Serait-ce par aventure cette belle mystérieuse ?

DELILLE.

Peut-être.

DESROCHES.

Ah ! mon ami ! elle te trompe.

DELILLE.

Elle n'est pas de ce pays.

DESROCHES.

Eh ! qu'importe ? Partout les femmes sont les mêmes.

DELILLE.

Crois qu'il en est plus d'une...

DESROCHES.

Ah ! oui. Juges-en par mes aventures. J'ai pensé comme toi ; madame Belmont m'a trop désabusé ; ah ! c'est celle-là dont la perfidie m'est la plus douloureuse.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, à Delille.

La voilà, Monsieur.

DELILLE, à Champagne.

Je suis à toi dans l'instant. (*A Desroches.*) Mon cher Desroches, je cours à mon rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place.

(Delille s'éloigne.)

DESROCHES.

Ne tarde pas, je t'en prie. Il est bien heureux! Cette femme mystérieuse a vraiment une jolie tournure, et qui me rappelle....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme BELMONT.

DESROCHES.

Mais il me semble entrevoir une femme dans l'obscurité.

Mme BELMONT, à Desroches.

Est-ce vous, Delille?

DESROCHES.

On appelle Delille, serait-ce par aventure cette belle voilée! Ah! voyons.

Mme BELMONT.

Pensez-vous encore excuser votre indigne ami?

DESROCHES.

Ciel! quelle voix!

Mme BELMONT.

J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils, de marcher sur vos traces; pourquoi? pour être témoin de toutes ses inconséquences.

DESROCHES, à part.

Madame Belmont qui m'a suivi! qui m'aime encore! Ah! malheureux, qu'ai-je fait!

Mme BELMONT.

Et que me reproche-t-il? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESROCHES.

Votre frère! qu'entends-je?

Mme BELMONT.

Que vois-je? Desroches!

DELILLE, s'avançant.

Lui-même, Madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui et partons.

DESROCHES.

Mais mon rendez-vous avec Riflard ?

DELILLE.

Eh bien! c'est une affaire qu'il faut terminer tout de suite. (*Il frappe à la porte de Riflard.*) Monsieur Riflard! monsieur Riflard! un mot s'il vous plaît, de grâce. Il ne peut pas être encore couché.

Mme BELMONT.

Qu'allez-vous faire? Je tremble.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, RIFLARD en robe de chambre, à sa fenêtre.

Qui frappe? Ah! ah! Messieurs, c'est vous?

DELILLE.

Allons, monsieur Riflard, vous voulez vous

battre avec Desroches; descendez, il vous attend.

RIFLARD.

Qu'est-ce que vous dites donc? Je ne me bats jamais au soleil couché; on risque de s'estropier. Lisez le cartel, c'est pour demain.

DELILLE.

Cela ne se peut pas; Monsieur retourne à Paris pour épouser Madame. Les chevaux sont mis, nous partons.

RIFLARD.

Vous partez? il épouse Madame? il y a un moyen de s'arranger. Je descends.

DELILLE.

J'en étais sûr.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur, il faut absolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge, c'est demain le premier jour de la foire.

DELILLE.

A merveille, nous en partirons plus tôt.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RIFLARD en robe de chambre.

RIFLARD.

PERMETTEZ, vous vous mariez, vous partez; je n'en veux qu'aux célibataires, je respecte les maris, et je vous fais mon sincère compliment.

DELILLE.

Monsieur Riflard, vous êtes la première personne de cette ville à qui nous ayons parlé, soyez la dernière, et chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec madame Senneville; dites à madame Guibert que sa fille a trop de talens pour ne pas trouver bientôt un mari; conseillez à mademoiselle Vernon de se faire dévote ou bel-esprit, et conservez toujours cette urbanité, cet esprit sociable et galant qui distingue votre *endroit*.

SCÈNE XIV.

RIFLARD.

Votre très-humble serviteur. Je m'en suis galamment tiré. Nous nous sommes tous bien conduits, et voilà deux Parisiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

FIN DE LA PETITE VILLE.

LES

PROVINCIAUX A PARIS,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PAR M. PICARD,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Louvois, par les comédiens de l'Odéon, le 11 janvier 1802.

> Que de choses oubliées! que d'autres seulement indiquées! que d'autres sur lesquelles il faut se taire!
>
> *Acte II, Scène première.*

PERSONNAGES.

GAULARD, riche cultivateur.
GEORGES GAULARD, son fils.
FANCHETTE GAULARD, sa fille.
LAMBERT, musicien.
MADAME DUPRÉ, maîtresse d'hôtel garni dans le quartier Saint-Honoré.
DORVAL, homme riche en apparence.
LAUNAY, son valet.
MANETTE ROBIN, soi-disant Mme Vercour.
MALFILARD, habitant du Marais.
MADAME MALFILARD, sa femme.
MADEMOISELLE MALFILARD, leur fille, âgée de 13 ans.
MADAME ROUGET, paysanne.
FREMIN, maître d'hôtel garni au faubourg Saint-Germain.
FREMIN fils.
JEAN, petit Savoyard, commissionnaire.
JÉROME, auteur d'une nouvelle lanterne magique.
UN LOUEUR de carrosses.
VOISINS et VOISINES de Mme Dupré.

La scène est à Paris.

LES

PROVINCIAUX A PARIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle basse d'un hôtel garni donnant sur la rue.

SCÈNE I.

LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES.

(Au lever du rideau, Lambert est assis auprès d'une table et lit un journal.)

GAULARD, entrant en scène.

Jarni ! que cette ville-ci est grande !

(*On entend crier en dehors* : Gare ! gare donc !)

GEORGES, entrant en scène et se retournant du côté de la porte.

Mais prenez donc garde; vous avez manqué de m'écraser. Comme ils vont, ces cabriolets!

FANCHETTE, entrant en scène un petit papier imprimé à la main, et faisant des révérences à la femme qui le a lui donné dans la rue.

Madame, je vous suis bien obligée.

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur?

FANCHETTE.

Un papier imprimé qu'une femme vient de me donner, et elle en distribue de semblables à toutes celles qui passent dans la rue.

GEORGES, prenant le papier.

Ah! ah! (*Il lit.*) « Avis à l'usage du beau » sexe. Eau de beauté, végétale, merveil- » leuse et incomparable pour relever et con- » server la blancheur du teint. »

FANCHETTE.

Se moque-t-elle de moi? je n'ai pas besoin de son eau de beauté.

GAULARD.

Laissons cela. Nous voilà à Paris, et dans le quartier Saint-Honoré. Il ne doit pas être

encore tard. (*Il cherche sa montre.*) Eh bien! où est-elle donc?

GEORGES.

Vous avez perdu votre montre, mon père?

GAULARD.

Perdu! je gage que c'est ce Monsieur, si empressé à donner la main à ta sœur, qui l'aura trouvée.

FANCHETTE.

Ce Monsieur si poli?

GAULARD.

Oh! oui, poli. On me l'avait bien dit qu'il ne manquait pas de fripons à Paris. N'en pleurons pas, elle n'était que d'argent. Je vois, au jour, que nous pouvons encore aller à quelque spectacle, à l'Opéra, par exemple.

SCÈNE II.

LAMBERT, toujours ass's, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, JEAN, UN COMMISSIONNAIRE chargé de malles et de valises. Il reste au fond.

JEAN.

Par ici, par ici, camarade; c'est à Monsieur tous ces paquets?

GAULARD.

Oui, mon ami; Marie, qui arrivera après-demain avec la carriole, apportera le reste.

JEAN.

En attendant que vous ayez choisi un appartement, je vais les déposer dans la salle commune.

GAULARD.

C'est bon, c'est bon. Tenez, vous paierez le commissionnaire, et vous boirez tous deux à ma santé.

(Il lui donne un écu.)

JEAN.

Nous n'y manquerons pas, Monsieur. (*A Lambert.*) Une jolie fille, ma foi, qui nous arrive là! Regardez donc, Monsieur Lambert.

LAMBERT.

Tu t'y connais, Jean; elle est fort bien, en effet.

(Jean sort avec le commissionnaire.)

SCÈNE III.

LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES.

GAULARD.

Or ça, ce Monsieur qui lit là près d'une table est probablement le maître de la maison. (*Il s'approche de Lambert qui se lève.*) Pardon, Monsieur, si je vous dérange; mais je m'en vais vous dire : ma cousine Ursule Gaulard, la fabricante de dentelles, qui fait souvent le voyage de Paris, et qui descend toujours dans votre maison, m'en a parlé comme d'un des meilleurs hôtels garnis; c'est ce qui m'a décidé. Oh! elle m'a bien enseigné votre local; une salle par bas donnant sur la rue. Moi, je suis Pierre Gaulard, cultivateur, bourgeois de Ligny, gros bourg qui est quasiment une petite ville, sur la route de Strasbourg. Voilà Georges Gaulard, mon fils, qui est un garçon d'esprit, qui a fait ses études à l'école centrale de Nancy, et Fanchette Gaulard, ma fille, qui est gentille et bien élevée. Comme nous venons de faire un gros héritage, nous voulons nous fixer à Paris...

LAMBERT.

Vous vous trompez, Monsieur; je ne suis

pas le maître de la maison; je suis un des locataires de madame Dupré, l'hôtesse, qui est absente pour le moment. J'ai vu souvent ici votre cousine, elle m'a parlé de vous, et ses discours m'ont intéressé d'avance à toute votre famille. Un seul mot. Ne dites pas comme cela vos affaires au premier venu.

GAULARD.

Comment! parce que je dis que je viens de faire un gros héritage...

LAMBERT.

Il y a des gens bien adroits dans Paris, et vous pouviez vous adresser à quelqu'un qui aurait cherché à abuser de votre indiscrétion.

(Il se rassied et continue sa lecture.)

GEORGES.

Il est original, cet homme-là.

GAULARD.

Il nous prend pour ces imbéciles de province. qui viennent se faire moquer d'eux dans la grande ville.

FANCHETTE.

Ce jeune homme n'est pas obligé de savoir qu'on ne se laisse pas attraper aisément dans notre famille; et le conseil qu'il nous donne annonce la bouté de son cœur.

GAULARD.

A la bonne heure; mais il devrait se connaître en physionomies.

LAMBERT, à part.

Il paraît que toute la famille est douée d'une bonne dose d'amour-propre.

GAULARD.

Eh bien! qu'as-tu donc, Georges? tu parais tout rêveur.

FANCHETTE.

Ah! dame, il songe peut-être à cette pauvre Julienne.

GEORGES.

Oh! oui, elle m'aimait bien.

GAULARD.

Allons, ne lui parle pas de cela : Georges est raisonnable, il sait bien qu'il ne doit plus y penser.

(On entend plusieurs voix au-dehors.)

Ah! mon Dieu! prenez donc garde! Arrêtez donc! arrêtez; là, voilà la voiture renversée.

FANCHETTE.

Qu'est-ce donc que cela?

LAMBERT.

Encore quelque accident. On ne voit que cela dans cette rue-ci.

GAULARD.

Quel tapage dans ce Paris !

SCÈNE IV.

LAMBERT, JEAN, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

LAMBERT.

Qu'est-ce donc, Jean ?

JEAN.

Un fiacre, qu'une voiture à trois lanternes a renversé; il y avait une femme dedans.

LAMBERT.

Ah! mon Dieu! je vole à son secours.

(Il sort.)

JEAN.

Restez, il n'y a pas de mal, pas seulement une égratignure. Le Monsieur qui était dans la voiture, le laquais qui était derrière, se sont précipités pour voler au secours de la dame, et madame Dupré, qui rentrait, a prié la dame de venir se reposer un instant chez elle. Tenez, les voilà.

SCÈNE V.

Mme DUPRÉ, Mme VERCOUR, LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, VOISINS et VOISINES.

Mme DUPRÉ.

Entrez, Madame, entrez; eh! vite, Susanne, Jean, un verre d'eau, de l'eau de Cologne; allez me chercher mon flacon garni en or, dans ma chambre à coucher.

FANCHETTE, tirant un flacon de sa poche.

Attendez, j'en ai acheté un dans l'auberge de Meaux.

LAMBERT.

Voilà un siége, Madame.

GAULARD.

Cette pauvre petite dame!

GEORGES.

Elle paraît bien intéressante.

Mme VERCOUR.

Ah! mon Dieu! Messieurs et Mesdames, mille pardons de la peine; ce n'est rien, je n'ai eu que beaucoup de frayeur.

Mme DUPRÉ.

Cela a-t-il le sens commun d'aller avec cet e vitesse, et quand il pleut, encore! Le pavé est si glissant.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, il se place à la droite.

DORVAL.

Que je suis honteux, que je suis désepéré! Madame n'est pas blessée? Ce maudit cocher! je lui ai dit vingt fois.... J'étais si pressé, je lui avais recommandé de brûler le pavé; le maraud est si adroit ordinairement.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LAUNAY, il se place à la droite.

LAUNAY, entrant en scène, fermant son parapluie.

C'est ce coquin de fiacre aussi qui ne sait pas se ranger, et les chevaux de Monsieur sont si vifs.

Mme VERCOUR.

Encore une fois, ce n'est rien; je demande seulement la permission à Madame de me reposer quelques instans.

Mme DUPRÉ.

Comment, Madame! je vous en prie.

DORVAL.

Je ne sortirai pas que Madame ne soit entièrement remise.

Mme VERCOUR.

Plût au ciel que je n'eusse jamais éprouvé de plus grands malheurs!

GEORGES.

Vous avez eu des malheurs, Madame!

Mme VERCOUR.

Hélas! vous m'avez rendu un grand service, en me permettant d'entrer chez vous, Madame. Il est si dur pour une femme d'être la victime d'un accident au milieu d'une rue!

Mme DUPRÉ.

Je conçois, les marchandes qui quittent leur comptoir, les ouvriers, les enfans qui accourent; celle-ci qui vous offre un verre d'eau, celle-là qui invective le cocher, et puis un certain air de malignité, de curiosité, qui se mêle à tout cet empressement.

GAULARD.

Au fait, tout cela prouve le bon cœur des gens de Paris. Or ça, puisqu'au total il n'est pas arrivé d'accident, ces Messieurs et Ma-

dame me permettront bien de songer à nos affaires, d'autant plus que nous ne laissons pas que d'être pressés. Madame est la maîtresse de la maison; comme je le disais tout-à-l'heure à monsieur votre locataire, je viens loger chez vous.

Mme DUPRÉ.

Monsieur, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites. Ma maison est fort agréablement située, dans le quartier des plaisirs et des affaires, à la proximité des spectacles, des promenades et de la bourse; un restaurateur connu, une table d'hôte bien servie et bien composée; quel appartement désire Monsieur?

GAULARD.

Ma foi, Madame, votre plus beau, votre meilleur, en attendant que j'aie acheté quelque hôtel à ma fantaisie.

Mme DUPRÉ.

Monsieur sera content du premier, bien distribué, il donne sur la rue, des meubles charmans, la jouissance du jardin.

GAULARD.

Bon! c'est ce qu'il me faut; car, afin que vous le sachiez, Pierre Gaulard (c'est mon nom) vient de recueillir un héritage de quelques cent mille livres de rente.

Tous les trois, comme éveillés par le dis cours de Gaulard.

DORVAL, à part.

De quelques cent mille livres de rente!

LAUNAY, à part.

Diable!

Mme VERCOUR, à part.

Ah! (*Haut.*) Hélas!

Mme DUPRÉ.

Monsieur, je suis bien enchantée d'avoir un locataire...

LAMBERT.

Voilà un homme bien empressé d'apprendre à tout le monde qu'il est riche.

GAULARD.

Vous entendez bien qu'avec une fortune, on n'est pas tenté de rester au pays; avec cela, que je me suis toujours senti déplacé au milieu de ces paysans et de ces bourgeois de petite ville, et que j'ai donné une éducation à mes enfans qui leur a profité : si bien donc que je viens tout exprès à Paris pour m'y établir dans l'opulence, y pousser mon fils dans quelque grande place, et y marier ma fille comme il faut; et je crois bien qu'avec leur gentillesse, leur esprit, et un petit patrimoine de quelques cent mille écus chacun, ils ne sont pas faits pour manquer ni l'un ni l'autre.

DORVAL, à part.

Une héritière de trois cent mille livres! comme cela m'arrondirait ma fortune!

LAUNAY, à part.

Une dot de cent mille écus! ah! que ne suis-je encore dans les affaires!

Mme VERCOUR.

Bon jeune homme! comme il a l'air franc et ingénu!

LAMBERT.

Indiscret! savez-vous quels sont les gens devant qui vous parlez?

GAULARD.

Et qu'est-ce que cela me fait? Pardine, je ne dis pas de mal; je n'ai pas à rougir de ma fortune; elle est légitime. C'est un fruit d'hérédité. C'est Christophe Gaulard, mon aîné, qui a passé aux îles, et qui y est mort sans enfans.

FANCHETTE.

Un bien brave homme que mon oncle Christophe!

GEORGES.

Et il n'a volé personne, afin que vous le sachiez.

DORVAL, passant à la droite de Gaulard.

Nous n'avons pas douté un instant que la

source de votre fortune ne fût honorable. Votre franchise, et celle de vos aimables enfans, sont faites pour inspirer, dès le premier moment, le plus vif intérêt.

Mme VERCOUR.

Oui, le plus vif intérêt En vérité, je suis tentée de m'aplaudir de l'accident qui m'a fait entrer dans cette maison.

LAUNAY, à part.

Ah! que ne puis-je placer mon mot !

GAULARD.

Messieurs et Madame.... certainement .. Voilà des gens bien polis.

DORVAL.

Vous arrivez à Paris, vous avez besoin d'amis. de connaissances; je jouis d'un certain crédit, d'une certaine considération auprès des gens en place. des ministres; si je puis vous être utile, disposez de moi, je vous en prie.

GAULARD.

Monsieur, voilà des sentimens... Cet homme-là a un air capable qui me donne une fière idée de lui.

DORVAL.

Mon nom est Dorval; je demeure à la Chaussée-d'Antin; mais j'aurai l'honneur de

vous revoir, excusez. Madame est entièrement revenue de sa frayeur; mille pardons encore une fois, Madame, de la maladresse de mon cocher. J'ai des visites très-importantes à faire ce soir. Il est quelquefois gênant de tenir un état dans le monde, de ne pouvoir disposer de soi. Il faut que je vous quitte. Touchez-là, brave homme, vous m'avez inspiré beaucoup d'estime.

(Au moment où il va faire signe à Launay de le suivre, Launay l'interrompt.)

LAUNAY.

Je vous suis.

GAULARD, à Dorval en le reconduisant.

Ah! Monsieur, c'est nous-mêmes... Me voilà déjà en bonne protection. Il en faut à Paris.

(Pendant ce couplet, madame Vercour passe à côté de Georges, et Fanchette à côté de Launay.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excépté DORVAL.

LAUNAY, à part.

Pourquoi n'essaierais-je pas? A Paris, si l'on n'est que ce qu'on peut dans un quartier, on est ce qu'on veut dans un autre. (*Haut.*) Il m'est impossible de rester plus long-tems

que Monsieur; j'en suis désespéré. Permettez-vous, Madame, que je laisse mon parapluie chez vous? Le tems s'est remis au beau, et il n'y a rien de si sot qu'un homme avec un parapluie, quand il ne pleut pas. (*En cherchant ses mots.*) Je me nomme Launay... de... Saint-André... Je loge... au faubourg Saint-Germain... Je suis tres-répandu dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, et j'espère que j'aurai le bonheur de vous rencontrer dans le monde. Votre valet de tout mon cœur.

(Il sort.)

FANCHETTE.

Quelle jolie tournure! quelle différence entre ce jeune homme et tous nos gens de Bar et de Ligny!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAUNAY.

Mme VERCOUR.

Quelques grands que soient mes malheurs, je ne peux m'empêcher de prendre part à votre heureuse situation. Et moi, aussi j'étais née pour être heureuse. Une naissance illustre, des biens considérables, des parens estimés, et des événemens cruels ont tout dissipé; mais

mon éducation, une certaine force de caractère, et peut-être quelque philosophie, m'ont aidée à supporter tous mes maux. Ils finiront bientôt, j'espère. Un gouvernement juste et équitable doit inspirer toute confiance aux malheureux.

GEORGES, à part.

Quelque ci-devant duchesse, quelque ci-devant marquise, je le parierais.

Mme VERCOUR.

Recevez toutes mes excuses pour la peine que je vous ai donnée, tous mes remercîmens pour les soins que vous m'avez prodigués. Je n'ose prier une famille aussi intéressante de venir visiter une infortunée.

GEORGES.

Pourquoi donc, Madame? Oh! quand on porte un cœur sensible....

Mme VERCOUR.

Je demeure au Marais chez d'honnêtes gens, dans un réduit bien simple, bien modeste; peut-être un jour, mon cher frère, mon seul et unique protecteur, car je suis orpheline, me sera-t-il enfin rendu? Il est si cruel pour une jeune personne de se voir seule, abandonnée dans une grande ville! Mais mon devoir, le désir de rendre à mon frère son état,

son existence, m'en imposent la dure et honorable nécessité.

GEORGES.

Vous avez un frère, Madame?

Mme VERCOUR.

Saint-Albe de Vercour, mon aîné de deux ans, un jeune homme charmant, plein d'esprit, fait pour aller à tout. La calomnie s'est attachée à ses pas. Obligé de fuir, de se cacher.... Mais, pardon, je ne m'aperçois pas que je deviens importune; vous arrivez, vous devez être fatigués. Moi-même, j'ai quelques affaires; j'ai prié qu'on m'envoyât chercher une autre voiture; je vous quitte, nous nous reverrons, j'espère; dans tous les cas, je n'oublierai jamais l'intérêt que vous avez témoigné à la malheureuse Henriette de Vercour.

GEORGES, lui donnant la main.

Ah! Madame, permettez....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté GEORGES et Mme VERCOUR.

LAMBERT, à part.

De l'importance, de la fatuité, de faux

malheurs, excellentes ressources pour monter la tête de ces bonnes gens.

GAULARD.

Pardi ! voilà un accident qui est arrivé tout à point pour nous. Dis donc, ma fille, cet homme dont la voiture a renversé l'autre, et qui demeure à la Chaussée-d'Antin....

FANCHETTE.

Et ce jeune homme qui est entré dans cette chambre presque en même temps que lui, et qui a laissé son parapluie....

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES.

Ah ! l'aimable femme, mon père ! elle cherche à cacher ce qu'elle est ; mais ce n'est pas à moi qu'on en impose. C'est une connaissance que nous devons cultiver, parce qu'enfin on se doit aux malheureux d'abord, et puis c'est qu'il est toujours honorable d'avoir des amis parmi les gens comme il faut.

GAULARD.

Oui, parbleu ! mais voyons, Madame, notre appartement.

Mme DUPRÉ.

Quand il vous plaira, Messieurs et Mademoiselle.

JEAN.

J'ai déjà eu soin d'y faire porter tous les paquets : en attendant que Monsieur ait monté sa maison, s'il avait besoin de mon petit ministère, je suis le domestique commun de l'hôtel, indépendamment de ce que je suis l'homme de confiance de monsieur Lambert que voilà, et qui vous rendra bon témoignage de moi ; et puis ramoneur, décrotteur et commissionnaire ; je suis toujours là au coin de la rue, en face de la porte. C'est commode quand on veut me trouver.

GAULARD.

Eh bien ! c'est bon, mon petit ami. Ah ! ça, si nous voulons sortir ce soir, il faut un peu songer à notre toilette.

FANCHETTE.

Oh ! pour ce soir, nous resterons comme nous sommes ; mais pour demain matin, je vous en prie, un coiffeur, une marchande de modes, une couturière.

GEORGES.

Un tailleur, un perruquier, des bottes, un chapeau ; je ne veux pas outrer la mode, mais il faut être mis comme tout le monde.

FANCHETTE.

Comme tout le monde ! mon frère, fi donc ! Oh ! je saurai bien prendre un petit air distingué.

GAULARD.

Et pour ce soir un grand souper, des mets délicats, de bon vin ; on ne soupe plus à Paris ; mais moi je n'en ai pas encore perdu l'habitude : et demain, dès le grand matin, une voiture à notre porte ; et puis des livres ; c'est ma passion, à moi, que la lecture ; les romans nouveaux, les journaux, les petites affiches, les papiers où ceux qui veulent acheter peuvent faire connaissance avec ceux qui veulent vendre.

JEAN.

Soyez tranquille, Monsieur, vous aurez tout ce que vous demandez.

Mme DUPRÉ.

Oui, Monsieur, rapportez-vous-en à nous. Donnez-vous la peine de passer, c'est par là.

(Elle sort avec Gaulard et ses enfans.)

SCÈNE XII.

JEAN, LAMBERT.

LAMBERT.

JEAN, cet homme au ton suffisant, important, protecteur, qui s'est emparé du père, c'est le maître de l'équipage à trois lanternes. Cette belle dame au ton sentimental et langoureux, qui a tant parlé d'un frère et de malheurs qui peut-être n'ont jamais existé, c'est la dame qui était dans la voiture renversée; mais ce beau jeune homme, en habit gris, qui m'a bien l'air d'un vaurien, et qui s'est donné tant de petites grâces, quel est-il?

JEAN.

Ah! je ne sais pas.

LAMBERT.

Tu m'avais parlé d'un laquais qui s'était précipité de derrière la voiture?

JEAN.

Ah! ce n'est pas lui; il nous a parlé d'un logement qu'il occupe au faubourg Saint-Germain. Au reste, je n'ai pas remarqué.... il est entré tant de monde; mais vous voyez, ces nouveaux venus viennent de me donner pas mal de commissions.

LAMBERT.

C'est bon, va, mon garçon.

JEAN.

Ah! Dieu merci, ce ne sera pas long; je suis alerte, et je vous ai bientôt arpenté les quatre coins de Paris.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAMBERT.

Je le parierais, ces bonnes gens vont se trouver dupes d'intrigans, pour devenir peut-être intrigans à leur tour. Quel dommage! le père et le fils ont l'air si francs, si honnêtes... Et la jeune personne! la jeune personne est charmante.

SCÈNE XIV.

LAMBERT, Mme DUPRÉ.

Mme DUPRÉ.

Ils sont enchantés, ravis, émerveillés de leur appartement; voilà une bonne occasion qui m'arrive, monsieur Lambert, et ces gens-là feront de la dépense chez moi.

LAMBERT.

Mais que dites-vous des trois personnages que l'accident du fiacre renversé a fait entrer chez vous?

Mme DUPRÉ.

Et que voulez-vous que j'en dise?

LAMBERT.

Je ne les connais pas; mais avez vous remarqué leur enthousiasme à la nouvelle de la fortune de notre campagnard? Ces gens-là veulent tendre des piéges à vos nouveaux locataires.

Mme DUPRÉ.

Vous croyez? Eh! mais, écoutez donc; cela se pourrait bien.

LAMBERT.

C'est ce que nous ne devons pas souffrir, madame Dupré; c'est ce que tous les honnêtes gens doivent empêcher.

Mme DUPRÉ.

Allons, ne voilà-t-il pas votre maudit caractère? pourquoi vous mêler de ce qui ne vous regarde pas? vous avez de l'esprit, vous êtes aussi rangé qu'il est permis à un jeune homme de l'être; vous payez exactement votre loyer; vous composez de très-jolis airs; tout le monde s'accorde à dire que vous êtes un excellent musicien, un des premiers

maîtres de violon de Paris ; il ne tiendrait qu'à vous de faire un chemin rapide ; mais on dirait que vous ne le voulez pas. On vous invite à dîner, vous ne savez flatter ni le maître de la maison, ni son cuisinier ; qu'il arrive une dispute dans la rue, vous descendez les escaliers quatre à quatre, pour prendre le parti de celui que vous croyez opprimé ; ce n'est pas comme cela qu'on parvient, mon ami. Vous auriez ma foi bien à faire dans Paris, si vous vouliez empêcher tous les fripons de berner tous les sots qu'ils rencontrent.

LAMBERT.

Que voulez-vous, madame Dupré ? Je suis ainsi fait ; chacun prend son plaisir où il le trouve.

Mme DUPRÉ.

Encore, si vous aviez quelque intérêt à faire le don Quichotte ; par exemple, ici, si vous aviez quelques vues sur la demoiselle, je vous seconderais si vous le vouliez ; car je vous aime malgré vos défauts : mais je gage que vous n'y pensez seulement pas.

LAMBERT.

Le joli cadeau à lui proposer, qu'un pauvre petit musicien, qui gagne et dépense joyeusement de trois à quatre mille francs par an, qui a la perspective de mourir de faim quel-

que jour, et jusqu'ici assez libertin, quoique vous lui fassiez l'honneur de l'appeler garçon rangé !

Mme DUPRÉ.

A votre aise, monsieur Lambert; tenez, voilà vos protégés. Tâchez de leur donner de la prudence et de la circonspection : je vais à mes affaires. Je suis le contraire de vous, moi; j'aime mieux m'occuper des miennes que de celles des autres. A propos, qu'est-ce que vous faites de Jean, le petit commissionnaire qui vous sert de domestique? Vous me le gâtez; ne voilà-t-il pas qu'il se mêle aussi de faire le philosophe avec ses petits camarades? Vous lui montrez la lecture et la musique, c'est fort bien; mais il ne faut pas qu'il oublie son état et ses commissions.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LAMBERT, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Comment, diable! il n'y a pas d'opéra aujourd'hui? C'est fâcheux; si j'avais su cela, j'aurais invité ce monsieur à la voiture aux trois lanternes à souper avec nous.

FANCHETTE.

Nous aurions prié ce jeune homme si aimable, si prévenant, de nous conduire quelque part.

GEORGES.

Ou plutôt cette dame si intéressante par ses malheurs et sa beauté.

LAMBERT.

Soyez tranquilles, bonnes gens, vous les reverrez assez tôt, ces honnêtes personnages.

GAULARD.

Mais je l'espère bien.

GEORGES.

Eh! mais, que diable avez-vous donc, s'il vous plaît, Monsieur, contre eux et contre nous? Je ne sais, vous avez l'air de nous prendre pour des imbéciles: pendant que tout ce monde était ici, vous affectiez de ricaner à chaque parole; ce ne sont pas là vos affaires; nous ne vous connaissons pas.

GAULARD.

Mon fils a raison: nous ne vous connaissons pas, et cette affectation à nous mettre en garde contre des personnes qui ne nous font que des politesses pourrait donner à penser des choses...

LAMBERT.

Je n'ai d'autre intérêt, dans tout ceci, que celui de vous être utile. D'autres vous tiendront le même langage, sans qu'il soit aussi vrai. Il est fâcheux que les honnêtes gens et les fripons soient obligés de s'annoncer de la même manière : mais enfin cela est ainsi. Permettez-moi donc de vous donner quelques conseils, vous les suivrez si vous voulez : dans tous les cas, j'aurai fait ce que je crois devoir faire.

FANCHETTE.

Eh ! il parle en honnête homme.

LAMBERT.

Vous venez de recueillir un gros héritage ; vous viviez contens dans votre pays ; tout à coup il vous a paru un théâtre trop étroit pour vos richesses ; voilà que la manie de venir vous établir à Paris s'empare de vous, et sans connaître personne dans cette grande ville, vous arrivez avec votre argent, pour y jouer un grand rôle, avancer votre fils et marier votre fille. Eh ! mes amis, vous n'avez pas été élevés pour ce pays ; vous n'êtes pas faits pour habiter ce séjour si attrayant, si dangereux, si difficile à connaître. Croyez-moi, profitez de votre voyage ; voyez les spectacles, les promenades ; jouissez de tous les agrémens de cette, ville mais n'y restez pas. Retournez habiter votre pays. Il serait

ridicule aux habitans de Paris d'aller chercher l'ennui et l'inutilité en province ; il est ridicule aux habitans de la campagne de venir chercher leur ruine et la corruption de leurs mœurs à Paris. Maintenant jugez-moi ; ceux qui vous engagent à vous fixer ici, on peut les soupçonner de vouloir profiter de votre inexpérience ; de quel but caché peut-on soupçonner celui qui vous conseille de vous éloigner ?

FANCHETTE.

C'est assez bien raisonné.

GAULARD.

Monsieur, en effet, je ne puis vous croire d'autre motif que... Cependant, quand vous connaîtrez le mérite de mon fils, de ma fille, et peut-être, sans vanité, mon tact et mon discernement...

FANCHETTE.

Mais vous, Monsieur, qui paraissez vous intéresser à nous, qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

GAULARD.

C'est cela ; car encore est-il bon de savoir à qui l'on parle.

LAMBERT.

Je me nomme Lambert ; je suis le fils d'un homme qui a été assez riche. J'aurais pu l'être moi-même, mais j'ai toujours préféré

l'indépendance aux affaires. Tout n'est pas bénéfice dans la fortune, et les soins qu'elle entraîne corrompent bien les jouissances qu'elle procure. J'avais appris la musique pour mon agrément, je me suis vu forcé d'en faire mon état. Je loge dans cette maison garnie, au quatrième. C'est là qu'il faut monter à Paris, quand on veut avoir de la vue. Si vous aviez un ami, un parent auprès de vous qui pût vous aider de ses conseils, vous servir de guide, je me croirais indiscret en me mêlant de vos affaires; mais vous êtes seuls, sans lumières, sans appui, tout nouvellement débarqués dans cette grande ville, le simple intérêt de l'humanité doit suffire à un honnête homme pour qu'il s'attache à vous. Mon âge et celui de monsieur votre fils se rapprochent; nous ne sommes pas encore amis, mais j'aime à croire que nous le deviendrons.

GEORGES.

Monsieur, je ne sais pas résister quand on m'attaque du côté du cœur, j'accepte l'amitié que vous me proposez.

FANCHETTE.

Il a de l'esprit, ce jeune homme-là.

GAULARD.

Beaucoup, beaucoup.

FANCHETTE.

Moi qui brûle d'apprendre la musique, il pourra me donner des leçons.

GAULARD.

C'est ça ; certainement cet autre jeune homme à la jolie tournure est aimable, et probablement fort à son aise ; ce Monsieur à la voiture jouit sans doute d'un grand crédit ; cette dame si malheureuse finira par rentrer dans tous ses biens ; mais l'esprit n'a jamais tort, et celui-ci, quoique pauvre, sans éclat, sans malheurs à raconter, m'intéresse presque autant que les autres. J'aime la philosophie et les philosophes, moi.

LAMBERT.

Et tout-à-l'heure vous me regardiez comme un original ; peut-être comme un homme suspect, n'est-ce pas ?

GAULARD.

C'est la vérité, ma foi.

LAMBERT.

Et tout d'un coup me voilà votre ami.

GAULARD.

Oui, ma foi, notre ami.

LAMBERT.

Eh bien ! cette facilité de votre part me fait trembler pour vous.

GAULARD.

Oh! que... n'ayez pas peur, je suis fin.

GEORGES.

Et moi donc?

FANCHETTE.

Et moi?

LAMBERT, à part.

Fort bien; ces bonnes gens ont entre eux une physionomie, un caractère de famille qui me divertit.

GAULARD.

Or ça, notre nouvel ami, puisque vous croyez le séjour de Paris si dangereux pour nous, vous qui ne l'avez jamais quitté, vous devez bien le connaître : dites-nous un peu ce que c'est que Paris? Ne nous parlez pas des bâtimens, des promenades, ça se voit par soi-même : mais les mœurs, les habitudes. C'est ce qu'il est bon de connaître avant de se lancer.

FANCHETTE.

Oui, faites-nous le portrait de tous les gens de Paris.

GEORGES.

C'est ça; en deux mots, le tableau de Paris.

LAMBERT.

En deux mots! que de livres déjà faits sur

Paris ! et comment vous peindre ce rendez-vous général de toutes les industries, de tous les talens, de toutes les intrigues, de toutes les ambitions, de tous les vices, de toutes les vertus ; ce mélange de tous les caractères, de toutes les fortunes, des plus sublimes connaissances et de la plus complète ignorance ? C'est ici que les hommes à talens de toute la France viennent se perfectionner : c'est ici que les imbéciles de tous les pays viennent apporter leur ridicule admiration en spectacle aux Parisiens. Des hommes de bien font des associations de bienfesance ; des fripons inventent une nouvelle manière de banqueroute ; c'est le foyer perpétuel de toutes les passions. Tel serait tranquille, honnête, rangé dans son pays, qui devient libertin, joueur et turbulent à Paris. C'est un assemblage de défiance et de crédulité, de sottise et d'esprit, de délicatesse et de friponnerie ; ceux-ci occupés de leurs affaires, ceux-là de leurs plaisirs, ceux-ci de rien du tout ; ceux-là fesant leurs affaires des plaisirs des autres ; des mendians, des millionnaires, et tout cela n'est rien auprès de ce que vous verrez.

GAULARD.

Jarni ! comme vous en débitez !

GEORGES.

Quel plaisir de voir tout cela par soi-même !

FANCHETTE.

Comme nous allons nous divertir! quel dommage que la nuit approche! nous ne pourrons rien voir aujourd'hui.

LAMBERT.

Il n'y a pas de nuit à Paris, Mademoiselle; voilà l'heure où l'on se met à table chez les gens comme il faut. Les marchands allument leurs quinquets, et la police ses réverbères. Les petits-maîtres et les élégantes vont promener leurs grâces et leur ennui chez les glaciers et dans les fêtes champêtres. Les boutiques se ferment, les filous, les patrouilles et les falots parcourent la ville, et déjà les habitans des campagnes voisines apportent leurs tributs à la grande cité; et depuis long-tems les laborieux artisans font retentir le voisinage de leurs chansons, lorsque le joueur regagne son asile, en méditant le long des quais de sinistres projets.

JÉRÔME, criant dans la coulisse.

Le grand et nouveau Panorama moral, philosophique, complet et portatif.

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LAMBERT.

Parbleu! il ne pouvait pas venir plus à pro-

pos. (*Appelant par la fenêtre.*) Eh! l'homme! l'homme au Panorama!

JÉRÔME, en dehors.

M'y voilà, Monsieur, m'y voilà.

LAMBERT.

Vous voulez connaître Paris, c'est-à-dire les mœurs, les caractères des gens qui l'habitent; c'est une lanterne magique d'un nouveau genre qui parcourt les rues depuis quelques jours, et qui vous instruira mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

FANCHETTE.

Une lanterne magique! oh! nous savons ce que c'est.

GEORGES.

Nous en avons vu au pays.

LAMBERT.

Vous ne connaissez pas celle-ci; elle n'a pas tant de prétention que les autres. Vous n'y verrez ni la création du monde, ni l'histoire universelle en abrégé. L'auteur s'est borné à peindre les habitans de Paris, il n'a pas tout embrassé; mais il y a des tableaux assez vrais et assez curieux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUPRÉ.

Mme DUPRÉ.

COMMENT, M. Lambert, est-ce vous qui avez demandé la lanterne magique ?

LAMBERT.

Ces Messieurs et Mademoiselle veulent voir les curiosités de Paris ; il faut commencer par quelque chose. Tenez, voilà l'homme avec sa salle de spectacle sur son dos.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JÉROME, JEAN.

JEAN.

PAR ici, par ici, la lanterne magique ; oh ! quel plaisir !

JÉRÔME.

La révérence très-humble à toute l'honorable société.

LAMBERT.

Allons, brave homme, en action, vous devez faire de bonnes affaires avec votre Panorama moral ?

JÉRÔME.

La nouveauté fait quelque chose, mais cela ne durera pas, j'en ai peur. Dans toutes les maisons où l'on m'appelle, les papas et les mamans n'aiment pas à se voir peints au naturel devant leurs enfans.

LAMBERT.

Eon! vos portraits seraient donc plus frappans que ceux de la comédie, où personne ne se reconnaît?

JÉRÔME.

J'ai bien peur d'être obligé d'en revenir à monsieur le Soleil et à madame la Lune: mais indiquez-moi le local, je vous prie, afin que je puisse tout préparer.

Mme DUPRÉ.

Mais ici il sera fort bien; mais il faut qu'il se rafraîchisse auparavant.

JEAN.

C'est ça: par ici, brave homme; venez avec moi.

(Il sort avec Jérôme et madame Dupré.)

SCÈNE XVIII.

GAULARD, GEORGES, LAMBERT, FANCHETTE.

GAULARD.

Parbleu ! vous êtes un drôle de corps, avec votre palo.... paro.... comment dit-il donc ?

GEORGES.

Panorama moral, mon père, c'est-à-dire coup d'œil général ; c'est un mot qui vient du grec.

GAULARD.

Tiens ! ils mettent du grec dans leur lanterne magique.

LAMBERT.

Ils en mettent partout. Au fait, que feriez-vous de votre soirée ?

FANCHETTE.

Monsieur a raison, il faut bien l'employer à quelque chose.

GAULARD.

Allons, puisque nous ne pouvons pas voir l'Opéra ce soir, voyons la lanterne magique.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle préparée pour la lanterne magique.

—

SCÈNE I.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAMBERT, Mme DUPRÉ, JEAN et JÉROME.

JÉRÔME, il est debout, près de la toile de la lanterne magique, une baguette à la main; les autres sont rangés en demi-cercle autour de la lanterne magique.

Le diable boiteux enlevait le toit des maisons! sans avoir sa puissance, nous nous servons d'un procédé à peu près semblable. (*On voit sur la toile une grande maison à cinq étages.*) Voyez-vous cette grande et haute maison située dans le quartier le plus fréquenté de Paris, et qui renferme à elle seule plus d'habitans que certains villages de France? à l'entresol, maison de prêt; au premier, maison de jeu; au second, d'un côté, un procureur; de l'autre, un avocat; au troisième, une diseuse de bonne aventure et un journa-

liste ; au quatrième, un peintre en portraits, et le père noble d'un théâtre des boulevards ; au cinquième, des savoyards et des domestiques. Le mur de devant va disparaître, et vous laissera voir successivement ce qui se passe dans chaque appartement, dans chaque chambre, à chaque étage.

GAULARD.

Ah ! mon Dieu ! c'est l'arche de Noé que cette maison-là.

(La toile représente la maison de prêt.)

JÉRÔME.

Voilà la maison prêt ! Voyez ce magasin bizarre, des diamans, des chemises, des converts d'argent, une mauvaise armoire, un vieil habit galonné, des montres, des tableaux enfumés, le jupon de la grisette près des dentelles de la femme en équipage ; voyez avec quelle arrogance ces commis-priseurs écoutent ; ils accueillent, ils éconduisent cette file de soixante à quatre-vingt personnes qui attendent chacun leur tour pour emprunter douze francs, six francs, un écu : voyez avec quelle politesse la maîtresse de la maison a fait asseoir cette femme élégante qui dépose pour vingt mille francs de diamans ; voyez ce porteur d'eau qui apporte sa montre d'argent pour aller boire ; ce freluquet qui apporte le portrait de sa maîtresse pour savoir ce qu'en

vant l'entourage; voyez, entre cet entresol et le premier où l'on joue, quelle perpétuelle correspondance! c'est ainsi que se rapprochent tous ceux qui ont besoin les uns des autres, que les huissiers se logent près des procureurs, les apothicaires des médecins, les marchands de vin près des teinturiers; pourquoi faut-il que toutes les rues soient favorables aux maisons de prêt?

GAULARD.

C'est vrai ça, au moins; j'ai compté dix lombards de la diligence ici.

JÉRÔME.

L'un vient de perdre son dernier écu, et il va mettre sa boîte d'or en gage pour suivre sa martingale; l'autre vient de gagner un paroli, et il va retirer sa bague montée en rubis; voyez quelle importance dans sa tournure, quel mépris pour ceux qui n'ont pas eu l'esprit de deviner la bonne couleur! il semble qu'il ait du mérite à avoir gagné à un jeu de hasard. Transportez-vous dans les salons de la maison de jeu. (*Ici la toile représente la maison de jeu*) Ici la roulette, là le trente-un, là le pair et l'impair, aimables inventions du diable: celui qui s'est sauvé à une table, va se perdre à l'autre; personne n'échappe. Il n'y a pas d'enseigne à cette maison, mais, hélas! elle n'est que trop connue. Un coup

d'œil à ces honnêtes gens qui gagnent trente-six francs par jour pour siéger deux heures dans un tripot, répéter cinquante fois, d'une voix claire : Faites votre jeu, le jeu est fait. Suivez les joueurs, voyez avec quelle adresse ce curieux sait s'approprier cet écu oublié par ce joueur trop distrait, et qui, en trois coups s'est quintuplé ; vive la présence d'esprit de l'un, et le défaut de mémoire de l'autre. Voyez avec quelle nonchalance et quel orgueil ce millionnaire perd ses billets de caisse et ses rouleaux ; voyez avec quelle fureur ce commis aux barrières voit partir son dernier écu.

GAULARD.

Eh ! mais, attendez donc, c'est un paysan qui est là près du banquier, tirant à chaque coup une pièce de cent sous de sa bourse de cuir.

JÉRÔME.

Il était venu payer ses fermages à son propriétaire, et tandis qu'il perd son argent à Paris, sa fille lit des romans, sa femme remarque que le garçon de charrue est un joli garçon ; c'est comme la procureuse avec le maître clerc, et voilà comme l'air de la grande ville gagne la campagne, et comme la corruption du centre s'étend jusqu'aux extrémités ; les amateurs trouveront des roulettes à cinq sous dans les faubourgs.

FANCHETTE.

Georges, mon frère, ne va pas dans ces maisons-là, je t'en prie.

GEORGES.

Fi donc! ma sœur.

JÉRÔME.

Nous montons au second, et nous voilà dans l'étude du procureur. (*La toile représente d'un côté l'appartement de l'avocat, de l'autre celui du procureur.*) Jadis c'était la brillante jeunesse de Paris qui composait la cléricature; aujourd'hui ce sont de vieux recors. Un seul jeune homme est mis là par ses parens, et tandis que ses vieux compagnons s'évertuent à grossoyer, il achève une pièce en mauvais vaudevilles, pour un petit théâtre, et par mégarde il vient d'écrire son dernier calembourg sur une feuille de papier timbré.

GAULARD.

Et que dira le procureur quand il verra cette nouvelle manière d'exploit?

JÉRÔME.

Que fait le procureur, tandis qu'on barbouille à son profit dans son étude? Le voilà qui joue à la bouillotte chez son voisin l'avocat. Celui-ci vient de faire fermer sa porte au client pour lequel il doit plaider le lendemain, et il passera à jouer une bonne partie de la

nuit. C'est égal, il n'en parlera pas moins trois heures le lendemain à l'audience, sans s'arrêter; et les clercs, et les vendeuses de journaux du palais ne l'en traiteront pas moins de nouveau Démosthène. Voyez le médecin et le notaire qui oublient leurs affaires et leurs malades pour aller jouer chez l'avocat. Chez l'un on dit aux cliens que Monsieur est à un inventaire...

GAULARD.

Et les malades sont peut-être trop heureux qu'on ne trouve pas l'autre chez lui.

(La toile change et représente d'un côté l'appartement de la tireuse de cartes, et de l'autre celui du comédien.)

JÉRÔME.

Quelle foule de femmes chez cette sorcière au troisième, et la rusée, qui a un coffre-fort, s'est bien gardée de renoncer à son galetas, à ses chaises de paille, à sa chaise vermoulue. C'est le fard de sa boutique; avec de beaux meubles elle perdrait son crédit. Voyez ces deux femmes dans la douleur; quelle affectation dans celle-ci! quelle vérité dans celle-là! l'une est inquiète de la santé de son mari, l'autre est inquiète de son petit carlin qui a une indigestion de pralines. Voyez cette femme avec des besicles, la démarche libre, le regard assuré, négligée et presque mal propre dans sa parure; c'est une femme homme de

lettres, elle fait des livres, elle est hardie, tranchante, romanesque, athée, et tremble devant une tireuse de cartes.

FANCHETTE.

Et que fait donc cet homme qui parle tout seul, et qui roule des yeux comme un possédé dans la chambre voisine?

JÉRÔME.

C'est le comédien des boulevarts qui cherche une inflexion de voix bien paternelle pour une tragédie en pantomime dialoguée, dont depuis six mois on doit donner incessamment la première représentation. Vous pourrez voir, par vos yeux, tous les divers gouvernemens dramatiques de la grande ville. Ici on danse, on chante, on parle; là on ne parle pas, on ne chante pas, on danse et on gesticule; ici on chante en déclamant, là on déclame en chantant, là on chante en hurlant; tous se nuisent, tous se détestent, tous s'embrassent. Parlez-moi de cette troupe de marionnettes réelles ou supposées: point de caprices aux dames, point de maîtresses aux amoureux, point de café pour les pères nobles, point de coteries de famille; vous n'êtes pas obligé d'engager le père, la mère, l'oncle et la petite sœur, pour avoir le mari et la femme.

(La toile change, et représente la chambre du journaliste et celle du peintre en portraits.)

FANCHETTE.

En voilà un qui écrit bien rapidement là-haut dans son cabinet!

JÉRÔME.

C'est un journaliste qui fait l'extrait d'une pièce nouvelle C'est lui qui a inventé et qui répète tous les matins cette phrase si agréable à l'amour-propre. « Dire que cette pièce a été jouée par les premiers acteurs de ce théâtre, c'est dire qu'elle a été jouée avec cet ensemble qui commande l'admiration. » Quelle tâche il a entreprise en voulant faire l'éloge de tous les gens de lettres de Paris! On en compte six mille six cent soixante-trois.

GAULARD.

Ah! mon Dieu! mais c'est une armée.

JÉRÔME.

Celui-ci a fait dix romans, celui-là une charade, celui-là un opéra, celui-là un almanach; poëtes épiques, poëtes lyriques, poëtes comiques, vaudevillistes, madrigalistes, épigrammatistes; poëtes de devises, poëtes de fêtes et de bouquets, poëtes de Pont-Neuf et des faubourgs; ceux-ci mettent de la poésie dans leur prose, ceux-là mettent de la prose dans leurs vers, et chacun a son lycée, son musée, où il est un grand homme.

GAULARD.

Eh bien! tant mieux, si cela les amuse.

JÉRÔME.

Voyez ces peintres qui jouent à la mouche, pour savoir qui paiera la collation; qui trichent, qui rient, qui se racontent les prétentions de leurs modèles, la vertu de cette jeune femme qui fait faire une copie du portrait qu'elle destine à son mari; la jeunesse de cette vieille qui se fait peindre sans fichu, mais en voile. Mais en voilà assez sur cette maison. Regardez seulement en passant ces domestiques et ces servantes rassemblées autour de la cheminée d'une cuisine, pour s'égayer aux dépens de leurs maîtres, et se révéler les secrets des familles.

(La maison disparaît et fait place au jardin du Palais-Royal.)

GAULARD.

Ah! c'est surtout ce que je suis curieux de voir.

GEORGES.

On nous en a tant parlé.

JÉRÔME.

Voyez ces boutiques, ces cafés, ces salles de vente, ces larges enseignes en lettres d'or, barrant les arcades; ces affiches bleues, rouges, jaunes, tapissant les murs; ces cadres de

miniatures sur la porte des allées, la grand'-mère à robe à plis près de sa fille en polonaise, près de sa petite-fille en tunique qui porte son petit garçon en mameluck. La perruque à trois marteaux de quatre-vingt-six, près de la grosse catogan de quatre-vingt-neuf, de la Titus de l'an sept, des favoris et du pet-en-l'air de l'an dix. Ces Italiens aux regards vifs, cet Allemand à la cocarde noire, cet Anglais à l'œil observateur, ce gros financier, ce pâle rentier, ce Turc à la grande culotte, ces politiques qui se chauffent au soleil, ce petit bossu si plein d'esprit, ce joli homme si imbécile : a-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers, et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris?

FANCHETTE.

Quelle foule, bon Dieu! c'est comme chez nous à la sortie des vêpres.

JÉRÔME.

Voyez ces bonnes d'enfans laissant jouer imprudemment les petites filles, pour causer avec les laquais ou les soldats leurs amans; voyez cet homme dont l'habit est un peu mûr, c'est un dîneur en ville. Jadis leur costume était connu : habit noir, bas de soie blancs, habiles à éviter les ruisseaux; ils découpent, ils dévorent, et paient leur écot en complimens et en couplets d'emprunt. On dit

même que depuis quelque tems, quelques-uns ont trouvé le moyen de dîner une bonne partie de la journée, en partant à une heure du faubourg Saint-Marceau, descendant à deux heures au Marais, gagnant à trois heures la rue Saint-Denis, à quatre heures la rue Saint-Honoré, et finissant à six heures à la Chaussée d'Antin.

GAULARD.

Jarni! voilà des gens d'un furieux appétit.

JÉRÔME.

Remarquez ce marchand qui vous mesure du drap avec un mètre que le tourneur a fait trop court par distraction. Pourquoi faut-il que dans tous les états les honnêtes gens fassent exception? Et cependant il paie ses lettres-de-change à l'échéance. C'est ainsi qu'on se fait une vertu d'état, que la cuisinière ne vole pas dans un secrétaire, mais fait danser l'anse du panier; que celui-ci paie ses dettes et triche au jeu; que celui-là se met à couvert à l'aide d'un prête-nom, et que depuis le plus austère honnête homme, les consciences vont toujours en s'élargissant, jusqu'à celle du voleur de grand chemin, qui a aussi ses scrupules. Voici l'heure de la bourse; si vous étiez dans les rues voisines, vous verriez cette file de carrosses, de fiacres, de cabriolets, de gens à pied. Depuis six heures du matin, ces agens-de-change et

ces courtiers ont fait les quatre coins de Paris, le calepin barbouillé de notes sur Hambourg, sur Londres, sur Cadix, les poches pleines d'échantillons de sucre, de café, de riz, de cacao.

GAULARD.

Ce sont des boutiques ambulantes que ces gens-là.

JÉRÔME.

Les voyez-vous aller et venir, s'interroger d'un air inquiet? Plus loin, sont les profanes, les petits agioteurs qui exercent sans patentes. Ceux-là vont à pied, et sont plus actifs que les chevaux de leurs confrères. Ils vendent, achètent, et revendent des maisons, des terres, des contrats, donnent de l'argent pour du papier; plus souvent du papier pour de l'argent : six heures sonnent, les voilà chez les restaurateurs; il y a, dans les quartiers les plus riches, des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion. * Comment concevoir qu'on puisse mourir de faim, quand on choisit sur une carte de restaurateur, composée de soixante et dix-huit articles?

FANCHETTE.

Ce jardin est vraiment curieux, vous m'y mènerez, n'est-ce pas, mon père?

(*) Cette phrase est plus qu'imitée de La Bruyère.

LAMBERT.

Les honnêtes femmes, Mademoiselle, osent à peine le traverser rapidement en plein jour, et jamais seules encore.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc? J'y aperçois des femmes très-bien mises, qui se promènent.

LAMBERT.

Que de choses oubliées! que d'autres seulement indiquées! que d'autres sur lesquelles il faut se taire!

JÉRÔME.

Ici, grand changement de décoration, nous voilà sur le quai Saint-Bernard. (*La toile représente le quai Saint-Bernard.*) Voyez quelle activité parmi ce peuple et sur la rivière; voyez ces forêts entières flottant sur l'eau, ces bateaux de vin, de blé, ces productions de tous les départemens qui viennent s'engloutir dans la capitale; voyez, sur les deux rives, ces charlatans, les uns à pied, qui vendent la pierre à détacher; les autres, en cabriolet qui vendent le vulnéraire; voyez ces cafés pour le peuple, ces guinguettes où l'on danse. Voyez la grosse marchande de fruits près de la maigre et sèche couturière, le frêle perruquier près du robuste portefaix;

entendez-les raisonner sur la politique (*). Voyez le coche d'Auxerre qui approche avec les nourrices et les marchands de vin; voyez sur le tillac ce jeune provincial à la mine éventée, qui mesure de l'œil les tours de Notre-Dame, et voyez les fripons qui l'attendent sur le rivage. Nous voici au chapitre des piéges tendus par les intrigans aux nouveaux débarqués.

JEAN.

Madame, voilà ce Monsieur dont la voiture a renversé l'autre tantôt.

GAULARD.

Monsieur Dorval?

LAMBERT, à part.

Voilà un homme qui arrive précisément à son chapitre.

GAULARD.

Eh! vite, vite, bonhomme, serrez votre lanterne magique, votre Panorama.

FANCHETTE.

Eh! pourquoi donc cela, mon père? c'est si divertissant.

(*) Ceci n'est plus vrai aujourd'hui, Dieu merci.
(Note de l'Éditeur.)

GAULARD.

Fi donc! nous occuper d'une lanterne magique devant un homme qui a une voiture à trois lanternes, qui parle aux ministres, qui peut donner de l'avancement à votre frère, et un mari à vous, peut-être, ma fille?

GEORGES.

Mon père a raison, il y a de quoi se faire moquer.

FANCHETTE.

Ah! le voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL.

Que je ne vous dérange pas, je vous en prie.

GAULARD.

Nous déranger, vous, Monsieur? jamais; c'est que nous nous amusions...,

GEORGES.

Oui, ne sachant que faire de notre soirée, nous avons eu l'enfantillage...

DORVAL.

Eh bien! quoi! il n'en faut pas rougir, vous voyiez la lanterne magique.

GAULARD.

C'est madame Dupré que voilà, et monsieur Lambert le musicien, qui ont été bien aises... (*En donnant de l'argent à Jérôme.*) Tenez, bonhomme, voilà pour votre peine, nous verrons le reste une autre fois...

JÉRÔME.

Bien obligé, mon bon Monsieur; d'abord il y a tous les jours de nouveaux tableaux, parce que j'en prends partout où j'en trouve, et je crois faire honneur aux personnes en les choisissant pour modèles.

GAULARD.

Eh bien! quoi! n'allez-vous pas me faire jouer un rôle dans votre lanterne magique?

JÉRÔME.

Oh! Monsieur, il ne faut pas que cela vous fâche; comme je parle de tout le monde, il faut bien que vous en soyez comme les autres. La révérence très-humble, Messieurs et Mesdames. (*Il sort en riant.*) Voilà le grand Panorama moral, philosophique, complet et portatif.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, hors JÉROME.

GAULARD.

Oui; va, va, avec ton panorama.

LAMBERT.

Il y a bien des vérités pourtant.

GAULARD.

Mais il y a bien des mensonges aussi; et puis, c'est si enfant! Ah! peut-on regretter un pareil spectacle, quand on a le bonheur de se trouver avec un homme qui... Enfin, Monsieur, votre visite nous fait trop d'honneur certainement..... Bref, Monsieur, mon fils, ma fille et moi, sommes si reconnaissans!.. (*A Georges.*) Parle donc, toi, Georges

GEORGES.

Oui, Monsieur, nous vous assurons que jamais... Salue donc, ma sœur.

FANCHETTE.

Monsieur me permettra-t-il de lui présenter mes respects?

DORVAL.

Ne vous épuisez pas en politesses, mes amis..., pardonnez-moi ce titre, qu'il m'est

doux de vous donner. Après avoir terminé mes affaires, je n'ai pas voulu passer la soirée sans vous revoir. Malheureusement, je n'ai qu'un moment à vous donner.

LAMBERT, à part.

Et je gagerais que la dame intéressante et le beau jeune homme à l'habit gris ne tarderont pas à paraître.

DORVAL.

Ne pourrions-nous être seuls?

GAULARD.

Oui, certainement. Pardon, monsieur Lambert, madame Dupré; mais il s'agit peut-être d'affaires très-importantes, très-délicates.

Mme DUPRÉ.

Nous vous laissons, Monsieur

LAMBERT, à Gaulard.

N'oubliez pas que le panorama en est resté au chapitre des piéges tendus par les intrigans aux nouveaux débarqués.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORVAL, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Mes enfans ne sont pas de trop; voulez-vous qu'ils se retirent?

DORVAL.

Je suis enchanté qu'ils restent; en deux mots, comme je vous l'ai dit, vous m'avez inspiré beaucoup d'estime. Je sors de chez un ambassadeur étranger à qui j'ai parlé de vous.

GEORGES.

Vous avez parlé de nous à un ambassadeur étranger?

FANCHETTE.

Quel honneur! nous voilà lancés!

GAULARD.

Quand je vous ai dit que c'était un homme comme il faut.

DORVAL.

J'ai vanté les charmes de votre aimable fille.

FANCHETTE.

Oh! les charmes! Monsieur, c'est trop honnête de votre part.

DORVAL.

Les qualités, les grâces, l'esprit de monsieur votre fils.

GEORGES.

Ah! Monsieur, il ne fallait pas... En vérité, je suis confus.....

DORVAL.

Faire l'éloge des enfans, c'était faire celui du père. Or il est question dans ce moment d'une entreprise grande, utile et sûre. Vous avez des fonds à placer, j'ai pensé à vous. Nous sommes dans le siècle des découvertes; celle-ci peut devenir aussi précieuse à l'humanité, qu'honorable et avantageuse à ses auteurs et à ses protecteurs.

GAULARD.

Et qu'est-ce donc, s'il vous plait?

DORVAL.

Demain dans la matinée je vous reverrai. Il me sera permis d'entrer dans de plus amples détails; pour ce soir je n'ai voulu que vous prévenir. Il pourrait se présenter d'autres occasions qui, à coup sûr, ne peuvent pas valoir... Je suis moi-même un des intéressés. C'est une affaire qui peut procurer un état à

ce jeune homme, un mari à cette aimable enfant.

FANCHETTE.

Un mari!

DORVAL.

Et un mari considéré; non pas de ces jeunes gens étourdis, légers, volages, plus habiles à manger une dot qu'à augmenter la fortune de leur épouse.

FANCHETTE.

Il me semble cependant qu'un peu de jeunesse ne nuirait pas.

GAULARD.

Qu'est-ce que vous dites donc là, Mademoiselle? Ne faut-il pas s'en rapporter à vos petits caprices?

DORVAL.

Ne la contrariez pas, ami Gaulard, je vous en prie. Les jeunes gens sont bien intéressans, sans doute; mais les orages des passions.... Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un vieillard; mais enfin un homme raisonnable, de mon âge, si vous voulez... A quarante ans on n'est pas vieux.

GAULARD.

Comment donc! j'en aurai cinquante-cinq à la veille de Noël, et je ne me crois pas vieux, et je suis vert encore.

DORVAL.

Et vous ne seriez pas embarrassé de plaire à quelque belle, si vous vouliez.

GEORGES.

Ah! par exemple, je voudrais bien voir mon père amoureux.

GAULARD.

Allons donc, il y a long-tems que je n'y pense plus. C'est à vous, jeunes gens, à nous remplacer.

DORVAL.

Enfin, mes amis, nous parlerons de tout cela demain; je me sauve; on m'attend à un thé chez une dame de la plus haute distinction.

GAULARD.

Ah! je vous en prie, parlez encore de nous, mon cher ami... Je vous demande pardon de la liberté.

DORVAL.

Eh! pourquoi donc? Croyez que vous avez en moi, non pas un protecteur, mais un véritable ami. Restez donc, je vous en prie, n'allez pas plus loin.

GAULARD.

C'est parce que vous l'ordonnez....

DORVAL.

Oui, sans doute, je vous en prie; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Vous sentez l'importance... Je vous salue de tout mon cœur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté DORVAL.

GAULARD.

L'AIMABLE homme, l'aimable homme, mes enfans! la belle connaissance que nous avons faite dès notre arrivée! Sais-tu qu'il regardait ta sœur avec des yeux?... Il en tient pour toi, ma Fanchette. C'est l'homme qu'il te faut, mon enfant.

FANCHETTE.

A moi, mon père!

GEORGES.

En vérité, mon père, vous êtes d'une pétulance, d'une jeunesse pour votre âge; il faut réfléchir, examiner...

GAULARD.

N'allez-vous pas vouloir morigéner votre père, mon fils! Je dis qu'un homme qui veut nous intéresser dans une découverte précieuse à l'humanité, qui a parlé de nous chez un

ambassadeur étranger, et qui regarde votre sœur avec des yeux de bienveillance...

FANCHETTE.

Ah! mon père, voilà ce jeune homme qui est entré tantôt ici au moment de l'accident.

GAULARD.

Est-il possible? Eh oui, vraiment, c'est lui-même.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LAUNAY.

LAUNAY.

J'ENTRE sans me faire annoncer; mille pardons, je venais chercher mon parapluie. Trop heureux que ce léger motif me permette de présenter mes hommages à l'aimable Fanchette; vous voyez, je n'ai pas oublié votre nom: bonsoir au cher papa; touchez-là, jeune ami. Ne vous étonnez pas de l'amitié que je vous témoigne. Vous êtes de Ligny, je suis presque de votre pays.

GAULARD.

De Bar-sur-Ornain, peut-être?

LAUNAY.

Précisément.

GAULARD.

Vous vous nommez ?

LAUNAY.

Launay de Saint-André.

GAULARD.

Il y a des Launay à Bar, de bons bourgeois.

LAUNAY.

D'honnêtes gens au moins. Depuis tantôt je n'ai pensé qu'à vous. N'avez-vous pas manifesté le désir d'acheter une maison, un hôtel? Comme je vous le disais, je loge au faubourg Saint-Germain. C'est le pays des hôtels. Celui que j'habite serait peut-être votre affaire.

GAULARD.

Il est à vendre ?

LAUNAY.

Non pas. Il est occupé par un restaurateur qui tient une espèce de maison garnie. Je suis dans mes meubles cependant, et il ne faudrait pas témoigner l'envie d'acheter.... Faites une chose, acceptez demain à dîner chez moi sans façon, et sous prétexte de louer un appartement, vous examinerez...

GAULARD.

C'est que demain nous voudrions courir, voir...

LAUNAY.

Rien n'empêche : je viendrai vous prendre, et je me ferai un plaisir, un devoir de vous conduire. Il y a précisément pour demain une fête champêtre magnifique annoncée depuis long-tems. Je veux que la belle Fanchette soit l'objet de l'admiration générale.

FANCHETTE.

Ah ! Monsieur, auprès de toutes ces belles dames de Paris...

LAUNAY.

Vous êtes faite pour les éclipser.

GEORGES.

Ah ! mon père, voici cette dame dont la voiture a été renversée.

GAULARD.

Comment ! elle aussi ! Nous sommes des personnages bien importans : tout le monde nous rend visite.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme VERCOUR.

Mme VERCOUR.

Vous m'avez témoigné tant d'intérêt lors de mon accident, que je n'ai pu résister au désir de vous en témoigner ma reconnaissance.

GEORGES.

Ah! Madame, nous n'avons fait que céder au mouvement de notre cœur. Convenez, mon père, que cette femme-là est charmante.

Mme VERCOUR.

C'est peut-être abuser un peu trop du tendre intérêt que j'ai cru vous avoir inspiré; mais si l'asile d'une infortunée ne vous effraie pas, j'oserais vous prier de venir prendre demain un dîner frugal chez celle que vous avez si généreusement secourue.

GAULARD.

Madame, en vérité...

LAUNAY, à part.

La dame malheureuse a-t-elle aussi ses projets? (*Haut.*) Au désespoir, Madame, mais la priorité m'est trop chère pour que je puisse me décider à en faire le sacrifice. C'est chez moi que l'honnête famille doit dîner demain.

FANCHETTE.

Oui. Monsieur nous avait invités... N'est-il pas vrai, mon père?

Mme VERCOUR.

Je reconnais bien la fatale étoile qui me poursuit partout. (*A part.*) Cet homme-là m'est suspect. (*Haut.*) Cela m'afflige à un

point... Je me fesais une fête de vous recevoir. Ah! au milieu des peines dont il est accablé, mon cœur a tant besoin de consolations!

GEORGES.

Ah! Madame, croyez... Voyez, vous avez affecté la sensibilité de Madame.

Mme VERCOUR.

Oui, un refus m'est bien sensible, surtout de la part des gens que j'estime. Eh bien! s'il m'était permis de vous recevoir demain de bonne heure à déjeuner.

GAULARD.

Ah! c'est que demain, comme je disais...

GEORGES.

Eh! mon père, nous aurons tout le tems de voir ce qu'il faut voir; songez que les instances de Madame méritent bien.... Comment, une femme de qualité, une femme malheureuse, qui nous fait l'honneur de nous inviter, vous la refuseriez? Vous n'y pensez pas! Oui, Madame, nous aurons l'honneur de nous rendre à votre aimable invitation.

Mme VERCOUR.

Ah! vous me soulagez d'un grand fardeau; me voilà plus contente. Bientôt, j'espère, mon aimable frère et moi pourrons vous mieux recevoir. (*Lui donnant son adresse.*) Voici

mon adresse. Je loge au Marais chez M. Malfilard. M. Malfilard est un ancien marchand de draps, un bourgeois fort borné, aussi tranquille que son quartier; sa femme est curieuse et babillarde; leur petite fille, qui a douze ans, est fort maligne pour son âge; ce sont de fort honnêtes gens. (*Bas à Georges en montrant Launay.*) Quel est donc ce Monsieur? Il regarde bien tendrement mademoiselle votre sœur.

GEORGES.

En effet.

LAUNAY, à Fanchette.

Connaissez-vous cette femme? elle paraît fort intéressante; mais les coquettes de Paris sont si adroites.

FANCHETTE.

Vous croiriez...

Mme VERCOUR, à Georges.

Votre sœur est charmante; c'est tout votre portrait, et en pensant à mon aimable frère... Les malheureux aiment à se repaître de chimères!

GEORGES.

Ah! Madame, quels que soient ses projets...

GAULARD.

Qu'on est heureux dès son arrivée de trouver tant de gens qui s'intéressent à vous !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LAMBERT.

GAULARD.

Eh ! venez donc, venez donc, mon cher Lambert ; l'amitié que vous nous avez témoignée me fait croire que vous nous verrez avec plaisir entourés d'amis, de bons amis. Vous savez bien d'abord ce Monsieur avec qui vous nous avez laissés, et qui nous a dit des choses... et puis voilà Monsieur et Madame.

LAMBERT.

Qu'avais-je dit ?

GAULARD.

Vous les connaissez ; c'est Madame à qui il est arrivé tantôt cet accident ; c'est Monsieur qui est entré pour voler à son secours, et qui se trouve quasiment de notre pays. Eh bien ! nous allons demain déjeuner chez Madame, dîner chez Monsieur...

LAMBERT.

Vous connaissiez donc déjà ces personnes ?

GAULARD.

Eh! mon Dieu, non! C'est charmant. Ce n'est qu'à Paris qu'on fait si vite connaissance.

LAUNAY.

Ah! c'est qu'il y a des sentimens qui vous commandent. D'ailleurs, je suis assez connu; fils de bon bourgeois de province, je mène à Paris une vie indépendante, agréable et studieuse à la fois. On peut s'informer du jeune Launay de Saint-André; je ne crains, grâce au ciel, ni la médisance ni la calomnie.

LAMBERT.

On se connaît si peu dans Paris. Si vous vouliez nous donner quelques autres éclaircissemens...

LAUNAY.

Pardon, mais je suis horriblement pressé. (*A Georges.*) Je me fais une fête, mon jeune ami, de former une liaison particulière avec vous; à demain donc, mes bons, mes chers amis. Ne restez pas trop long-tems chez Madame, je viens vous prendre ici; je sors.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAUNAY.

LAMBERT.

Vous voyez bien que cet homme-là cherche à s'envelopper d'un mystère...

Mme VERCOUR.

Et d'une manière assez maladroite même.

LAMBERT.

Vous ne lui ressemblez pas, Madame, et si nous osions nous permettre...

Mme VERCOUR.

Vous avez bien raison, mais il est des secrets qu'on ne peut révéler, quelque honorable que puisse en être le motif. (*A part.*) Je crains même de m'être trahie. (*Haut.*) A demain, de bonne heure, songez que je vous attends, et qu'un quart-d'heure de retard serait un siècle pour votre amie.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté GEORGES ET Mme VERCOUR.

LAMBERT.

Vous voyez bien que ces gens-là ne peuvent qu'avoir de mauvaises intentions.

FANCHETTE.

Pourquoi donc être défiant comme cela ? Cette femme m'a vraiment attendrie en me parlant de ses malheurs, et ce M. Launay de Saint-André me paraît fort aimable.

GAULARD.

Ecoutez : sans adopter tout-à-fait vos idées, vous entendez bien que je ne me laisse pas plus prendre que d'autres par de belles paroles ; et, Dieu merci, je suis toujours là pour veiller sur mes enfans. Par exemple, il y a cet autre monsieur Dorval qui les a précédés ; oh ! lui !... cela est bien différent, c'est du solide, je m'y connais, c'est un homme du grand monde.

LAMBERT.

Qui vaut peut-être encore moins que les deux autres.

FANCHETTE.

Vous ne croyez à la sincérité de personne.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES.

PERMETTEZ-MOI de vous dire, Monsieur Lambert, que vous vous êtes conduit d'une manière très-inconséquente, très-cruelle envers cette pauvre madame Vercour; car enfin elle m'a tout dit pendant que je la reconduisais. Si vous saviez quel cœur vous avez blessé, quelle femme vous avez outragée par vos soupçons!

LAMBERT.

Et que vous a-t-elle donc dit, de grâce?

GEORGES.

Permettez-moi de vous le cacher; vous n'avez pas une assez bonne opinion d'elle; c'est son secret, d'ailleurs, et elle m'a prié en pleurant de ne pas vous le révéler.

GAULARD

Eh bien! quelle est-elle donc cette femme? dis, mon fils.

FANCHETTE.

Dis-nous, mon frère?

LAMBERT, s'éloignant.

Oh ! parlez, parlez ; que je ne vous gêne pas. (*A part.*) Pauvres bonnes gens ! j'ai été confiant comme eux.

GEORGES.

Une marquise polonaise, dont la famille est venue s'établir en France avec le roi Stanislas ; son frère était colonel d'un régiment étranger.

GAULARD.

Pas possible !

GEORGES.

Ils vont rentrer dans tous leurs biens, et si le frère ressemble à la sœur, c'est le mari qu'il faut à Fanchette.

GAULARD.

Oh ! te voilà, toi, toujours leste dans tes résolutions.

FANCHETTE.

Tu disposes de moi comme cela !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JEAN, Mme DUPRÉ.

Mme DUPRÉ.

Monsieur, j'ai fait servir le souper dans votre salle à manger.

GAULARD.

Bon ! je me sens appétit. Venez avec nous, Monsieur Lambert. Sans rancune ; nous sommes de bonnes gens, vous avez de l'amitié pour nous, et cela vous excuse.

GEORGES.

C'est cela. Moi, je ne vous en veux pas ; mais, en vérité, vous avez tort.

GAULARD.

Ma foi ! pour notre première soirée, nous devons nous féliciter.

LAMBERT.

Oui. Votre fils manque d'être écrasé ; on vous vole votre montre ; un accident vous envoie trois personnes inconnues qui se font vos amis...

GAULARD.

Et qui méritent de l'être, je le parierais. Une femme charmante, un jeune homme ai-

mable, un protecteur en crédit, et puis ce Panorama moral, qui est fort divertissant, et qui me donne une fière idée des autres spectacles. En vérité, tout cela me rajeunit; l'air de Paris est bon pour moi, et le peu de femmes que j'ai aperçues ont une certaine tournure, un certain air qui me feraient regretter de n'être plus à votre âge, mes enfans. Allons souper, demain il fera jour, et nous ne nous coucherons pas sans avoir vu le Louvre, les Tuileries, la grande revue des quintidis, la Colonne, les Télégraphes, les Apollons et les Vénus du Belvédère, l'Opéra, les Éléphans et la Samaritaine.

SCÈNE XIII.

LAMBERT, JEAN, Mme DUPRÉ.

LAMBERT.

Écoute, Jean, tu es un bon garçon. Ces bonnes gens sont entourés d'inconnus, que j'ai de fortes raisons de croire des intrigans; il faut que tu m'aides à les connaître. Commençons par cette madame Vercour. Invente, imagine quelque moyen de les précéder, de savoir ce que c'est que cette femme, ses moyens d'existence, sa conduite; tu as de l'esprit, de la vivacité; à quelque prix que ce soit, il faut que tu sois chez elle avant eux.

JEAN.

Soyez tranquille ; dussé-je entrer par la cheminée, je saurai me glisser dans la maison.

Mme DUPRÉ.

Allons, vous allez encore vous embarquer dans une affaire qui vous est absolument étrangère.

LAMBERT.

Que voulez-vous ? c'est mon humeur, Madame Dupré. Quand je vois deux fripons qui se tendent des piéges, je ris et je les laisse faire ; quand je vois un fripon qui cherche à tromper un honnête homme, au risque de me compromettre, je cherche à sauver l'honnête homme.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un salon. La scène est chez Malfilard, au Marais.)

SCÈNE I.

MALFILARD, en robe de chambre, Mme et Mlle MALFILARD. Ils sont assis.

Mlle MALFILARD.

Mais enfin, quelle est cette madame Vercour ?

Mme MALFILARD.

Oui, quelle est-elle ? Voilà quinze jours qu'elle loge dans votre maison, Monsieur Malfilard; tous les matins, au marché, on tourmente ma cuisinière pour savoir ce que c'est: tous les soirs, dans notre société, vous savez qu'on interrompt le boston ou le loto pour me faire des questions.

Mlle MALFILARD.

Hier, au jardin de l'Arsenal, la petite Mirville m'a encore répété qu'il y avait sans doute quelque mystère caché là-dessous.

MALFILARD.

Eh bien! eh bien! elle est venue me louer un petit appartement au troisième; elle m'a payé son terme; laissons-la vivre à sa fantaisie, et vivons à la nôtre.

Mme MALFILARD.

Oui, à votre fantaisie, qui est bien la plus nonchalante, la plus paresseuse... Quand nous étions marchands de draps, rue Saint-Denis, près l'Apport-Paris, vous ne vous mêliez pas plus de votre commerce!... Il me semble vous voir dans votre boutique, vous promenant toute la journée en robe de chambre, les mains derrière le dos, et c'était la pauvre femme qui avait tout l'embarras du commerce, et de la correspondance, et du ménage, et de la tenue des livres, et du réveil, et de la bonne conduite des garçons de boutique. Et de puis que nous avons acheté cette maison au Marais où nous demeurons, qu'avez-vous à faire? Vous lever à huit heures, être une heure à lire votre journal, une heure à déjeuner, une heure à faire votre toilette, niaiser dans le jardin, dans la maison, chez les voisins, faire un tour de promenade pour gagner de l'appétit, dîner, aller prendre votre demi-tasse au café Turc, sur les boulevarts, faire une partie de dames, revenir jouer au loto, vous coucher, et recommencer le lendemain. Vous êtes bien un véritable bourgeois de Paris. Je ne vous ai

vu sortir de votre apathie que dans le tems de la garde nationale, parce que vous étiez sergent-major, et que vous aviez des épaulettes de capitaine, vous affectiez de passer devant tous les corps-de-garde pour qu'on vous portât les armes.

MALFILARD.

La paix, ma femme! la paix! je vous en prie. Depuis vingt ans que nous sommes mariés, je suis fait à vos reproches; c'est pour ainsi dire une espèce de réveil-matin, que je me suis accoutumé à entendre sonner tous les jours; mais, je vous en prie, ne poussez pas plus loin votre humeur.

Mlle MALFILARD.

C'est qu'en vérité, mon papa, vous ne savez pas vous mettre à notre place. Comment! voilà une femme qui vient loger dans notre maison, qui me fait des politesses toutes les fois que je passe sur l'escalier, qui me dit : Bonjour, mon petit cœur; et nous ne pouvons pas savoir qui elle est!

Mme MALFILARD.

Personne ne vient la voir; elle ne voit personne dans le quartier, et vous ne voulez pas que nous séchions d'impatience? Enfin elle est jeune encore, elle est jolie; en venant louer l'appartement, elle nous a parlé d'un frère qu'on ne voit pas Elle doit avoir quel-

ques parens, quelques amis, quelques connaissances.

Mlle MALFILARD.

Et nous serions si aises de pouvoir jaser !

MALFILARD.

Tu es bien la petite fille la plus espiègle !... Elle m'amuse avec son babil.

Mme MALFILARD.

Fort bien, encouragez-la ; vous me l'avez gâtée cette enfant ; elle est curieuse, rapporteuse, médisante, coquette, éveillée et maligne. Et bien, Mademoiselle, votre leçon de clavecin ; faut-il que ce soit moi qui la prenne à votre place ?

Mlle MALFILARD.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas ; mais, si vous vouliez m'exempter de ma leçon aujourd'hui, et me laisser agir à ma fantaisie, je gage qu'avant dîner je vous dis ce que c'est que cette madame Vercour. D'abord elle a envoyé chercher un bonnet hier chez le marchand mercier de la rue Saint-Paul, dont la femme fait des modes qui valent celles de la rue de la Féronnerie ; j'ai su cela par Susanne notre cuisinière, et puis elle a demandé en rentrant si vous étiez visible : et puis elle a demandé plus de crême que de coutume à la laitière : donc elle a quelque chose à vous

dire, elle veut vous voir; elle attend quelques personnes à déjeuner, c'est clair, n'est-il pas vrai? Et puis elle a reçu une lettre de la petite poste. Moi, je sais tout cela.

MALFILARD.

Rien ne lui échappe à cette enfant-là.

Mme MALFILARD.

Elle a raison; embrasse-moi. Je te gronde quelquefois, parce que tu le mérites; mais tu es bien la plus aimable enfant que je connaisse.

Mlle MALFILARD.

Tenez, justement, c'est elle. Quand je vous ai dit qu'elle viendrait vous voir ce matin.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, Mme VERCOUR.

Mme VERCOUR.

Mille pardons si je vous dérange de si bonne heure, mes chers voisins; mais il était trop tard pour que je vous parlasse hier au soir.

Mme MALFILARD.

Enchantée de vous voir, ma chère voisine; donnez un siége, Pauline?

Mme VERCOUR.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie, mon petit cœur, il faut que je remonte chez moi. Seriez-vous assez aimables, mes chers voisins, pour me faire l'amitié de déjeuner chez moi, ce matin?

Mme MALFILARD.

Chez vous, Madame?

Mme VERCOUR.

Il y a long-temps que je désirais vous recevoir : j'ai tant d'occupations! J'ai fait mes efforts pour vous procurer une société agréable.

Mme MALFILARD.

Vous avez d'autres personnes que nous à déjeuner?

Mme VERCOUR.

De bonnes gens arrivés d'hier, qui viennent se fixer à Paris : il y a le père et les deux enfans; une honnête famille! Le jeune homme surtout est vraiment intéressant.

Mme MALFILARD.

Le jeune homme, Madame?

Mme VERCOUR.

Comme vous le savez, je suis très-étroitement logée, et je voudrais vous prier de me

prêter votre salon pour les recevoir, et ne les faire monter chez moi que pour déjeuner.

Mme MALFILARD.

Trop heureuse, Madame...

Mme VERCOUR.

Vous m'avez témoigné tant d'amitié, que je pousserai l'indiscrétion jusqu'à vous prier de me prêter du linge et de l'argenterie, ce sont de ces petits services...

MALFILARD.

Qui ne se refusent jamais.

Mme MALFILARD.

C'est que Madame a peu d'argenterie?

Mme VERCOUR.

Hélas! si vous saviez ce que j'ai souffert, vous vous attendririez, Madame.

Mme MALFILARD.

Ah! ne m'en parlez pas, Madame; je m'attendris déjà.

Mme VERCOUR.

Pardon, si je vous quitte... un seul mot, je vous prie; je viens de recevoir une lettre: elle m'annonce qu'une femme doit venir me voir ce matin, et il est pour moi de la plus extrême importance...

Mme MALFILARD.

Quoi donc ?

Mme VERCOUR.

C'est-à-dire que je ne serais pas bien aise qu'elle vît les personnes que j'attends.

Mlle MALFILARD.

Pourquoi donc ?

Mme MALFILARD.

Paix donc, Mademoiselle ! est-il bien de vouloir pénétrer les secrets des personnes ? Si Madame croit pouvoir les dire, elle connaît notre discrétion, elle s'empressera de nous les révéler.

Mme VERCOUR.

Oh ! sans doute ! et demain... après demain... quelque jour, je vous révélerai... Au fait, c'est une bagatelle, qui ne vaut pas la peine... Vous m'obligeriez donc de me faire avertir dès que cette femme paraîtra, afin que je puisse lui parler seule.

Mme MALFILARD.

Oui, sans doute, Madame.

Mme VERCOUR.

Elle est très-facile à reconnaître, c'est une femme de campagne.

Mlle MALFILARD.

C'est peut-être la fermière d'une terre de Madame?

Mme VERCOUR.

Je ne suis plus assez heureuse pour avoir des terres, des fermiers; mais il est inutile de s'appesantir sur des chagrins qui peut-être sont sur le point de finir. M. Gaulard, c'est le nom du respectable père de famille que j'attends avec ses enfans, ne va pas tarder à venir, sans doute. Faites-moi l'amitié de les recevoir, je suis honteuse de la liberté que j'ai prise en vous empruntant...

Mme MALFILARD.

Comment donc, Madame? Mais vous me désobligeriez en agissant autrement.

Mme VERCOUR.

Ah! vous êtes trop bonne; je ne vous dis pas adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme VERCOUR.

Mme MALFILARD.

C'EST fort agréable, prêter son linge, ses couverts!

MALFILARD.

Allons, ne te fâche pas, cela se fait tous les jours entre voisins.

Mme MALFILARD.

Oui, et pour la première visite qu'elle nous fait, elle nous emprunte jusqu'à notre appartement.

Mlle MALFILARD.

Enfin, voilà quelque chose, elle est venue nous voir au moins; et puis voilà des provinciaux avec qui elle a fait connaissance hier, qu'elle invite à déjeuner aujourd'hui; et puis son frère, dont elle parle toujours; et puis une femme de campagne qu'elle attend, et qu'elle veut voir seule, et qu'il faut dérober surtout aux yeux des personnes qui viennent chez elle.

Mme MALFILARD.

Mais quelle peut être cette femme de campagne qu'elle attend?

Mlle MALFILARD.

Dame! c'est peut-être sa nourrice.

Mme MALFILARD.

Une de ses parentes, sa mère peut-être?

Mlle MALFILARD.

Il y a quelque chose là-dessous, enfin.

Mme MALFILARD.

Et je ne sais pas, en y réfléchissant, si nous avons bien fait d'accepter son invitation ; moi, je n'aime pas à me lier sans connaître.

MALFILARD.

Allons, ne vous voilà-t-il pas, madame Malfilard, toujours haute et défiante ! Nous ne pouvons pas décemment ne pas nous rendre à l'invitation ; enfin, cette femme m'a payé son terme.

Mme MALFILARD.

Et qui vous parle, M. Malfilard, de ne pas nous trouver au déjeuner ? au contraire, il faut y aller, et si nous nous apercevons que cela ne nous convient pas, nous aurons bientôt rompu.

MALFILARD.

Oh ! rompre ! ce n'est pas cela, il faut des ménagemens. Au surplus, laissez faire la petite, elle aura bientôt découvert...

Mlle MALFILARD.

Oh ! je vous en réponds, mon papa.

Mme MALFILARD.

Fort bien, vous faites l'éloge de l'esprit de votre fille aux dépens de celui de votre femme.

MALFILARD.

Ne te fâche pas, mon cœur, tu es une

femme de mérite, je le sais. (*A sa fille.*) Et vous êtes une petite sotte, entendez-vous? (*Il fait à sa fille un signe d'intelligence.*) (*A sa femme.*) N'est-ce pas que notre petite est vraiment gentille?

Mme MALFILARD.

Répétez-le lui sans cesse, de peur qu'elle ne l'oublie!

MALFILARD.

Allons, je vais m'habiller. Cela me contrarie d'aller déjeuner en ville.

Mlle MALFILARD.

En ville, mon papa! Mais vous ne sortirez pas de chez vous.

MALFILARD.

C'est égal, je n'aime pas à voir ma journée dérangée, il fait beau; mais j'espère en être quitte d'assez bonne heure pour aller faire mon tour de boulevart. (*A sa fille.*) Embrasse-moi, mon enfant. (*A sa femme en s'en allant.*) Elle ne vivra pas, cette enfant-là, j'en ai peur; elle a trop d'esprit.

Mme MALFILARD, à sa fille en s'en allant.

Je m'en vais, avec votre bonne, donner tout ce qui est nécessaire à cette belle dame. Restez là, et si l'on me demande, ne manquez pas de m'avertir, entendez-vous?

Mlle MALFILARD.

Oui, maman.

SCÈNE IV.

Mlle MALFILARD.

Elle fait la méchante ; mais en la flattant j'en fais ce que je veux. Nous allons donc savoir enfin ce que c'est que cette madame Vercour. Ah! voilà, sans doute, les personnes qu'elle attend. Oh! les drôles de figures avec qui elle va nous faire déjeuner!

SCÈNE V.

Mlle MALFILARD. GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Enfin, nous y voilà ; j'ai cru que nous n'arriverions jamais. Que de détours, que de rues qui se croisent, et quelle différence entre le quartier que nous quittons et celui où nous sommes! Quel tapage là-bas! Ici, quelle tranquillité !

FANCHETTE.

En vérité, ce quartier ressemble à la grande rue de Ligny.

GEORGES.

Chut! n'allons pas dire du mal de ce quartier devant les personnes qui l'habitent; il ne faut pas les mortifier.

GAULARD.

Tu as raison.

Mlle MALFILARD.

Ces Messieurs et Mademoiselle sont, sans doute, les personnes que madame Vercour attend à déjeuner?

GEORGES.

Précisément. Mademoiselle. (*A part, à son père.*) Voilà, sans doute, la petite fille babillarde et curieuse dont elle nous a parlé.

Mlle MALFILARD.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie. Je cours avertir Madame Vercour. Vous êtes ici chez M. Malfilard, le propriétaire de la maison. Madame Vercour nous a emprunté notre appartement pour vous recevoir. C'est qu'il paraît qu'elle fait le plus grand cas de vous; c'est tout simple. Dans l'instant vous l'allez voir; votre très-humble servante.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mlle MALFILARD

GEORGES.

Comme elle est méchante, cette petite fille-là ! Qu'a-t-elle besoin de nous dire que madame Vercour emprunte l'appartement de son père ? Cela ne prouve que son désir de nous bien recevoir.

FANCHETTE.

Il faut convenir, mon frère, que cette femme t'occupe beaucoup.

GAULARD.

Enfin, mon fils, j'ai confiance en ton esprit, ta finesse et ton instinct naturel ; il ne faudrait pas que notre liaison avec elle pût nous éloigner de ce M. Dorval.

GEORGES.

Mais si elle rentre dans ses biens, si son frère revient ?

FANCHETTE.

Tu me parles toujours de ce frère que nous ne connaissons pas.

GEORGES.

Chut ! on vient.

GAULARD.

C'est, sans doute, madame Malfilard, la mère de cette petite peste.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme MALFILARD.

Mme MALFILARD.

Combien j'ai d'obligations à madame Vercour, Messieurs et Mademoiselle, de me procurer l'occasion de vous voir !

GAULARD.

C'est nous, Madame, qui sommes réellement reconnaissans...

Mme MALFILARD.

Comment cette belle demoiselle se trouve-t-elle de l'air de Paris ?

FANCHETTE.

Mais fort bien, Madame.

Mme MALFILARD.

Me préserve le ciel de vouloir déprimer les autres quartiers de Paris ; mais à la Chaussée-d'Antin tant de grand monde ! au faubourg Saint-Marceau tant de petit peuple ! le faubourg Saint-Germain est un désert ; dans l'île Saint-Louis on meurt d'ennui ; c'est ici

l'asile du repos, de l'antique probité, des plaisirs honnêtes; nous avons un théâtre (*).

FANCHETTE.

Il paraît que Madame connaît bien son Paris?

Mme MALFILARD.

Je ne l'ai jamais quitté, Mademoiselle, que pour aller à Saint-Cloud voir les cascades, et à Saint-Denis voir le trésor. Ah! voilà M. Malfilard.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MALFILARD.

MALFILARD.

Votre très-humble serviteur, Messieurs et Mademoiselle... Enchanté de ce que... Il fait bien beau aujourd'hui.

GAULARD.

Mais, oui.

MALFILARD.

Nous ne tarderons pas à avoir de l'eau; je

(*) Le théâtre du Marais existait à l'époque ou la pièce fut jouée.

le sens à mon rhumatisme. Je porte mon thermomètre avec moi.

GEORGES.

Cela ne laisse pas que d'avoir son agrément.

MALFILARD.

Cela serait-il bon pour les biens de la terre? Vous devez savoir cela, vous autres, Messieurs.

GAULARD.

Ah! dame, les foins sont faits et rentrés, et une goutte d'eau ne nuirait pas aux grains.

MALFILARD.

Monsieur, c'est une bien belle chose que la campagne, n'est-il pas vrai?

Mme MALFILARD, à part.

La jolie conversation.

GAULARD.

Oh! sans doute.

MALFILARD.

C'est que j'ai voyagé, moi, Messieurs; j'ai vu la mer, j'ai fait le voyage de Paris à Dieppe tout exprès. C'est un voyage que tous les bourgeois de Paris un peu aisés doivent faire une fois dans leur vie. La diligence a marché toute la nuit; eh bien! je vous réponds que je n'ai presque pas eu peur des voleurs; il est vrai qu'il fesait clair de lune.

GAULARD.

Il paraît, Monsieur, que vous jouissez d'une certaine estime dans Paris ?

MALFILARD.

Je suis notable, Monsieur ; j'ai été trois fois juré. C'est tout simple ; comme jadis les marchands de draps étaient les premiers des six corps, et qu'ayant été syndic de ma communauté, je pouvais prétendre à être quartinier, et par suite échevin.

Mme MALFILARD.

C'est que la place d'échevin donnait des lettres de noblesse.

MALFILARD.

Je devais être sur la liste départementale ; mais il y a eu une cabale contre moi (*) ; un des scrutateurs de ma série... Comme il avait demeuré vingt-cinq ans en face de moi, et que je fesais plus de commerce que lui...

GEORGES.

Ah ! voilà madame Vercour.

(*) Il y avait à cette époque de grandes cabales entre les bourgeois qui aspiraient à être notables.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mme VERCOUR, Mlle MALFILARD.

Mme VERCOUR.

Eh! bonjour, mes aimables convives; que je m'en veux d'avoir tardé si long-tems à embrasser ma charmante et jeune amie!

FANCHETTE.

Madame.

GEORGES.

Ah! Madame, que j'avais d'impatience....

Mme VERCOUR.

Ah! Georges!

GEORGES.

Vous soupirez, Madame?

Mme VERCOUR.

Hélas! c'est habitude chez moi.

GEORGES.

Ah! Madame! (*A part.*) Cette femme-là m'adore.

Mme VERCOUR.

Remerciez, je vous en prie, ces bons voisins qui ont la complaisance de me prêter leur appartement pour que je puisse vous recevoir

comme je le désire. Je suis logée si petitement!

GEORGES, bas à son père.

Obligée d'emprunter un logement pour recevoir ses amis! une marquise polonaise!

Mme VERCOUR.

Mais le déjeuner doit être prêt.

MALFILARD.

Oui, allons déjeuner.

GEORGES, donnant la main à madame Vercour.

Ah! Madame, qu'il serait heureux celui qui pourrait vous rendre l'éclat dont vous avez brillé!

(Il sort avec madame Vercour.)

GAULARD, présentant la main à madame Malfilard.

Voulez-vous bien permettre, Madame? Une femme bien intéressante!

Mme MALFILARD.

Ah! oui, bien intéressante! restez là, Pauline, jusqu'à ce que votre bonne soit revenue.

(Elle sort avec Gaulard.)

Mlle MALFILARD.

Oui, maman.

MALFILARD, à Fanchette.

C'est donc à moi, ma belle demoiselle, qu'est réservé le bonheur de vous donner la main?

FANCHETTE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

Mlle MALFILARD, seule.

Eh bien! c'est aimable! me laisser là tandis que tout le monde va déjeuner.

SCÈNE X.

Mlle MALFILARD, JEAN.

Mlle MALFILARD.

TIENS, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon, qui entre ici d'un air si délibéré?

JEAN, à part.

C'est bien ici que je les ai vus entrer; allons, un peu de hardiesse!

Mlle MALFILARD.

Que demandez-vous, mon petit ami?

JEAN.

Ah! Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Mlle MALFILARD.

C'est bon, c'est bon: mais ce n'est pas des révérences... Qui vous amène? voyons, parlez?

JEAN.

Mademoiselle, c'est au sujet d'une dame qui habite dans cette maison.

Mlle MALFILARD.

Depuis peu, peut-être ?

JEAN

Mais, oui, je crois.

Mlle MALFILARD.

Madame Vercour, peut-être ?

JEAN.

Justement, c'est son nom.

Mlle MALFILARD.

Et vous la connaissez apparemment ?

JEAN.

Mais, oui, Mademoiselle, un peu.

Mlle MALFILARD.

Ah ! fort bien ! et dites-moi, quelle est cette femme-là ? D'où vient-elle ? est-elle riche ? est-elle fille ? est-elle femme ? est-elle veuve ?

JEAN, à part.

Tiens, moi qui viens pour interroger, ne voilà-t-il pas qu'on m'interroge ?

Mlle MALFILARD.

Mais répondez donc ?

JEAN.

Ma foi, Mademoiselle, vous m'en demandez plus que je n'en sais.

Mlle MALFILARD.

Ah ! j'entends : vous venez de la part de cette femme dont elle a reçu une lettre ce matin par la petite poste ?

JEAN.

Justement.

Mlle MALFILARD.

Et dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette femme qui lui a écrit, et dont elle attend la visite ?

JEAN, à part.

De la curiosité, bon ! (*Haut.*) Pardon, Mademoiselle, mais je suis pressé ; faites-moi parler, je vous prie, à madame Vercour.

Mlle MALFILARD.

Un moment ! Dites-moi, vous n'avez pas de lettre à lui remettre ?

JEAN.

Pardon, Mademoiselle, mais c'est mon secret.

Mlle MALFILARD.

Bon ! vous faites le discret avec moi ; je suis au fait. Il faut qu'elle parle seule avec cette femme, elle a du monde à déjeuner, et il ne faut pas surtout que les personnes invitées voient cette femme ; n'est-il pas vrai ?

JEAN.

Diable ! non, il ne faut pas. (*A part.*) Bon !

Mlle MALFILARD.

Cette femme ne serait-elle pas sa mère ?

JEAN.

Oh ! je ne dis pas...

Mlle MALFILARD.

Non, sans doute, mais cela se devine ; mais comment arranger cela ? C'est une espèce de paysanne qu'elle attend ; et elle nous fait entendre qu'elle était née dans l'opulence.

JEAN.

Oh ! cela n'empêche pas.

Mlle MALFILARD.

J'entends du bruit ; attendez en bas ; j'irai vous avertir dès que madame Vercour pourra vous parler.

JEAN.

Bien obligé, Mademoiselle. (*A part.*) Une paysanne qu'elle attend ; je la guette, et dès qu'elle arrive, je l'amène ici sur-le-champ. (*Haut.*) Je vous en prie, Mademoiselle, n'allez dire à personne que c'est par moi que vous savez... ce que vous savez.

Mlle MALFILARD.

Pour qui donc me prenez-vous ? Bien le bonjour, mon petit ami.

JEAN.

Je vous salue, Mademoiselle.

(Il sort.)

Mlle MALFILARD.

C'est le père avec sa fille. Eh! vite, allons redire à maman tout ce que j'ai découvert.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, GAULARD.

FANCHETTE.

Pourquoi donc quittez-vous la compagnie, mon père?

GAULARD.

C'est que toute cette famille Malfilard n'est pas fort amusante.

FANCHETTE.

Mais madame Vercour!

GAULARD.

Oh! c'est une héroïne. As-tu entendu toutes les aventures qu'elle vient de nous raconter?

FANCHETTE.

Il faudrait pourtant bien ne pas rester

long-tems ici. Ce monsieur Launay de Saint-André qui doit venir nous prendre à notre hôtel.

GAULARD.

Ah! dame! j'ai laissé ton frère avec madame Vercour dans un petit carré de cinquante ou soixante pieds de long, où l'on étouffe entre quatre murs d'une hauteur démesurée, que ce Malfilard appelle son jardin, et qu'il a fait arranger à l'anglaise, avec un temple, un pont et un petit bois. Entre nous, je crois que ton frère en tient pour cette femme-là.

FANCHETTE.

Comment! vous êtes à vous en apercevoir?

GAULARD.

Oh! tu entends bien que je ne suis pas homme à laisser faire une sottise à mon fils, et que je m'informerai auparavant... Ah! le voilà.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES.

GEORGES, accourant.

Ah! mon père! ah! ma sœur! quelle femme! elle m'adore. C'en est fait, je suis

fixé pour la vie ; il faut que je l'épouse, il faut que ma sœur épouse son frère.

GAULARD.

Mais écoute donc, Georges ; avant tout, ne faut-il pas prendre des informations ?

GEORGES.

Des informations ! Ah ! mon père ! je rougirais d'avoir cette odieuse pensée ! une si belle bouche peut-elle mentir ? Ah ! sans vanité, je ne suis pas homme à me laisser abuser ; mais quand c'est le cœur qui parle, il y a de certaines choses, de certains mots, un certain son de voix qui commande et qui mérite la confiance.

GAULARD.

Il est certain qu'il y a des choses...

GEORGES.

Elle est sortie un instant, pour aller chez un notaire chercher un papier important. Elle aura besoin de quelques démarches de ma part, de quelque argent, peut-être, pour obtenir enfin qu'on rende justice à son frère. Oh ! je lui prodiguerai mon tems, ma fortune : rendre service aux infortunés, ah ! c'est le plus bel emploi qu'on puisse faire de ses richesses !

GAULARD.

Allons, il est fou.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MALFILARD, Mme ET Mlle MALFILARD, JEAN, Mme ROUGET.

JEAN, à madame Rouget.

Entrez, entrez, par ici, bonne femme, madame Vercour est sortie, vous l'attendrez.

Mme ROUGET.

Eh bien! eh bien! que veut dire ceci? Cette petite ne veut pas que j'entre, le petit garçon me pousse dans la chambre. C'est à madame Vercour que je veux parler.

GEORGES.

Que veut-on à ma chère madame Vercour?

GAULARD.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce train-là?

Mme ROUGET.

Eh bien! où est-elle donc, cette belle Mademoiselle? je ne la vois pas.

Mme MALFILARD.

Elle va rentrer. Voilà des personnes qui s'intéressent à elle. Ce jeune homme surtout.

GEORGES.

Ah! sans doute.

Mme ROUGET.

Ah! fort bien. C'est monsieur Jolivet, l'étudiant en médecine, peut-être!

GEORGES.

L'étudiant en médecine?

Mme ROUGET.

Eh! oui, le père de l'enfant.

Mme MALFILARD.

Le père de l'enfant! sortez, Mademoiselle!

Mlle MALFILARD.

Mais, maman.

(Malfilard fait sortir sa fille.)

Mme MALFILARD.

Sortez!

Mme ROUGET, à Georges.

Ah! je suis bien aise de vous voir. Si je suis en colère contre la belle Manette, je le suis encore bien plus contre vous. C'est une infamie! c'est une horreur! N'avez-vous pas de honte de n'être pas encore venu voir une seule fois votre enfant, depuis six mois qu'il est chez nous?

GAULARD.

Comment, son enfant!

Mme ROUGET.

Et les mois de nourrice, s'il vous plaît, qui me les paiera, si ce n'est vous, si ce n'est le père? Je ne l'abandonnerai certainement pas la pauvre petite créature; mais enfin toute peine mérite salaire, et si pauvre que vous soyez tous les deux, vous pouvez bien faire un effort pour votre enfant.

GAULARD.

Mais cette bonne femme radote assurément.

GEORGES.

Quel diable de conte venez-vous donc me faire?

Mme ROUGET.

Des contes! ah! je ne fais pas de contes; je suis connue, Dieu merci! et tous les honnêtes gens qui m'écoutent peuvent prendre des informations au bureau des nourrices, rue de Grammont, sur Jeanne-Marguerite Beaujeu, femme légitime de Pierre Rouget, journalier à Montereau. Fi! vous devriez rougir de honte, après avoir séduit cette malheureuse fille, car la sage-femme m'a tout raconté dans le tems; l'avoir enlevée de chez ses parens, l'abandonner encore à elle-même, et la forcer de mener une conduite...

GEORGES.

Qui ? moi ! j'ai séduit quelqu'un ?

Mme ROUGET.

Manette Robin, la fille de Jérôme Robin, marchand quincaillier au faubourg Saint-Marceau !

GEORGES.

Et qu'est-ce que c'est que votre Manette Robin ?

Mme ROUGET.

Eh pardine ! votre madame Vercour, peut-être.

GEORGES.

Ah ! mon Dieu !

Mme MALFILARD.

La marquise polonaise, fille d'un quincaillier au faubourg Saint-Marceau !

MALFILARD.

C'est unique! comme il y a des gens qui en font accroire.

Mme ROUGET.

Voilà le fruit de la belle éducation que son père lui a donnée ; la laisser seule dans cette boutique ; et tous les jeunes gens qui fréquentaient chez lui, et qui prêtaient à la demoiselle des livres de féerie, de chevalerie ; et

puis cette servante qui la laissait promener toute seule au Jardin des Plantes. L'en voilà bien récompensé, le pauvre cher homme !

GEORGES.

Ah ! ça ; mais ce frère qui avait été soi-disant colonel d'un régiment étranger ?

Mme ROUGET.

Eh pardine ! vous savez mieux que moi qu'il y a deux frères, deux petits marmots qui vont à l'école, et qui promettent de se conduire aussi mal que leur sœur aînée.

GAULARD.

Pardi ! mon fils Georges, il faut convenir que tu allais faire un beau mariage !

GEORGES.

Je n'en reviens pas.

Mme ROUGET.

Qu'est-ce que vous dites donc, avec votre air d'abattement ?

Mme MALFILARD.

C'est qu'il faut vous dire la vérité, Madame Rouget : c'est que Monsieur n'est ni étudiant en médecine, ni le père de l'enfant.

Mme ROUGET.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites-là ? Et vous me laissez jaser ainsi tout à mon aise !

C'est la colère qui m'a emportée. Oh! elle ne me le pardonnera pas. Ah! mon Dieu! que je suis fâchée!

GAULARD.

Eh! non; ne vous fâchez pas, ma bonne; vous nous avez rendu un service.

JEAN, accourant.

Voilà madame Vercour.

GEORGES.

Madame Vercour?

Mme MALFILARD.

Ah! oui, madame Vercour! Manette Robin.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme VERCOUR.

Mme VERCOUR.

Manette Robin! je suis perdue! Il ne me reste plus qu'à me faire actrice.

(Elle se sauve.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme VERCOUR.

Mme ROUGET.

Eh bien ! elle s'en va toute confuse.

MALFILARD.

Elle remonte, sans doute, chez elle pour préparer son déménagement.

Mme MALFILARD.

C'est pourtant vous, M. Malfilard, qui m'avez fait louer à mademoiselle Manette.

MALFILARD.

Mais écoutez donc, ma femme, est-ce ma faute ?

Mme ROUGET.

Je la suis. Je conçois qu'elle va être furieuse, la pauvre femme ! elle est bien moins coupable que son scélérat de séducteur. Mais aussi, pourquoi vouloir tromper les autres, parce qu'elle a commencé par être trompée ? Au surplus, je tâcherai de réparer tout cela ; j'irai trouver le père ; je le réconcilierai avec sa fille ; on oubliera tout ce qui s'est passé, et elle finira, peut-être, par trouver un hon-

nête homme qui ne saura rien, ou qui fera semblant de ne rien savoir; et je suis la très-humble servante de toute la compagnie.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme ROUGET.

GAULARD.

COMMENT est-il possible, Georges, toi qui as de l'esprit, toi qui es si fin, si clairvoyant, que tu aies donné dans un panneau comme celui-là ?

FANCHETTE.

Et ce frère dont il voulait faire mon mari !

GAULARD.

Il nous aurait fait adopter toute la famille.

GEORGES.

Ah ! ma pauvre Julienne !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle MALFILARD.

Mlle MALFILARD.

Monsieur Gaulard, il y a en bas, dans une voiture, un Monsieur qui vient vous prendre. Il a été vous chercher à votre hôtel, où on lui a donné notre adresse.

FANCHETTE.

Ah! oui; monsieur Launay de Saint-André.

Mlle MALFILARD.

Précisément; c'est son nom.

GAULARD.

Allons, je le rejoins. Messieurs et Madame, nous avons bien des excuses à vous demander pour la scène qui s'est passée.

GEORGES.

Et elle m'a tant troublé... j'ai besoin de respirer librement. Non, je n'en reviens pas.

GAULARD.

Messieurs et Madame, recevez nos adieux. J'espère que nous aurons le plaisir de nous revoir.

MALFILARD.

C'est nous-mêmes, Monsieur, qui serons enchantés. .

GAULARD.

Allons, venez, mes enfans.

(Ils sortent.)

JEAN, à part.

Je grimpe derrière la voiture, et je sais ce que c'est que ce monsieur Launay de Saint-André.

SCÈNE XVIII.

MALFILARD, Mme ET Mlle MALFILARD.

Mme MALFILARD.

Voila des gens qui ne sont pas quittes des tours qu'on joue aux nouveaux débarqués.

MALFILARD.

Voilà encore un appartement pour lequel il me faut chercher un locataire.

Mme MALFILARD.

Ah ! mon Dieu ! et mon linge et mes

couverts ! (*Elle sort précipitamment avec sa fille.*)

MALFILARD, tirant sa montre.

C'est juste ; je crois que j'aurai le tems d'aller faire un tour de boulevart.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un riche salon. La scène se passe chez Fremin, au faubourg Saint-Germain.)

—

SCÈNE I.

UN LOUEUR DE CARROSSES, LAUNAY.

LAUNAY.

Ainsi, monsieur Robert, nous nous séparons très-contens l'un de l'autre; vous êtes payé de votre cabriolet pour quinze jours, et moi je vous regarde comme le premier loueur de carrosses de Paris. Ne perdez pas de tems, car je suis très-pressé de mon cabriolet.

SCÈNE II.

LAUNAY.

Bonne idée que j'ai eue de me donner un cabriolet: cela éblouit les dupes et dépayse les gens d'esprit. (*Tirant sa montre.*) Trois

heures. Mes bonnes gens ne seront pas ici de sitôt, je les ai laissés au Muséum, et il faut du tems s'ils veulent tout voir. Le portrait de cette femme que je dois avoir l'air de sacrifier, le voilà. (*Il tire une tabatière de sa poche.*) J'ai donné ma démission de ma place ce matin. Cet appartement est bien ce qu'il me faut. Le loyer est payé pour quinze jours; grâce à mes petites économies, j'ai de quoi faire figure encore quelque tems. Au fait, de quoi s'agit-il? de leur dérober la connaissance de quelques particularités de ma vie, de quelques circonstances... d'état. Eh bien! nous voilà dans le faubourg Saint-Germain, et si je peux parvenir à les faire loger dans cette maison... Ce Paris est si grand, on y voit tous les jours tant de nouvelles figures! Je suis donc un jeune homme de province, à qui ses parens font une riche pension. Je parle raison au père, je parle sensibilité au fils, je tourne la tête à la fille; on me croit, on m'estime, on m'adore, et j'épouse. Epouser! c'est un peu fort; mais j'en tire au moins quelque bonne somme. Quant à monsieur Dorval, je ne crois pas qu'il y songe. Ah! voilà monsieur Fremin, le propriétaire de cette maison; il est passablement bavard.

SCÈNE III.

LAUNAY, FREMIN.

FREMIN.

Puis-je demander à mon nouveau locataire, s'il est content de son appartement?

LAUNAY.

Enchanté, monsieur Frémin, mais prenez donc garde; ne vous ai-je pas recommandé de dire que j'occupais cet appartement depuis un an?

FREMIN.

Ah! pardon; comme aussi de cacher que les meubles font partie du loyer, et de faire croire qu'ils sont à vous? je n'y serai plus pris.

LAUNAY.

Je vous l'ai dit, j'attends un parent éloigné, un homme de province qui vient dîner chez moi avec ses enfans, et j'ai le plus grand intérêt à lui cacher...

FREMIN.

J'entends parfaitement, quelque espiéglerie, quelque folle dépense qu'il faut cacher au bonhomme; nous connaissons cela. N'ai-

je pas un fils, un fort joli sujet, qui me fait donner au diable quelquefois? Sa mère me l'a gâté. Elle aimait le luxe, la dépense, la pauvre défunte. Ne voulait-elle pas des diamans et un carrosse, parce que sa voisine, la femme du libraire, avait des dentelles et un cabriolet : et une maison de campagne à Pantin, parce que sa cousine avait loué deux chambres à Belleville? Au surplus, Monsieur sera content de la maison, et il verra qu'au faubourg Saint-Germain, on peut être servi avec autant de délicatesse et d'élégance que dans le centre ; il faut passer un peu d'amour-propre aux artistes.

LAUNAY.

Parbleu, les cuisiniers ! on sait qu'ils n'en manquent pas.

FREMIN.

Et puis ce quartier-ci va reprendre ; voilà la paix, et je dois faire ma fortune avec les Anglais. Considérez donc : un grand hôtel donnant sur deux rues ; d'un côté un café, un restaurateur, excellente spéculation dans un tems où toutes les affaires qui ne se font pas par les femmes se font par les dînés ; de l'autre, des appartemens superbes, où l'on est en garni, comme si on était dans ses meubles. Il y a des gens qui disent que je suis un peu cher ; mais il faut être cher pour avoir la vogue.

LAUNAY.

C'est cela, M. Fremin, et si je peux décider mon parent à prendre un appartement dans votre maison...

FREMIN.

Monsieur, vous me ferez honneur et plaisir; je venais donc dire à Monsieur que j'ai trouvé son affaire. Vous m'avez demandé un jokei tout de suite; il vient de se présenter chez la crémière en face un petit garçon d'une très-jolie figure.

LAUNAY.

Bon, c'est ce qu'il me faut. Ce coquin de Saint-Jean me volait, je l'ai renvoyé. Les grands laquais sont si mauvais sujets, si fripons, si libertins; j'aime mieux un petit garçon, bien espiègle, bien alerte.

FREMIN.

La crémière en répond, et je dois avoir confiance en elle; une personne distinguée dans son état.

LAUNAY.

Comme vous dans le vôtre; amenez-le-moi, M. Fremin

FREMIN.

Je vous demande aussi la permission de vous présenter mon fils; il fait la société de toutes

les personnes qui habitent chez moi. C'est un jeune homme charmant, dont j'ai tant soigné l'éducation!... Il a d'abord fait ses études jusqu'en cinquième, et puis je lui ai donné des maîtres de toutes les façons, maître de danse; maître de mathématiques ; il a dans ce moment-ci un maître de violon qui est dans un des premiers théâtres. Vous savez que les mathématiques et la musique sont les sciences à la mode: c'est qu'il est tout-à-la-fois homme aimable et homme de lettres ; il fait des calembourgs et l'article spectacle et modes dans un journal très en vogue. Il m'a déjà coûté bien de l'argent, mais quand les parens en gagnent, dit-il, c'est pour que les enfans en dépensent. Oh! il a des principes. Mais pardon, je babille, et j'oublie que je peux vous gêner; dans l'instant, Monsieur, je vous présente votre petit jokei.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LAUNAY.

Diable! d'après le portrait que monsieur Fremin me fait de son fils, il pourrait me nuire auprès de la jeune personne; tenons-nous sur nos gardes. Ah! sans cette mauvaise affaire qui m'arriva il y a quinze jours, et qui

m'a forcé de prendre un parti..... Allons, je suis joli garçon; grâce à la manière de se vêtir, les états ne sont plus distingués; j'ai toujours été mis très-proprement, très-élégamment même. Un grain d'insolence, de recherche et de fatuité de plus, et je peux figurer encore parmi les aimables de la société. D'ailleurs, si je viens à échouer, j'ai de la philosophie, et je peux trouver d'autres occasions de brusquer la fortune.

SCÈNE V.

LAUNAY, FREMIN, JEAN, en redingote de jokei, une perruque.

FREMIN.

Entrez, entrez, mon petit ami, c'est au service de monsieur Launay de Saint-André que je vous place.

JEAN, à part.

Du front, il n'a pas pu me remarquer assez pour me reconnaître, et puis avec cette perruque et cette redingote qu'un de mes amis m'a prêtée...

LAUNAY.

C'est donc là le petit jokei que vous m'avez retenu?

FREMIN.

Oui, Monsieur.

LAUNAY.

Il est gentil! Tu t'appelles?

JEAN.

Guillaume.

LAUNAY.

Ton âge?

JEAN.

Treize ans et demi.

LAUNAY.

As-tu servi?

JEAN.

Comme jockei, dans six maisons.

LAUNAY.

Anglais?

JEAN.

De Vaugirard.

LAUNAY.

Il est naïf. Ne dis pas cela devant le monde, Tu es de Douvres, et tu t'appelles Williams. Entends-tu?

JEAN.

Yès, Monsieur.

LAUNAY.

Il se formera. Le témoignage de monsieur Fremin me suffit. Cinquante écus, ma défroque et quelques profits : cela te convient-il?

JEAN.

Je suis à vous.

LAUNAY.

Tu es avec un maître qui connaît le service. Écoute : je te passe d'être libertin, gourmand, babillard, curieux, impertinent même, cela me divertira, pourvu que tu sois propre, exact, empressé, complaisant.

JEAN.

Je me ferai un devoir, Monsieur, de me régler sur mon maître.

FREMIN.

J'espère que le maître et le valet n'auront qu'à se féliciter l'un de l'autre : pardon, j'entends, je crois, mon fils qui revient en cabriolet. Il me tarde de vous le présenter. Allons, Guillaume, ou Williams plutôt, tâchez de bien contenter votre nouveau maître.

(Il sort.)

JEAN.

Ah! monsieur Fremin, certainement.

SCÈNE VI.

LAUNAY, JEAN.

LAUNAY, à part.

Fort bien, un appartement, un cabriolet, un jockei, il ne me manque plus rien. C'est le petit musicien qui les suit partout que je crains le plus; tâchons de le consigner sans qu'il y paraisse. (*Haut.*) Or ça, Williams, moi je suis un bon maître qui ne demande pas mieux qu'on s'attache à lui, et pour te le prouver, je veux te mettre tout d'un coup dans ma confidence. Je vais me marier, mon garçon.

JEAN.

J'aime les noces.

LAUNAY.

J'épouse une jeune personne toute charmante et riche immensément.

JEAN.

J'entends, c'est d'accord.

LAUNAY.

A peu près. Le père, la jeune personne et son frère sont pour moi.

JEAN.

Et que vous faut-il de plus ?

LAUNAY.

Il y a un soi-disant ami de la famille.

JEAN.

Qui cherche à vous nuire ?

LAUNAY.

Oh ! non, je ne le crois pas, je ne le crains pas. Écoute, toute la famille doit venir dîner aujourd'hui chez moi ; je veux faire ensorte, par amitié pour M. Fremin, qu'ils prennent un appartement chez lui. J'entends que personne ne puisse leur parler sans mon aveu. Ainsi ne manque pas d'éconduire tous ceux qui se présenteront. Si l'on parvient jusqu'à eux sans que je le sache, je m'en prends à toi et je te chasse.

JEAN.

C'est entendu.

LAUNAY.

Autre chose. J'ai une cousine, une veuve charmante, madame Saint-Phar, que ma famille voudrait me faire épouser, dont on m'a fait accepter le portrait que voilà. (*Il lui montre sa boîte.*) Elle pourrait venir....

JEAN.

La voilà consignée comme les autres.

LAUNAY.

Surtout ne parle pas de cette femme devant les bonnes gens que j'attends.

JEAN.

Fi donc ! Monsieur.

LAUNAY, à part.

Il ne manquera pas de leur en parler, c'est ce que je veux. (*Haut.*) J'entends M. Fremin qui revient avec son fils. Allons, range cette chambre, occupe-toi du service, et n'oublie pas les ordres que je t'ai donnés.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FREMIN père, FREMIN fils.

FREMIN.

Monsieur, voulez-vous bien permettre que je vous présente mon fils; ce mauvais sujet dont je vous ai parlé, qui, parce qu'il est aimable...

FREMIN fils.

Enchanté, ravi, charmé, extasié, sur ma

parole, de pouvoir faire connaissance avec un homme aussi estimable que Monsieur.

LAUNAY.

Monsieur, votre tournure ne dément pas la bonne opinion que monsieur votre père m'a donnée de vous. (*A part.*) Quelle sotte caricature! il ne me nuira pas près de la jeune personne.

FREMIN fils.

C'est inimaginable, mon père, comme je me suis amusé au bois de Boulogne; il y avait des chevaux, des amazones, des carriks, des bokeis, une poussière; c'était angélique, divin...

FREMIN.

Il va de pair avec le fils du grand seigneur, dont j'ai été vingt ans le maître d'hôtel : oh! moi, je ne cache pas ce que j'ai été.

LAUNAY.

Voilà comme il faut être quand on est arrivé...

FREMIN fils.

A propos, j'ai rencontré ce pauvre Saint-Hilaire; il m'a dit qu'il viendrait un de ces jours se griser chez vous. Il veut voir si vous avez encore des vins de la cave de son père.

FREMIN.

Oh! que oui.

LAUNAY.

Parbleu! les bons vins des bonnes années, ils ne s'usent jamais chez vous.

FREMIN fils.

Mon père m'a dit, Monsieur, que vous attendiez une famille de province à dîner. Il faut les mystifier, qu'en dites-vous? Je suis un excellent compère; c'est moi qui donne la réplique à tous les plaisans qui vont dîner dans les bonnes maisons.

FREMIN.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon fils? Mystifier des gens qui peuvent prendre un appartement chez moi?

LAUNAY.

Oh! non, il ne faut pas, ils sont si bonnes gens.

FREMIN fils.

Mais c'est incroyable; plus je regarde Monsieur, plus je m'imagine l'avoir vu quelque part.

LAUNAY.

Moi, Monsieur!

FREMIN fils.

Oh ! non, ce n'est pas vous, sans doute ; mais il y a comme cela des ressemblances malheureuses...

FREMIN.

Où donc, mon fils ?

FREMIN fils.

Ne me pressez pas, mon père, je le dirais, et cela fâcherait Monsieur ; derrière une voiture : je me trompe, sans doute.

JEAN, à part.

Ah ! ah !

LAUNAY.

Probablement. Laissons cela. Ne pourrais-je pas donner un coup d'œil à vos appartemens avant l'arrivée de mes convives, parce que, s'il s'en trouvait un qui leur convînt....

FREMIN.

Comment donc, Monsieur, avec le plus grand plaisir. Voilà une très-bonne pratique qui m'arrive là ; cet homme-là me fera louer toute ma maison. Par ici, Monsieur ; venez avec moi, mon fils.

LAUNAY.

Williams, ne manquez pas de m'avertir si l'on me demande.

JEAN.

Non, Monsieur.

FREMIN fils.

Mon maître de violon ne peut tarder. Voilà son heure.

FREMIN.

Eh bien ! vous êtes à lui dans l'instant.

SCÈNE VIII.

JEAN.

A MERVEILLE ! me voilà introduit près du personnage ; il ne s'agit plus maintenant que d'avertir monsieur Lambert. Me trompé-je ? Eh! non, vraiment ! c'est lui-même.

SCÈNE IX.

JEAN, LAMBERT.

LAMBERT.

COMMENT, toi ici, Jean ! et par quel hasard ?

JEAN.

Et vous-même, Monsieur, qu'y venez-vous faire ?

LAMBERT.

Eh! mais vraiment, mon métier; donner une leçon au fils du maître de la maison.

JEAN.

Quoi! c'est vous qui seriez ce maître de violon qu'on attend?

LAMBERT.

Oui, sans doute; mais toi, que veut dire ce nouvel habillement?

JEAN.

C'est ici qu'habite ce beau monsieur Launay de Saint-André à la piste duquel vous m'avez lancé. Il avait besoin d'un jokei, je me suis présenté, j'ai été agréé. L'honnête famille n'est pas encore arrivée, mais elle ne tardera pas.

LAMBERT.

Fort bien. Je ne quitte pas la maison. Toi, tâche de t'informer, de savoir....

JEAN.

Laissez-moi faire, j'ai déjà quelques indices... Chut! j'entends mon nouveau maître qui revient.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LAUNAY, FREMIN père.

JEAN, élevant la voix.

Nous n'avons que faire de vous ici, Monsieur, allez donner vos leçons ailleurs; c'est ici l'appartement de mon maître, de Monsieur de Saint-André.

LAUNAY, à part.

Ciel! c'est ce Lambert.

FREMIN.

Eh! c'est le maître de musique de mon fils.

LAMBERT, bas à Jean.

Que veux-tu dire?

JEAN.

Voyons, que voulez-vous? Mon maître est un homme d'honneur, entendez-vous? incapable de vouloir tromper d'honnêtes gens.

FREMIN.

Doucement, doucement donc, s'il vous plaît, monsieur le jokei; ne le prenez pas sur un ton si haut, avec un artiste estimable qui

me fait l'amitié de donner des leçons à mon fils.

LAUNAY.

Comment ! c'est monsieur Lambert qui est le maître de musique de monsieur votre fils ?

FREMIN fils.

Vous le connaissez ?

LAUNAY.

Beaucoup; enchanté de vous voir. (*Apart.*) Que le diable t'emporte, maudit artiste ! (*Haut.*) Un peu plus bas, s'il vous plaît, Williams ; que signifie le ton que vous prenez avec mes amis ?

JEAN.

Mais c'est vous qui m'avez recommandé...

LAUNAY.

Plaît-il ! Apprenez à connaître vos gens et sortez. Votre place est à l'antichambre, entendez-vous ?

JEAN.

Mais voyez donc, on me gronde parce que j'ai trop de zèle.

(Jean sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JEAN.

LAUNAY.

Que je vous dois d'excuses, mon cher Lambert, pour mon impertinent jokei! C'est un enfant.

LAMBERT.

Qui ne sait pas exécuter les ordres qu'on lui donne.

LAUNAY.

Voilà ce que c'est. Que je m'applaudis que le hasard nous ait ainsi rassemblés! Vous le savez, j'attends à dîner des personnes de votre connaissance, l'honnête Gaulard et ses enfans.

FREMIN.

Ah! fort bien, il faudra un couvert de plus pour monsieur Lambert, n'est-ce pas?

LAUNAY.

Un couvert de plus? oui, Monsieur Fremin. (*A part.*) Oh! le bourreau! (*Haut.*) J'étais si étourdi ce matin que je n'ai pas pensé... le hasard me sert bien et me permet de réparer mon incivilité. (*A part.*) Dans quelle maison me suis-je fourré!

FREMIN.

Eh bien ! Monsieur, vous avez vu cet appartement ; je me flatte qu'il conviendra à vos amis.

LAUNAY.

Il est superbe ! sans doute, Monsieur Fremin; nous verrons; nous y songerons (*A Lambert.*) Mais ne donnez-vous pas votre leçon de musique à monsieur Fremin fils?

LAMBERT.

Puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer ici, je demanderai la permission à monsieur Fremin de remettre la leçon à demain.

FREMIN fils.

Volontiers, volontiers ; je m'en vais toujours vous donner un cachet.

LAMBERT.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne veux m'occuper, avec M. Launay de Saint-André, que du soin de bien recevoir l'honnête famille.

LAUNAY.

Mais c'est que vous auriez le tems avant leur arrivée....

LAMBERT.

Non, je n'aurais pas le tems, car il me semble que je les entends. Allons, Monsieur

Launay de Saint-André, disputons-nous à qui des deux fera mieux les honneurs de Paris à ces bonnes gens. Riche, aimable, vous avez bien des avantages sur moi.

LAUNAY.

Et pourquoi nous disputer? Soyons plutôt d'accord.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES, FANCHETTE.

LAUNAY.

Entrez, entrez, mes chers amis.

GEORGES.

Messieurs, j'ai bien l'honneur....

FREMIN fils, lorgnant Fanchette.

Elle est jolie, cette petite; mais pas le moindre maintien.

FANCHETTE.

Que vois-je? monsieur Lambert!

LAMBERT.

Seriez-vous fâchée de me voir, Mademoiselle? Monsieur Launay, qui connaît mon amitié pour vous, m'a fait l'honneur de m'inviter.

LAUNAY.

Oui, c'est moi qui ai prié Monsieur. Où est donc le cher papa ?

FANCHETTE.

Vous savez bien ce Muséum, ce salon de tableaux où vous nous avez conduits, où il y avait tant de monde, tant d'étrangers, tant de jeunes gens avec des lorgnettes? eh bien ! il y avait là une femme, qui parlait, qui parlait... Mon père s'est approché d'elle, et elle s'est mise à causer en ricanant avec quelques personnes, et puis elle a répondu à mon père en souriant, et mon père a prié mon frère de prendre les devans avec moi, en disant qu'il allait nous suivre ; et nous voilà.

LAUNAY.

Voici messieurs Fremin, père et fils, les propriétaires de cette maison.

FREMIN.

Monsieur et Mademoiselle, j'ai bien l'honneur....

FREMIN fils.

Enchanté....

FANCHETTE.

C'est nous-mêmes, Monsieur.... Mais elle ne finit donc pas, cette ville. Voilà un nouveau

quartier et d'un genre tout différent. De longues rues toutes droites, avec de grandes portes cochères; les portiers devant les maisons, fesant la conversation avec leurs voisins; presque pas de boutiques; ma foi, c'est presque aussi triste qu'au Marais.

FREMIN.

Oh! triste, c'est bon pour la partie du Luxembourg où il n'y a que les rentiers et les politiques du café Procope; mais si vous traversiez la rue du Bacq de onze heures à quatre, vous verriez tous ces commis qui se rendent à leurs bureaux, toutes ces solliciteuses de places en cabriolet. Oh! notre quartier en vaut d'autres; mais pardon, ma maison a tant de détails. Je vous laisse mon fils.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FREMIN père.

LAUNAY.

Eh mais! qu'a-t-il donc votre cher frère? il paraît tout rêveur.

FANCHETTE.

Ah! dame, il est encore tout confus. Cette

madame Vercour !... C'est bien fait pour rendre un peu pensif.

FREMIN fils.

Comment! est-ce qu'il serait déjà arrivé quelque aventure à ce pauvre jeune homme? Ah ! contez-moi donc cela.

GEORGES.

Qui? moi, Monsieur! ah! puissé-je l'oublier, au contraire. Je tremble que tout le monde ne sache ce qui m'est arrivé.

FREMIN fils.

Qu'est-ce que vous dites donc? trop heureux si vous faites parler de vous! On voit bien que vous n'êtes arrivé que d'hier à Paris, je veux vous former; vous m'intéressez. Il n'y a qu'un Paris dans le monde ; les provinciaux nous traitent de badauds, ils vous parlent du voyage de Saint-Cloud par mer et par terre ; ils vous citent le Parisien qui demande sur quel arbre croît le blé ; tout cela est exagéré. De quel pays êtes-vous ?

GEORGES.

De Ligny, sur la route de Strasbourg.

FREMIN fils.

Ah ! oui, on passe par Orléans, par Fontainebleau, n'est-ce pas ? Y a-t-il de jolies femmes, des cabriolets, un spectacle ?

LAMBERT.

Allons, formez-vous mutuellement : si Monsieur est neuf sur les manières de Paris, vous n'êtes pas très-fort sur la géographie.

FREMIN fils.

Il est original, mon maître.

LAUNAY, à Fanchette.

Laissons le cher frère causer avec ces Messieurs ; vous devez être fatiguée.

(Il présente un fauteuil.)

FANCHETTE, s'asseyant.

Un peu.

FREMIN, fils.

Enfin, mon cher, il faut marquer dans Paris, ayez comme moi des chevaux, des maîtresses, donnez à dîner, jouez gros jeu, prêtez de l'argent, quelques aventures, un duel au bois de Boulogne.

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu ! un duel !

LAMBERT.

N'ayez pas peur, Mademoiselle, la plupart de ces duels-là finissent par un déjeuner.

LAUNAY, prenant du tabac.

Oui, on est généreux, et quand on a fait ses preuves comme moi...

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce portrait que vous avez sur cette boîte?

LAUNAY.

Oh! rien, Mademoiselle.

FANCHETTE, prenant la boîte.

Montrez, montrez donc; elle est jolie cette femme-là.

LAUNAY.

Hier encore, je la trouvais charmante.

FANCHETTE.

Hier! et quelle est-elle donc cette femme-là?

LAUNAY.

Une cousine à moi, que toute ma famille voudrait me faire épouser.

FANCHETTE.

Et vous?

LAUNAY.

Ah! Mademoiselle... hier, encore, j'aurais vu ce mariage avec plaisir; mais aujourd'hui...

FANCHETTE.

Eh bien?

LAMBERT, à Fanchette.

Ne trouvez-vous pas étonnant que le cher papa n'arrive pas?... Ah! le voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GAULARD.

GEORGES.

Ah! vous voilà, mon père! vous êtes donc resté bien long-tems avec cette dame?

GAULARD.

Moi! il y a long-tems, ma foi, que je l'ai quittée; c'est que je me suis perdu dans ces quartiers... Vous, Lambert, ici! eh bien! je suis bien aise de vous voir; j'ai à causer avec vous. Ah! ça, vous m'attendiez; me voilà, il est tems de dîner; je me sens un appétit de tous les diables.

FREMIN fils.

On voit bien que Monsieur vient de son pays. Dans quelle bonne maison de Paris dîne-t-on avant cinq ou six heures?

LAUNAY.

Si vous vouliez faire un tour de jardin avant de vous mettre à table, vous verriez comme M. Fremin en a tiré parti.

GAULARD.

C'est cela; allez mes enfans. (*A Lambert.*) Restez, mon cher Lambert, il faut que je vous parle.

LAMBERT.

A moi?

FREMIN fils.

Venez avec moi, M. Georges Gaulard; je veux qu'avant trois jours le provincial ait tout-à-fait disparu, et qu'on reconnaisse en vous le jeune homme à la mode.

GEORGES.

J'avais de bonnes dispositions, mais je crains bien que mon aventure de ce matin ne me retarde pour long-tems.

GAULARD.

Allons, allons, égaie-toi un peu, Georges.

(Georges et Fremin sortent.)

FANCHETTE.

Ah! mon père, si vous saviez!... ce M. de Saint-André, qui était sur le point d'épouser une jeune veuve charmante, dont il ne veut plus aujourd'hui.

GAULARD.

Bon!

FANCHETTE.

Non pas qu'il me l'ait dit positivement, mais il me l'a fait entendre avec tant de finesse! (*A Launay qui s'approche.*) Montrez, montrez donc le portrait à mon père. Oh! c'est vraiment une belle femme.

LAUNAY, montrant sa boîte.

Tout le monde la trouve telle ; mais moi...

GAULARD, voyant le portrait.

Que vois-je !

LAUNAY.

Qu'avez-vous donc ? vous la connaissez ?

GAULARD.

Qui ? moi ! pas du tout : comment nommez-vous cette dame ?

LAUNAY.

Madame de Saint-Phar ; son mari a été tué en Italie.

GAULARD.

Ah ! madame de Saint-Phar... Eh bien ! allez, mes enfans, promenez-vous ; je vous rejoins dans l'instant.

SCÈNE XV.

GAULARD, LAMBERT.

GAULARD.

Enfin, nous voilà seuls, il me tardait qu'ils fussent partis. Mon cher ami, vous ne me connaissez que d'hier, mais vous devez voir

que je suis un bonhomme. Entre nous, j'ai une manie ; quand j'ai quelque chose qui m'occupe, il faut que j'en puisse jaser avec quelqu'un ; or c'est vous, mon cher Lambert, que je choisis pour mon confident. Vous ne devinez pas pourquoi mes enfans m'ont précédé de si long-tems dans ce logis ?

LAMBERT.

Non, pourquoi ?

GAULARD.

C'est que...

LAMBERT.

C'est que...

GAULARD.

Je suis amoureux, mon ami.

LAMBERT.

Vous !

GAULARD.

Et j'ai lieu de croire que je suis aimé.

LAMBERT, à part.

Allons, la famille tout entière a la tête frappée.

GAULARD.

Et en vérité vous me voyez dans une ivresse, dans un délire ! non, je n'étais pas si content le jour que je fis ma première décla-

ration à ma pauvre défunte, que j'aimais pourtant de tout mon cœur.

LAMBERT.

Comment, vous, M. Gaulard! A votre âge!

GAULARD.

Cela vous étonne, et moi aussi. Tant que j'ai resté dans mon village, ma foi, je n'y pensais plus; comme je vous disais, c'est l'air de Paris, il me rajeunit; et puis, ma foi, je ne m'attendais pas à la rencontre cent fois heureuse...

LAMBERT.

Ah! c'est une rencontre.

GAULARD.

Une femme céleste, divine.

LAMBERT.

Jeune et belle, sans doute?

GAULARD.

Ah! oui, belle.... jeune.... beaucoup plus que moi; mais une femme raisonnable, telle qu'il me la faut, et de l'esprit.... un esprit! c'est ce que j'aime avant tout. C'est dans cette galerie de tableaux, où M. de Saint-André nous a conduits. Elle a été fort malheureuse avec son premier mari.

LAMBERT.

Ah! elle est veuve.

GAULARD.

Veuve. Son mari était donc un ignorant, un.... Comment l'a-t-elle appelé déjà devant moi? un vandale, oui, un vandale, employé dans je ne sais quel bureau, un petit génie, qui n'était pas capable d'apprécier son mérite; au lieu qu'avec moi... Une femme d'esprit! c'est bien honorable, au moins!

LAMBERT.

Comment! vous songeriez à l'épouser?

GAULARD.

Oh! je ne dis pas; mais c'est que l'esprit a toujours eu tant d'attraits pour moi! N'en parlez pas à mes enfans. Vous entendez bien que l'amour ne m'empêchera pas d'être bon père; d'ailleurs, mon ange aura pour eux le cœur d'une mère; mais, voyez-vous, j'ai pensé qu'il ne fallait pas que des enfans sussent que leur père est amoureux, d'abord pour la décence, pour l'exemple, et puis c'est que les petits drôles sont capables de se moquer de leur père. Je me suis donc promené très-long-tems avec elle dans les Tuileries; eh! que les momens m'ont semblé courts! cependant nous devons nous retrouver ce soir.

LAMBERT.

Un rendez-vous ?

GAULARD.

Oui, mon cher, un rendez-vous. Cela n'est-il pas enivrant, délicieux ? Et où ce rendez-vous ? A cette fête champêtre, où tout Paris doit se rendre. On dit que dans ces jardins on peut aller et venir sans crainte d'être aperçu, rencontré. Mais qu'avez-vous donc? vous paraissez tout interdit ; est-ce que vous blâmeriez mon amour ?

LAMBERT.

Moi, j'aime mieux vous voir amoureux que joueur.

GAULARD.

Ah ! fi donc, joueur ! c'est le plaisir des ames sèches, froides ; au lieu que l'amour.... ah ! l'amour ! On joue tous les soirs chez elle.

LAMBERT.

Ah ! fort bien, et elle connaît votre fortune ?

GAULARD.

Parbleu ! mais vous ne savez pas ; il vient de manquer de nous arriver un accident.... j'ai failli me trahir devant tout le monde.

LAMBERT.

Comment donc ?

GAULARD.

Ce portrait, que M. Launay nous a montré de cette femme, de cette cousine qu'il sacrifie à ma fille...

LAMBERT.

Eh bien ?

GAULARD.

Il ressemble trait pour trait...

LAMBERT.

A qui donc ?

GAULARD.

A l'objet... Mais ce n'est pas elle !

LAMBERT.

Comment ! ce n'est pas elle ?

GAULARD.

Non, le nom de sa dame est Saint-Phar, et le nom de la mienne est Volnis ; c'est unique, comme il y a des gens qui se ressemblent ! Or ça, si nous restions plus long-tems ensemble, on ne saurait que penser : je rejoins mes enfans ; vous allez venir, n'est-ce pas ? Motus surtout, et à ce soir.

LAMBERT.

Soyez tranquille.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, JEAN.

JEAN.

Voila M. Dorval.

GAULARD.

M. Dorval ici ! je cours à sa rencontre.

(Gaulard sort.)

SCÈNE XVII.

LAMBERT, JEAN.

LAMBERT.

Monsieur Dorval ! Jean ? et comment se fait-il ?...

JEAN.

Il faut opposer tous ces gens-là les uns aux autres, m'avez-vous dit tantôt. J'ai appris, par mes informations, que ce Launay de Saint-André n'était ici que de ce matin, et vite j'ai couru chez nous. Je me doutais que ce M. Dorval y viendrait. Je suis arrivé comme il demandait des renseignemens à madame

Dupré; moi, pour la frime, je lui ai fait entendre que les bonnes gens avaient déménagé, et qu'ils logeaient chez M. Fremin, et vite il s'est décidé; moi j'ai pris les devans pour vous avertir. Le voilà avec M. Gaulard qu'il aura rencontré dans la cour probablement.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, GAULARD, DORVAL.

GAULARD.

Comment, c'est vous, M. Dorval! Ah! que je m'applaudis de vous avoir rencontré! (*A Jean.*) Écoute donc, petit, va-t'en vite prévenir mes enfans que je les demande; ils seront ravis comme moi de pouvoir présenter leurs hommages à leur honorable protecteur.

DORVAL.

Vous avez donc pris un logement chez Fremin?

GAULARD.

Point du tout, Monsieur, nous sommes venus dîner chez un de nos amis, qui occupe précisément l'appartement où nous nous trouvons.

DORVAL.

En ce cas, je suis un indiscret; j'ai cru

entrer chez vous et non chez un inconnu. C'est Monsieur, peut-être?

LAMBERT.

Moi, Monsieur? Je ne donne pas à dîner.

GAULARD.

Mais il n'en a pas moins de mérite. Oh! il faut que vous protégiez aussi le cher Lambert. C'est un artiste qui....

DORVAL.

Il suffit que vous vous intéressiez à lui. Mais je sors.

GAULARD.

Restez donc.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, FREMIN FILS, GEORGES, FANCHETTE.

FREMIN fils.

Oui, mon cher, la manière italienne est céleste pour le chant, et le café Hardy, le plus renommé pour les déjeuners à la fourchette.

GAULARD.

Venez donc, venez donc, Mademoiselle,

venez saluer M. Dorval, et faites politesse à un homme qui, sous tous les rapports, convient mieux que tout autre à la famille.

FANCHETTE.

Mais, mon père...

GAULARD.

Mon père ! mon père ! paix, Mademoiselle !

DORVAL.

J'ai vu vos aimables enfans, me voilà content. Faites mes excuses, je vous prie, au maître de cet appartement....

GAULARD.

Restez donc, je ne suis pas fâché qu'il voie que nous avons des connaissances qui sont dignes d'être citées.

DORVAL.

Pardon ; mais je ne le connais pas.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LAUNAY.

LAUNAY.

C'est bon, c'est bon, M. Fremin, nous allons passer dans la salle à manger. (*A Gaulard.*) On m'a dit qu'il était arrivé un de vos

amis; il faut qu'il me fasse l'amitié de diner avec nous. (*Apercevant Dorval.*) O ciel! que vois-je?

DORVAL, apercevant Launay.

Comment, coquin, c'est toi?

GAULARD.

Comment! coquin!

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu!

LAMBERT.

Et quel est-il cet homme que vous apostrophez?

DORVAL.

Et parbleu! c'est mon valet.

FANCHETTE.

O ciel! un valet!

FREMIN fils, en lorgnant Launay.

Ah! c'est précieux!

DORVAL.

Je ne m'étonne plus que le maraud m'ait demandé son compte ce matin.

LAUNAY.

Monsieur..... Ce n'est pas ... Croyez....La circonstance.... Je n'étais pas né.... Il n'y a

que quinze jours que je suis valet... Je m'embourbe de plus en plus.

GEORGES.

Eh bien ! ma sœur, à ton tour : comment se fait-il, toi qui as tant d'esprit, et qui devais être éclairée par l'aventure de ton frère ?

FANCHETTE.

Ah ! M. Lambert.

GAULARD.

Mais je ne reviens pas de l'insolence de ce drôle-là.

DORVAL.

Sortez.

LAUNAY.

Que je sorte, Monsieur, je suis chez moi ; je ne suis plus à vous. Je vois votre projet ; vous voudriez épouser Mademoiselle ; je vous en empêcherai. Vous êtes ruiné et marié.

DORVAL.

Comment, coquin !

LAUNAY, à Gaulard.

Oui, Monsieur, marié ; voilà le portrait de votre femme. Je vous ai dit qu'elle s'appelait Saint-Phar ; dans le monde, elle se fait appeler madame de Volnis ; Monsieur vous dira qu'elle s'appelle madame Dorval, et c'est son véri-

table nom ; le divorce n'est pas encore prononcé, et je suis votre valet de tout mon cœur.

(Il sort.)

GAULARD.

Volnis, Saint-Phar, madame Dorval, votre femme ; que de noms ! oh ! pour le coup je n'en reviens pas. Eh quoi ! le mari se dit garçon et a l'air de rechercher ma fille, la femme se dit veuve, et écoute mes déclarations.

DORVAL.

Comment ! (*A part.*) Allons, je n'ai plus rien à faire auprès d'eux. (*A Gaulard.*) Eh quoi ! papa Gaulard, vous vouliez épouser ma femme, touchez là, vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté DORVAL ET LAUNAY.

GAULARD.

PARDINE, nous n'avons qu'à nous féliciter de notre voyage. Mon fils, ma fille et moi, nous avons donné dans de beaux piéges. Allons dîner, et sur-le-champ je repars pour Ligny.

LAMBERT.

Vous trouverez en foule dans Paris des hommes honnêtes, des femmes estimables; mais ils méritent bien qu'on se donne la peine de les chercher, et vous avez la preuve, par votre expérience, que ce sont toujours les fripons qui se jettent à la tête des gens.

FIN DES PROVINCIAUX A PARIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Le Collatéral, comédie en cinq actes, par M. Picard. 1
La Petite ville, comédie en quatre actes, par le même. 157
Les Provinciaux a Paris, comédie en quatre actes, par le même. . . . 301